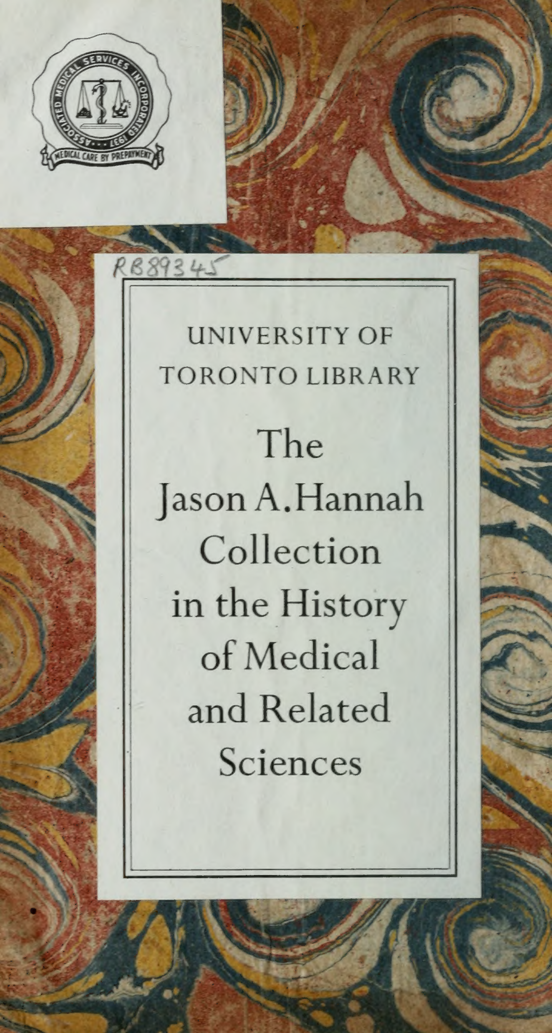



ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED
1937
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT



1/4.

800
les 2 vol.
11 pl.


Tableau de l'Amour

LA GENERATION DE L'HOMME, OU TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL,

Considéré dans l'état du Mariage.

Par M. NICOLAS VENETTE,

Docteur en Médecine, Professeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doïen des Médecins, aggrégez au Collége Roïal de la Rochelle.

NOUVELLE EDITION,

Revûë, corrigée, augmentée & enrichie de Figures, dessinées par lui-même.

TOME PREMIER.

A HAMBOURG,
Aux dépens de la Compagnie.
M. DCC. LI.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

NOus avons crû que *M. Nicolas Venette*, Docteur en Médecine, Professeur du Roi en Anatomie & Chirurgie, & Doïen des Médecins aggrégez au Collége Roïal de la Rochelle, ne trouveroit pas mauvais que nous le nommassions ici, puisqu'on le connoît presentement par tout pour être l'Auteur de ce Livre. Il avoit caché son nom, par un rétrograde, sous celui de *Salocini*, *Venitien*, pour des raisons que nous ignorons jusqu'à present : mais on pouvoit connoitre par plusieurs endroits de ce Livre qu'il étoit Médecin de la Rochelle. Plusieurs se sont écriez contre son Ouvrage, comme contre un piége que l'on tendoit aux jeunes gens, soit qu'ils l'eussent lû avec préocupation, ou qu'ils en eussent entendu mal parler à des gens qui ne l'avoient pas lû. D'autres, qui sont en plus grand nombre que ceux-là, en ont dit des loüanges, & il n'y a guéres de personnes savantes en France, & même en Europe, qui n'aïent ce Livre dans leur cabinet, qui ne l'estiment beaucoup, puisqu'il a été imprimé plusieurs fois en François, en Allemand, en Flamand. Le premier qui en a dit du bien a été le docte M. *Baïle*, Auteur de la *République*

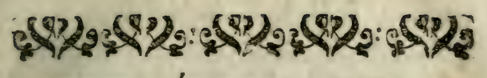
des Lettres, qui à la *pag.* 1221. de l'impreſſion d'Amſterdam 1686. ſur la fin de l'année 1687. témoigne que l'Auteur de ce Livre lui a apris mille choſes importantes, prouvées par des faits: c'eſt beaucoup dire, que d'aprendre mille choſes à l'un des plus ſavans de l'Europe: puis au commencement de l'année 1688. il parle encor de lui en des termes qui font bien voir qu'il avoit de l'eſtime pour ſon Livre, puiſqu'il n'y a guéres d'exemples dans ſes Journaux où il ait parlé deux fois d'un même Auteur.

D'ailleurs, *M. Daniel Tauvry*, Doćteur en Médecine, dans ſon Livre des *Médicamens*, parle encor de lui, en des termes qui font bien connoître qu'il l'eſtime beaucoup.

Enfin le laborieux Abbé de *Furetiére*, un des Membres de l'Académie Françoiſe de Paris, dans ſon grand Dictionnaire ſur le mot de *pucelage*, le nomme fameux Médecin, & le compare à *Joubert*, Doćteur en Médecine & Chancelier de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Tout cela fait bien voir que cet Ouvrage a ſes Aprobateurs, puiſqu'on lui donne tant de loüanges, dont l'Auteur eſt la ſource. Et pour être convaincu de ce que je dis, l'on n'a qu'à lire la Préface, qui eſt comme l'apologie du Livre.

PRE-



PRÉFACE.

SI les Livres des Anciens, qui traitoient de l'amour, ne s'étoient point malheureusement perdus, ou par la malice des hommes, ou par l'injure des tems, nous aurions sans doute par la lecture augmenté nos observations sur la génération des hommes, & par-là nous aurions fait cesser les justes plaintes de l'illustre Tiraquel.

Mais quoique nous en manquions, nous avons, ce me semble, par nôtre propre expérience & par celle de nos amis, assez de lumiére pour faire un gros volume sur les ordres que la nature nous a perscrits pour la production des hommes, sans que nous aïons recours pour cela aux pensées des anciens.

La nature, qui n'est que Dieu même, ou pour mieux dire, sa divine Providence répanduë par l'Univers, nous fournira encor des lumiéres sur cette matiére, sans en aller chercher ailleurs. En cela nous suivrons ses préceptes, & nous obéïrons à ces decrets : mais comme la vérité est un attri-

but qui lui est inséparable, nous ne la déguiserons point, afin que la nature & la vérité jointes ensemble, soient les deux guides qui nous puissent conduire dans tout cet Ouvrage.

Nous découvrirons donc sans scrupule les secrets de la nature, & nous ferons paroître aux yeux tout ce qu'il y a de plus véritable & de plus caché dans l'histoire de la génération des hommes.

Je sai bien que tout le monde n'a pas une force d'ame pour en considérer les admirables productions : que parmi les hommes, il y en a beaucoup de foibles & de scrupuleux, qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas à leur goût, & qui se plaignent toûjours quand on n'est pas de leur sentiment. La vérité toute nuë n'a point de charmes pour eux, elle leur fait horreur, si elle n'est déguisée. Ils veulent qu'elle soit masquée pour être belle, & comme s'ils n'étoient point hommes, aux moindres amorces de l'amour ils s'étonnent, ils s'ofensent, ils crient, ils s'allarment & ils fuïent.

Les premiers hommes étoient tout autres que nous. Ils étoient bien moins scru-

puleux

puleux & bien plus raisonnables que nous ne le sommes. Leur nudité ne leur causoit aucune émotion déréglée. La nature & la raison étoient les maîtresses de leurs mouvemens amoureux, & l'amour même, tout fier qu'il est, sembloit obéïr à ses ordres, quand ils s'y oposoient tant soit peu. Ils regardoient une femme comme une statuë, quand il n'étoit pas permis de l'aimer; & si par hazard l'Amour leur échaufoit le cœur, alors leur raison & leur force d'ame ménageoient si adroitement leurs passions, qu'ils pouvoient entiérement se garantir de ses charmes. La nudité d'un homme ou d'une femme ne faisoit pas plus d'impression sur leur ame, que les filles de Lacédémone en firent autrefois sur l'esprit des peuples, lors qu'elles dansoient toutes nuës dans un carfour, sans être couvertes que de l'honnêteté publique. Mais cette force d'ame est aujourd'hui bannie de nos Provinces, & il semble qu'elle ne se soit conservée que parmi les sauvages, qui en cela sont bien moins sauvages que nous.

Lorsque je considére l'aveuglement de l'homme & ses contrariétez qui découvrent

vrent ſa miſére, j'entre en chagrin de le voir en cet état. Sur cela je m'étonne de ce qu'il n'entre pas en déſeſpoir de ne ſe pas connoître ſoi-même, & de ne ſavoir d'où il vient & comment il eſt fait. Je lui demande, s'il eſt mieux inſtruit que moi ſur les parties qui le compoſent & ſur la maniére dont il a été engendré, & je connois par ſa converſation que ſur cela nous ſommes fort ignorans l'un & l'autre. Nous regardons tous deux autour de nous, & nous y voïons des gens qui n'ont ſur cela pas plus de lumiére que nous en avons. Nous trouvons par hazard un homme qui nous inſtruit des principes de la génération, qui nous en montre les parties, qui nous en fait voir les actions, & qui nous fait connoître l'ordre que Dieu a donné aux hommes pour multiplier leur eſpéce dans le mariage, & les malheurs qui arrivent dans les plaiſirs exceſſifs que l'on y prend. Cet homme avec qui je m'entretiens, comme s'il avoit dépit de ſe connoître ſoi-même & de ſavoir ſon origine, inſulte à la perſonne qui l'inſtruit de l'admirable deſſein de la nature

dans

dans la génération des hommes. Pour moi, qui vois que ce ſont les commandemens & les ordres de Dieu, je les admire & je m'y ſoûmets.

J'avouë que l'on nous a élevez dans la répugnance à nommer les parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, que nous avons apellées honteuſes, *quoique* Moïſe *les ait nommées* ſaintes, *puiſqu'il n'étoit pas permis à une femme de les toucher ſans avoir la main coupée, & nous ſommes acoutumez à avoir de l'horreur pour leurs actions*; comme ſi Dieu, *ſelon la penſée de* S. Clément d'Aléxandrie, ne les avoit pas fabriqués, & ſi les Loix Divines & humaines ne nous permettoient pas d'en uſer.

Nous ſavons que l'on peut parler des choſes les plus impudiques & les plus abominables, ſans bleſſer la bienſéance, quand on parle d'une maniére à marquer l'état où les perſonnes ſont, lorſqu'elles les commettent, ou montrer par ſa retenuë qu'on les enviſage avec peine & qu'on les communique aux autres avec des circonſtances de ménagement. Les choſes les plus infâmes, qui ſont repre-

ſen-

ſentées ſans ce voile d'horreur, ſont la cauſe qu'on les regarde comme des crimes, & elles ſignifient plûtôt les choſes que l'action même; parce que chaque penſée exprimée aïant deux ſortes de ſignifications; l'une propre, l'autre acceſſoire, elle eſt conſidérée en divers ſens. Ainſi une choſe peut être infâme & honnête, défenduë & permiſe. Ces idées acceſſoires ne ſont pas toûjours atachées aux mots par un uſage commun; il faut s'en raporter à celui qui s'en ſert & lire ſon Livre ſous cette condition. Car les mots n'étant que des ſons, & les choſes étant indiférentes d'elles-mêmes, ils ne ſont impudiques ni les uns ni les autres: & c'eſt une maladie ou une foibleſſe d'ame de s'en ſcandaliſer. C'eſt ainſi que S. Auguſtin *en a uſé, lorſqu'il dit*, que s'il y a quelque perſonne impudique qui liſe ce qu'il a écrit des plaiſirs de l'amour dans le mariage, elle acuſe plûtôt ſa turpitude que les paroles, dont il a été obligé de ſe ſervir, pour expliquer ſa penſée ſur la génération des hommes: *& il ajoûte*, qu'il eſpére que le lecteur pudique

que & le ſage auditeur, lui pardonneront aiſément la maniére de parler, dont il s'eſt ſervi pour s'expliquer ſur cette matiére. *C'eſt auſſi de la même ſorte qu'en a uſé l'Apôtre, lorſqu'il parle des horribles crimes des hommes & des femmes, qui avoient changé l'uſage naturel de leurs parties, en celui qui eſt contre les loix de la nature.*

Celui qui ſait ce que c'eſt que du monde, regarde tout avec indiférence, & à l'imitation du ſoleil, il ne peut être taché d'aucune choſe, quelque ſale qu'elle puiſſe être. Si par hazard ce Livre tombe entre ſes mains, il le lira ſans ſcrupule, & il y admirera les ordres ſacrez que Dieu a donnez à la nature pour perpétuer l'eſpéce des hommes.

Mais parce que c'eſt par l'amour que nous ſommes engendrez, & que l'amour que l'Ecriture nomme charité, ſelon le ſentiment de S. Jérôme, *eſt la plus forte de toutes les paſſions, il y trouvera de quoi la ménager & la dompter, même quand il ſera embaraſſé; ſi bien que je ne doute pas que ce Livre ne puiſſe être d'un très-grand ſecours à pluſieurs perſonnes, même à*

celles

celle qui ſont d'une vertu diſtinguée.

Un jeune homme connoîtra donc de quel tempérament il eſt, quelle diſpoſition il a pour la continence ou pour le mariage. Il y aprendra à quel âge il doit ſe marier, pour ne pas s'énerver dans le commencement de ſa vie & pour vivre long-tems avec plaiſir : en quelle ſaiſon ou à quelle heure du jour on peut faire, ſans s'incommoder, des enfans ſains & ſpirituels, qui ſoient un jour l'honneur & la gloire de leur pere & le ſoutien de l'Etat. Mais parce que les jeunes gens n'enviſagent que la volupté, lorſqu'ils ſe marient, ils y verront dépeintes les incommoditez incurables que cauſent les plaiſirs exceſſifs du mariage, afin qu'avant d'avoir éprouvé les malheurs qu'ils nous cauſent, ils puiſſent les éviter & s'en garantir en même-tems.

Un vieillard y trouvera juſqu'à quel âge on peut ſe marier ; & s'il a deſſein de ſe procurer des héritiers par le mariage, il y verra comment il doit ſe comporter auprès d'une femme pour en avoir des enfans, & comment auſſi dans la froideur de ſon âge, il doit s'exciter auprès d'elle, ſans

qu'il puisse courir aucun risque d'altérer sa santé, ni de commettre aucune faute contre les maximes de la Religion.

Un Théologien, un Casuiste & un Confesseur y aprendront les véritables causes de la validité & de la dissolution du mariage, les vices qui s'y rencontrent, & même les péchez que l'on y commet parmi les voluptez permises. Car on y examine avec beaucoup de soin ce qui s'opose à la génération, & par conséquent tout ce qui est contraire aux decrets de Dieu, aux loix du mariage & à l'intention de l'Eglise.

Un Juge y trouvera des dificultez de Droit & de Médecine, établies & décidées si clairement, que les Jurisconsultes n'ont jamais assez bien éclaircies, & qu'après cela il saura lui-même distinguer les véritables causes de l'impuissance d'un homme & de la stérilité d'une femme, & ne se laissera plus abuser quand on lui presentera des enfans suposez. Cette science par soi-même n'est point suspecte; au lieu qu'un Médecin, un Chirurgien & une Matrône, à qui pour l'ordinaire on se raporte dans ces sortes de

de matiéres, peuvent être gagnez, ou par complaiſance, ou par intérêt. On y marquera encor les défauts qui peuvent cauſer le divorce entre des perſonnes mariées, l'âge dans lequel on commence à engendrer, & celui dans lequel on finit, & les ſignes qui peuvent marquer véritablement la groſſeſſe. On y verra ſi la nature a fixé aux femmes un tems pour acoucher, ſi les Charmes, les Magiciens, ou les Démons peuvent empêcher des perſonnes mariées de conſommer le mariage. Enfin on y aprendra ſi les Hermaphrodites & les Eunuques doivent ſe màrier, & s'ils peuvent faire des enfans.

Un Philoſophe & un Médecin y trouveront, ce me ſemble, de quoi ſe ſatisfaire, en liſant quelques découvertes que j'ai faites ſur les parties naturelles de la femme, & ſur les nouvelles conjectures que j'avance ſur le lieu de la conception des hommes, & ſur la cauſe des régles & du lait des femmes, & ſur quantité d'autres matiéres que l'on n'a point encor bien expliquées juſqu'ici.

Une femme aprendra dans ce Livre à régler ſes mouvemens amoureux & à ménager

rager la réputation de ses filles. Elle y verra quelle complexion est la plus propre pour le Cloître ou pour le Mariage, afin de persuader l'un ou l'autre état à ses enfans, qui ensuite ne se désespéreront point, pour avoir embrassé un état auquel ils n'étoient point propres. Elle y connoîtra comment on doit rendre le devoir à son mari, & les égards que l'on doit avoir pour lui, quand on aime sa santé & que l'on n'est point esclave de sa passion.

Une fille sera instruite par avance de tous les desordres que peut causer l'amour, sans l'éprouver auparavant sur elle-même: car comme les liens du mariage sont indissolubles, il seroit à souhaiter que toutes les filles sussent avant que d'être mariées, les peines & les chagrins que l'on y soufre.

Un Athée même qui lira atentivement ce Livre, & qui observera sans préocupation toutes les démarches que fait la nature dans les actions & dans la formation de l'homme, y trouvera de quoi changer de sentiment. Et je suis assuré qu'il n'y a ni livre ni raisonnement qui lui fasse connoître plus clairement Dieu, que ce que j'écris de la génération des hommes.

Un débauché y connoîtra quels fâcheux chagrins & quelles maladies incurables cause un amour déréglé ; & après y avoir fait de sérieuses réflexions, il y trouvera des remedes, ou pour s'oposer à la violence de l'amour, ou pour conserver sa santé, ou pour être fort retenu à l'avenir.

Il seroit à souhaiter que le lecteur, de quelque sexe qu'il fût, eût l'esprit fort & réglé, & qu'il sût ce que c'est que l'amour & le monde : qu'après cela, il ne fût ni libertin ni impudique ; je desirerois même qu'il fut d'un âge raisonnable pour être en état d'en profiter.

Nous pouvons donc regarder le portrait de l'amour, que j'ai fait d'après nature, pour éviter les défauts & les crimes que j'y ai remarquez. J'ai prétendu réformer les mœurs des libertins, & montrer aux sages les souplesses de l'amour pour s'en divertir, & de plus pour conserver leur santé & les obliger à choisir les voyes les plus assurées pour la génération, sans en abuser.

Enfin si nous admettions les plaintes que l'on nous fait, on auroit sujet d'accuser celui qui a formé les parties naturelles

relles

vèlles de l'un & de l'autre ſexe ; dont on abuſe tous les jours ſi lâchement, & l'on pourroit encor blâmer celui qui nous a fait preſent de la vigne, lorſque l'on s'ennivre ſi aiſément de ſon jus. Car ſi nous peſions les bienfaits & les preſens de la nature, par le mauvais uſage de ceux qui en uſent, en vérité nous les prendrions toujours en mauvaiſe part.

Nous ſerions encor réduits à cette extrémité, que de ſuprimer la plûpart des Livres anciens & nouveaux. Nous bannirions de nos Bibliothéques, Catule, Juvenal, Horace, & Virgile *même, qui nous entretiennent agréablement de l'amour. Il faudroit déchirer* Ariſtote, Platon & Plutarque, *qui ont écrit de la génération & des voluptez naturelles. Il faudroit encore abhorrer les Ouvrages de* Dante, *de* Pétrarque, *de* Bocace, Marſille Ficin, *de* Platine & d'Equicola, *qui nous expliquent les victoires & les triomphes de l'amour. Nous ne dévrions point lire ce Livre que* Jérôme Mengus *Cordelier dédia au Cardinal Paléole ; ceux du Pere* Delrio *Jéſuite, ni ceux du Pe-*

re Sprenger *Dominicain*, *des conjonctions abominables que font au ſabat les Sorciers avec les Diables ; non plus que le Livre de l'Amour de* Flammius Nobilis, *l'un des grands Théologiens de ſon tems, qui aprés avoir travaillé à l'édition de la Bible Latine, par l'ordre du Pape* Sixte V. *crût qu'il n'étoit ni deshonnête, ni indigne de lui de composer celui-là, comme le chef-d'œuvre de ſa vie. Il faudroit jetter au feu tous les Caſuiſtes qui nous enſeignent tant de choſes ſur ces matiéres : & le Pere* Sanchez *Jéſuite, ne ſeroit point exemt de blâme, lui qui a fait un gros volume de ce qui ſe paſſe de plus ſecret entre des perſonnes mariées. On ne liroit plus* S. Auguſtin, S. Grégoire de Nice, *ni* Tertullien, *qui parlent de l'amour conjugal en des termes que je n'oſerois traduire en François, qu'en les paraphraſant.*

De plus, touchant la Médecine & l'Anatomie, je trouverai par tout le Livre des erreurs populaires de Joubert, *qui traite des actions des parties des deux ſexes, & qui oſa bien le dédier à* Marguerite de Navarre, *grand' mere* d'Hen-

d'Henri le Grand, *de glorieuse mémoire*; *ceux* d'Ambroise Paré *&* de du Laurens, *qui traite de la génération des hommes, & celui de M.* Mauriceau, *qui parle de l'acouchement des femmes, avec des figures qui semblent deshonnêtes & impudiques : que l'on debitera ouvertement un Livre, qui traite des passions de l'ame, où l'on nous insinuë adroitement dans le cœur les mouvemens les plus tendres de l'amour. Que les Livres de* Bodin *Avocat, & de* Delancre, *Conseiller au Parlement de Bordeaux, nous serons voir les impudicitez & les abominations que commettent les Sorciers au sabat : que le Roman de la Rose & du Bourdon, dont* Jean de Meun *fût l'Auteur, se trouvera encor chez nos Libraires : que les piéces en vers, les satires & les comédies de nos Poëtes se vendront publiquement : & qu'enfin le plus saint de tous les Livres se trouvera entre les mains de presque toutes les femmes ; je ne crois pas que l'on puisse trouver mauvais que j'aie agité dans ma langue toutes les questions qui composent ce Livre.*

Je sai qu'il y a quelques personnes si

ſuſceptibles d'amour, qu'ils ne peuvent voir aucun objet amoureux, ni lire aucun livre qui en traite, ſans être émuës juſqu'au crime par cette paſſion. Je conſeille à ces perſonnes-là de fuïr la converſation des hommes, ou d'habiter les deſerts & la ſolitude, pour ne rien voir qui les choque, ou pour ne rien entendre que l'on puiſſe dire de la génération des hommes.

Que ſi par nos éforts ou par notre adreſſe, nous pouvions nous priver des mouvemens de l'amour, on en exemter les autres, j'avouë que j'aurois tort d'expoſer ce Livre aux yeux de tout le monde. Mais parce que l'amour eſt une paſſion à laquelle nous nous laiſſons tous vivement toucher, ſans pouvoir ſouvent nous en défendre, il me ſemble que l'on doit plûtôt louer que blâmer un Livre qui enſeigne à la modérer & à ſe conſerver la ſanté, en ſe garantiſſant des ſoupleſſes dont il ſe ſert toûjours pour nous maltraiter : car c'eſt une partie de la prudence humaine, que les Peres de l'Egliſe ont apellée Prudentia Carnis, *que de ſe conſerver la ſanté dans la modération des plaiſirs du mariage.*

Ce ne sont pas toûjours les Livres qui nous aprennent ce que nous ne devons pas savoir; la mauvaise complexion, les exemples & les conversations deshonnêtes font plus souvent plus de mal.

On ne peut pas dire véritablement que j'aprens dans ce Livre les excès de l'amour, ni que j'enseigne les souplesses de cette passion pour en abuser. Si je les expose aux yeux de tout le monde, je ne le fais que pour décrier les voluptez illicites, pour les fuir & pour les abhorrer en même-tems, comme des causes de la perte de nôtre santé & de la perpétuité de notre espece. Car ce nest pas pour réduire en méthode les ouvrages de la génération, ni les actions des parties génitales des deux sexes, que j'ai fait ce Livre. On sait qu'il y a déja long-tems que cette afaire a été réduite à la perfection par les seules forces de la nature. La science ne fait rien à cela; les plus ignorans & les plus lourds y sont les maîtres: mais nous y avons voulu marquer la modération que l'on doit avoir dans les plaisirs de l'amour, afin que pour les répéter une autrefois on en fasse un bon usage.

Je ne doute pas pourtant que si l'on ne juge de ce Livre que par le titre de ses Chapitres, il ne paroisse indiférent & impudique à quelques personnes qui ont été mal élevées, qui ont de mauvaises inclinations & l'esprit mal tourné. Mais si on l'ouvre, qu'on le lise & qu'on juge sans préocupation du dessein que j'ai eu en le composant, on y adorera sans doute la Sagesse Divine, qui nous a embrazé le cœur par le moïen de l'amour, pour perpétuer nôtre espéce.

Mais tout le monde n'est pas capable de bien juger de mon Livre. Il est comme un Tableau, que toutes sortes de personnes ne sont pas capables de connoître. Pour en bien juger, il faut avoir la science de la peinture, & puis se mettre dans le véritable point de vûë; car il n'y en a qu'un seul, qui est indivisible, & qui est le véritable lieu d'où on le puisse voir. Ceux qui veulent en juger, souvent ne s'y mettent pas. Il se placent trop près, trop loin, trop haut, trop bas, & ainsi ils en jugent mal. De plus, les ignorans ne sont point capables d'en juger, & ceux

encor

encor qui ne l'ont vû que par oüi dire ou par préocupation. Il y a donc de trois sortes de personnes qui se sont établis pour son juge. Les prémiers, qui sont dans une pure ignorance, disent, après les autres, qu'il ne vaut rien, qu'à être brûlé par les mains du bourreau. Les seconds, qui sont savans, en jugent bien, ou n'en disent mot, & y admirent les ordres de la nature & les préceptes de Dieu pour la génération des hommes. Enfin les troisiémes, qui sont des demi-savans & en plus grand nombre que les deux autres, publient que mon Livre est pernicieux : ils font les entendus, ils troublent tout le monde, & jugent plus mal que les autres. Ils sont ictériques, & disent que c'est moi qui suis barbouillé de jaune. En vérité tout le monde n'a pas le don de bien juger. Pour cela il faut avoir l'esprit droit, bon goût & bon sens, & peu de personnes l'ont ainsi : témoin ce que nous fait remarquer Quintilien, *qu'il y avoit de son tems des hommes qui estimoient plus* Lucréce *que* Virgile, *bien que le premier, si on le compare à l'autre,*

tre, ne mérite pas le nom de Poëte. Enfin je ne voudrois, pour défendre mon Livre, que l'Apologie qu'a fait le Pere Théophile Renaud, *en faveur de son Compatriote le Pere* Sanchez *Jésuite, qui a écrit du mariage, comme j'ai fait, & alors il seroit bien défendu.*

*Quel Prédicateur de l'Eglise a prêché avec plus de zèle & de force que moi la modération des plaisirs & la fuite des voluptez dans le mariage? Qui est-ce qui s'est oposé plus que moi à l'excès de l'amour & qui a enseigné de plus sûrs moïens pour se garantir de ses apas? l'on n'a qu'à lire l'*art. 2. *du* chap. 3. *de la* premiére partie, *le* chap. 1. 2. & 6. *l'*art. 1. & 2. chap. 8. *les* chap. 10. & 11. *de la seconde, le* chap. 1. *de la* troisiéme partie *de ce Livre, & plusieurs autres endroits, pour savoir si je porte les hommes au vice plûtôt qu'à la vertu.*

Que l'on juge mal, quand l'on ne juge des choses que par l'écorce & par l'aparence! Si nous considérons que Loth *caresse amoureusement ses filles; que* Samson *fait des merveilles, que* S. Jérôme *apelle des fables à la lettre; que* David *commet*

un

un adultére, que Thamar *se prostituë, qu'*Osée *se marie impudiquement par le conseil de Dieu, que* Holla *& sa sœur courent après des impudiques, ne croirons-nous pas que ce sont des choses deshonnêtes, abominables & indignes d'être placées dans l'Ecriture-Sainte?*

D'ailleurs, je les prie encor qu'ils ne jugent pas de mon Livre sans l'avoir lû, comme l'on fit autrefois des Livres de S. Thomas *& de* Roger Bacon, *Chancelier d'Angleterre, que l'on estima Magiciens, sur le seul titre de leurs Livres: & enfin, qu'ils ne se laissent aller lourdement ni aux persuasions de mes ennemis, ni à la malignité des ignorans; car il y a beaucoup plus d'idiots au monde qui s'arrêtent à des peintures grotesques, que de sages qui s'apliquent à contempler la beauté de la nature. Après tout, s'ils le trouvent mauvais, je consens qu'ils le blâment, & même qu'ils le fassent brûler, comme fit autrefois* Néron, *les Satires de* Fabricius Vejento; *& le Sénat Romain, les Livres de* Cremunus Cordus.

Mais pourquoi m'étonner de ce que l'on critique si malicieusement mon Livre?

*vre ? Les ouvrages les plus parfaits n'ont-ils pas été critiquez ? & ç'a été contre ces mémes ouvrages que l'envie & la haine ont été les plus acharnées. N'a-t'on pas dit qu'*Homére *dormoit souvent, & qu'il étoit plein de fautes ? Que* Démosthène *ne satisfaisoit guéres ceux qui le lisoient ? Que* Cicéron *étoit un Compilateur des Grecs, dont on a même marqué tous les passages : qu'il étoit timide, lâche, plat, trop copieux & trop lent aux exordes & aux digressions, trop ennuïeux dans la cadence de ses périodes ; & enfin trop tardif à s'émouvoir ? Que* Sénèque *le pere, n'avoit point de liaison, & que son discours n'étoit que comme du sable sans chaux ? Que* Pline l'Historien *avaloit tout sans jugement, & qu'il ne digéroit rien ? Que* Virgile *avoit peu d'esprit & étoit un usurpateur des pensées d'autrui ? Qu'*Ovide *étoit trop désabondant ? Qu'*Horace *étoit trop deshonnête, & qu'il avoit écrit des vers en prose ? Que* S. Ambroise *étoit la Corneille de la Fable, & que ses Commentaires sur* S. Luc *étoient des chansons & des bagatelles ? Enfin l'envie ne se conten-*

te pas ſeulement d'ataquer la réputation de ceux contre qui elle s'en prend, mais même encor aux perſonnes qu'elle haït.

Quoiqu'il en ſoit, j'ai bien voulu me réſoudre en faiſant ce Livre, à avoir autant de juges que de lecteurs. Cela ne me paroît ni onéreux ni injuſte.

Enfin je n'ai pû faire autrement, quelque ménagement que j'aïe pû aporter dans mon diſcours. Je ſerai fort ſatisfait, ſi un petit nombre de perſonnes doctes & bien entenduës eſtiment mon Livre: je les préférerai toûjours à une multitude groſſiere, qui ſouvent eſt un très-mauvais interpréte de la vérité. C'eſt ſans doute ce que vouloit dire le Sage, *quand il nous a laiſſé par écrit, que l'*opinion du peuple étoit ſouvent l'opinion des fols; *& ce que nous a voulu inſinuer* Horace, *qui commence une de ſes plus belles Odes par ces paroles:* Odi profanum vulgus, & arceo.

Si tu veux, cher Lecteur, avoir encor l'audace
De critiquer tous mes Ecrits;
Fais-moi paroître en quelle place
Tu dis mieux que ce que je dis.

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum est. Cic.

Cui hic Ludus noſter non placebit, ne legerit; aut ſi legerit, obliviſcatur: Et velit, nolit, aliter hæc ſacra non conſtant.

Quiſquis ad has litteras impudicus accedit, culpam refugiat, non Naturam; facta denotet ſuæ turpitudinis, non verba noſtræ neceſſitatis, in quibus mihi facillimè pudicus & religioſus Lector & Auditor ignoſcet. Auguſt. de Civit. Dei, l. 14. c. 23.

TABLEAU

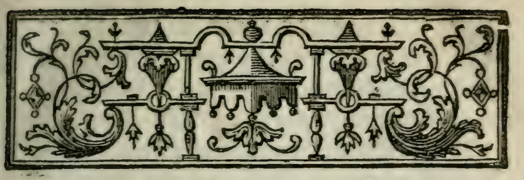


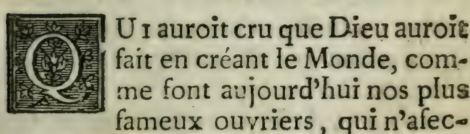
TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL

Regarde qui voudra d'un air sombre & pédant
Ce langage innocent ;
On n'est point criminel pour faire une peinture
Des tendres sentimens qu'inspire la nature.
Chacun sent en son cœur ces mêmes mouvemens,
Et tel qui les étoufe a perdu le bon sens. Pétrone.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des parties de l'homme & de la femme, qui servent à la génération.



QUI auroit cru que Dieu auroit fait en créant le Monde, comme font aujourd'hui nos plus fameux ouvriers, qui n'afectent jamais d'abord de faire voir ce

que leur art a de plus excellent ; mais qui attendent toûjours ſur la fin à donner des marques de leur chef-d'œuvre? C'eſt pourtant ainſi que Dieu voulut commencer ſon ouvrage par les créatures les moins parfaites, & qu'il ne ſe reposa qu'après avoir montré les plus beaux traits de ſa puiſſance, en formant l'homme à ſa reſſemblance & à ſon image.

La matiére qu'il prit pour nous former, fut une terre, qu'on peut apeller vierge, puiſqu'elle n'avoit encore ſervi à aucune production. Ce fut ce limon, que Dieu lui-même prit la peine de pêtrir pour faire toutes les parties qui nous compoſent. La femme, qui devoit avoir des qualitez toutes diférentes des nôtres, ne fut pas formée de cette matiére ; & il étoit bien juſte qu'elle fut faite d'une matiére plus noble & plus relevée, puiſqu'elle devoit contribuer beaucoup plus que l'homme au grand ouvrage de la génération.

En éfet, il ſemble qu'en général, tant dans l'homme que dans la femme,

me,

me, Dieu ait formé avec une étude particuliére, s'il est permis de parler ainsi, les parties qui devoient servir à la propagation de l'espéce. A voir leur assemblage, leur proportion, leur figure & leur action : à considérer les esprits qui y sont portez, le chatoüillement & les plaisirs que l'on y ressent, l'ame même qui y réside, puisque c'est par-là qu'elle sort pour se communiquer, il n'y a point d'homme qui ne les admire & qui n'y doive faire de particuliéres réflexions.

****

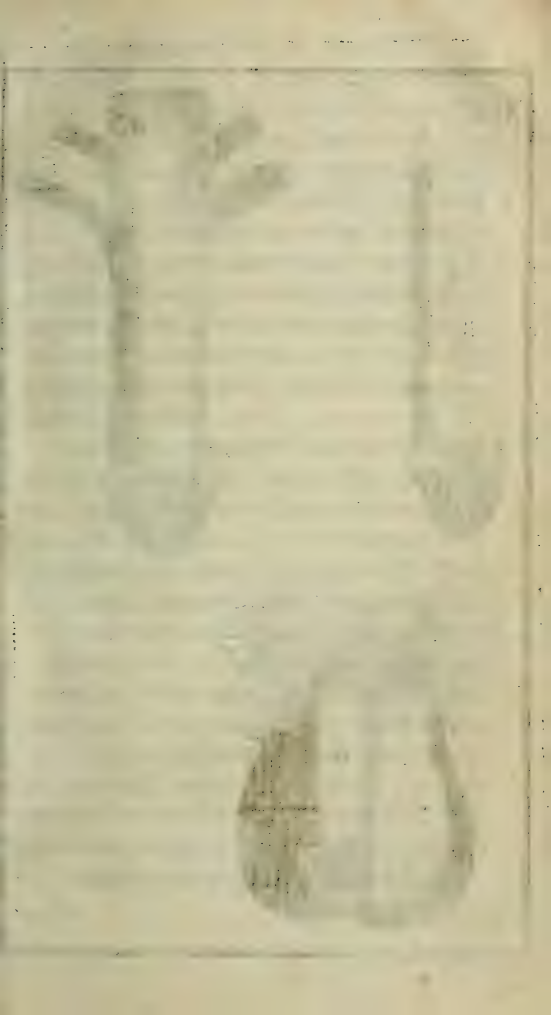
ARTICLE I.

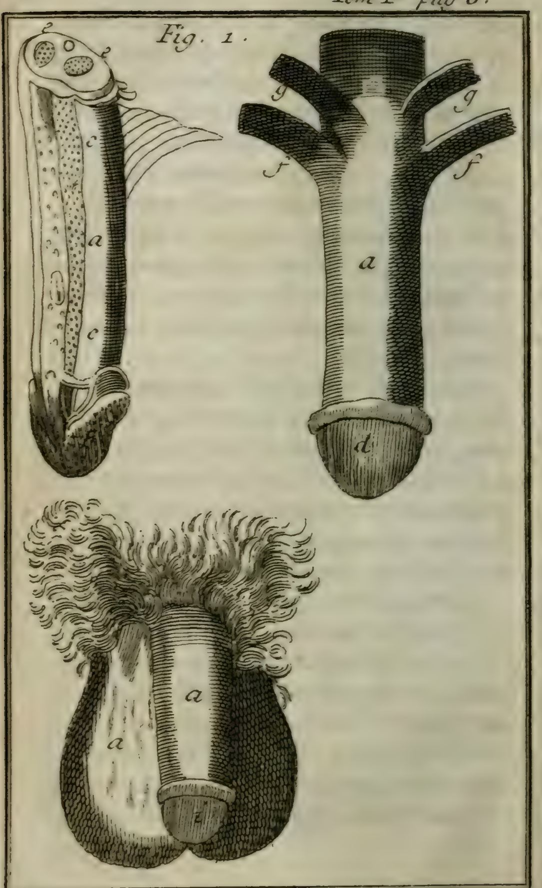
Des parties naturelles & externes de l'homme.

NOus apellons le membre viril, (*a*) la principale des parties naturelles de l'homme, que les Anciens ont mise au nombre des Dieux, sous le nom de *Fascinus*, pour nous aprendre l'empire qu'elle s'étoit aquis dans le monde. Car il n'y a ni charmes ni en-

chantemens qui la puiſſent égaler, ſi par hazard une femme l'aperçoit par le défaut de quelques replis, ſon cœur ſe ſent au même inſtant échaufé par une paſſion, de laquelle elle ne peut ſe défendre qu'avec peine.

En éfet, dans ces derniers ſiécles, auſſi-bien que dans les premiers, on a eu beaucoup de vénération pour cette partie-là; parce qu'elle eſt le pere du genre-humain & l'origine des parties qui nous compoſent. Villandré, ainſi que remarque l'Hiſtoire de France, commit un crime de Leze-Majeſté pour avoir touché de la main les parties naturelles de CHARLES IX. La Loi de l'Ancien Teſtament commande de couper la main à une femme qui auroit manié ces mêmes parties, ou par mépris ou par injure; & cette même Loi, auſſi-bien que la nouvelle, ne permet pas qu'un homme qui a quelque défaut dans les parties de la génération, ſoit admis dans l'Egliſe de Dieu. Et les Caffres ſe trouvent glorieux quand ils ont coupé en guerre à leurs ennemis pluſieurs membres virils,




Fig. 1.
c
a
c
g
g
f
f
a
d
a
a
t

rils, dont ils font present à leurs femmes ou à leurs amis, qui par honneur s'en font des colliers qu'elles se mettent au col. Le membre viril a un notable commerce avec toutes les autres parties du corps : si on le touche quelquefois un peu rudement, le cœur s'en ressent aussi-tôt par des foiblesses surprenantes, la tête en pâtit par des pesanteurs insuportables, & les yeux en soufrent par des vertiges & des éblouïssemens funestes.

A considérer en gros cette partie ; on diroit qu'elle est toute d'une piéce, mais si on l'examine par parties, on connoîtra aisément qu'elle est couverte d'une petite peau fort déliée, & d'une autre plus épaisse, qui est garnie de veines & d'artéres, atachez fortement au gland par un lien robuste & membraneux, *(b)* qu'elle a une membrane toute de chair, qui l'envelope & presse comme un étui toutes les parties qui la composent. Sa substance n'est ni solide ni osseuse ; si elle avoit été comme celle des chiens ou des loups, il y auroit eu beaucoup de désordres dans les

dife-

diférentes rencontres des hommes avec les femmes, & il n'eût pas fallu tant de témoins pour justifier un larcin amoureux qu'il en faut aujourd'hui, si en se caressant on eût été arrêté par cette partie-là.

Le conduit commun de l'urine & de la semence (*c*) est placé au milieu de cette partie. Le gland couvert de son prépuce, qui est à l'une de ces extrémitez, a la chair si délicate (*d*) & si sensible, que c'est-là que la nature a établi le trône de la volupté dans les embrassemens des femmes.

Deux tuïaux, que l'on nomme nerveux (*e*) ou cavernaux, acompagnent le conduit commun de l'urine & de la semence; ils sont remplis d'une matiére déliée & spongieuse, qui ressemble à du sang caillé & noirci. C'est dans leurs petites cavitez que les artéres & les nerfs portent des esprits, qui s'y multipliant, font ensuite enfler ces deux parties, qui roidissent & qui endurcissent tout le corps de la verge, souvent contre notre volonté. C'est sans doute pour cela qu'*Aristote* a dit,

que

que le cœur & la verge étoient dans l'homme deux ſortes d'animaux, qui ſe remuoient d'eux-mêmes. Tout ceci ne ſe fait pas ſans miſtére. La nature a ſes deſſeins dans tout ce qu'elle entreprend ; & cette dureté que nous ſoufrons ſouvent malgré nous, n'arrive pas ſeulement pour ſe lier étroitement à une femme ; mais pour darder avec violence dans ſes parties les plus profondes la matiére dont on fait les hommes.

La verge ne ſauroit s'élever ſans muſcles *(f)* ni ſe maintenir roide ſans un continuel abord d'eſprits. Il ſeroit même impoſſible que la ſemence fut dardée comme elle l'eſt, *(g)* ſi d'autres petits muſcles *(h)* ne preſſoient ſon conduit pour l'en faire ſortir avec précipitation.

ARTICLE II.

Des parties naturelles & internes de l'homme.

LEs testicules sont renfermez dans une bourse (*i*) comme quelque chose de fort précieux ; aussi est-ce delà que la nature puise incessamment la matiére dont elle fait tous les jours des miracles dans la production des hommes. Ces parties sont les témoins de la virilité & de la force ; & il n'étoit pas permis autrefois dans le Barreau de Rome de porter témoignage contre quelqu'un, si l'on en étoit privé.

Chaque homme a ordinairement deux testicules ; si l'un est incommodé, flétri, ou blessé, l'autre peut servir à la génération ; & il s'en trouve qui n'en ont naturellement qu'un, comme autrefois les Sylles & les Cotes ; mais la nature renferme dans cette seule partie toute la vertu qui devoit être dans les deux.

Ceux

Ceux qui en ont trois ou quatre, sont bien plus communs que ceux qui n'en ont qu'un: & nos Histoires de Médecine remarquent qu'il n'y a guéres de Roïaumes qui ne fournissent des familles où il n'y ait des hommes à trois testicules ; mais ceux-ci n'ont pas l'avantage des premiers ; puisqu'au lieu d'être fertiles par la multitude de leurs parties, ils en deviennent impuissans, la vertu prolifique étant divisée en trop de parties pour avoir de la force. *Agathocles* Roi de Sicile, & Mr *Pint...* de cette Ville, connurent bien que le plus grand nombre de testicules n'étoit pas le meilleur pour la génération, quoiqu'il le fut pour l'ardeur & pour le plaisir; & qu'il valoit beaucoup mieux n'en avoir qu'un ou deux, que d'en avoir davantage.

Si l'homme, dit un Philosophe ancien, avoit les testicules cachez dans le ventre, il n'y auroit point entre les animaux d'animal plus lascif que lui. Afin donc d'éviter les désordres de sa lasciveté, la nature, ajoûte-t-il, a placé au-dehors les parties de la génération,

tion, pour recevoir inceſſamment les impreſſions des injures de l'air. Cependant, pourrois-je repliquer, cela n'empêche pas que l'homme ne ſoit le plus laſcif de tous les animaux, puiſqu'en tout tems & à toute heure il eſt diſpoſé aux délices de l'amour, & que la plûpart des animaux atendent la belle ſaiſon pour s'acoupler.

Mais la nature a eu une toute autre raiſon de mettre ces parties au-dehors. La ſemence en eſt beaucoup mieux préparée, lorſqu'elle a plus d'étenduë & de tems à ſe perfectionner. Et c'eſt ſans doute cette même raiſon qui fait que la ſemence des femmes n'eſt pas ſi rectifiée que la notre, parce que les vaiſſeaux qui en préparent la matiére, ſont incomparablement plus courts & moins entrelaſſez que ceux des hommes.

Preſque tous les enfans ont les teſticules cachez dans le ventre, ou dans les aînes; & il s'en trouve peu à qui les teſticules paroiſſent avant l'âge de huit ou dix ans; c'eſt alors que la chaleur commençant à être vigoureu-

reuse, dispose toutes les parties de la génération pour l'admirable ouvrage de la nature, & qu'elle pousse au-dehors les parties qui étoient demeurées cachées jusqu'en ce tems-là. De tous ces enfans, il y en a quelques-uns à qui les testicules ne descendent que fort tard, ou quelquefois jamais, & alors l'on prendroit ces hommes pour des Eunuques, s'ils n'avoient d'autres marques pour nous persuader qu'ils sont des hommes parfaits. Jamais la femme du Seigneur d'*Argenton* n'auroit douté de la puissance de son mari, si elle lui avoit trouvé des testicules dans la bourse, & l'on n'auroit sçû justifier sa fécondité par toutes les autres marques qu'il en avoit, si après sa mort *Ambroise Paré* n'eut trouvé ses testicules dans le ventre. Et jamais le Lapidaire, dont parle *Kerckingius*, *Obs.* 13. n'eut si fortement chanté, s'il n'eut eu ses testicules cachez dans le ventre, qui lui sortirent à 18. ans, après une fiévre chaude.

Quoiqu'en veüille dire *Hippocrate*, il n'y a pas d'aparence de croire ce

qu'il nous veut persuader, que le testicule droit soit plus chaud que le gauche, & que ce soit lui aussi qui engendre les mâles, au lieu que le gauche ne produit que les femelles. L'expérience & la raison m'obligent de m'éloigner du sentiment de ce Médecin. Car nous savons que la semence de l'un & de l'autre testicule, se mêlant ensemble lorsqu'elle sort, on ne sauroit attribuer l'éfet que nous en voïons plûtôt à l'un qu'à l'autre, & que la génération des mâles ne doit point plûtôt s'imputer à l'une de ces deux petites parties, qu'à la complexion de tout le corps de l'homme ou de la femme, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

Au reste, dans la dissection que j'ai faite plusieurs fois des testicules des hommes, j'ai souvent remarqué que le gauche avoit des veines & des artéres plus grosses que l'autre, & que par conséquent il étoit plus échaufé par le sang & plus vivifié par les esprits, & que d'ailleurs il étoit ordinairement plus gros, plus

ferme & plus plein de semence que l'autre, d'où l'on pourroit conclure contre le sentiment d'*Hypocrate*, qu'il contribueroit plûtôt que le droit à la génération des mâles.

Mais à dire vrai, pour le répéter encor, ni l'un ni l'autre ne produit pas plûtôt un mâle qu'une femelle; témoin l'histoire que nous fait *Gassendi* d'un homme, qui s'étant fait couper un testicule, ne laissa pas pourtant de faire des enfans de l'un & de l'autre sexe.

Les testicules sont fort ordinairement couverts de plusieurs membranes, très-dures à la pointe de la lancette, (*a*) de peur que les esprits qui sont destinez pour la vie des hommes à venir ne se dissipent par leurs pores. Leur substance est un entrelacis de vaisseaux spermatiques, (*b*) qu'on pourroit dire être la fin des préparans & le commencement des éjaculatoires. Elle est faite d'un nombre infini de petits filets, (*b*) qui sont comme les réservoirs d'une matiére séminale, qui vient d'un sang

artériel filtré par mille petits conduits ; & d'un suc nerveux qui s'y est aussi glissé par mille petits détours. Une matiére glanduleuse ocupe l'entre-deux de ces vaisseaux & leur communique la vertu d'engendrer de la semence. Les artéres (*e*) & les nerfs (*f*) portent incessamment aux testicules ce qu'il y a de plus épuré dans le corps de l'homme. Des muscles pressent & préservent ces deux petites parties & les suspendent, de peur que les vaisseaux qui préparent & contiennent la semence, ne se rompent par la pesanteur des testicules & par les agitations violentes de l'amour.

Il leur arriveroit sans doute dans les mouvemens de cette passion des accidens funestes, si ces mêmes muscles en les tirant en haut ne les en garantissoient, & souvent la semence manqueroit d'esprits dans cette ocasion, s'ils ne les aprochoient de la racine de la verge.

Quelques Philosophes, & après eux quelques Médecins, ne demeurent pas d'accord que la semence se forme

dans les tisticules ; parce, disent-ils, qu'il n'y a point de cavitez sensibles, ni de passage pour y porter la matiére; que ces parties étant froides, il ne peut s'y faire aucune coction d'une matiére spiritueuse ; qu'on a beau faire la dissection des testicules, on n'y trouve jamais de semence ; qu'il y a des animaux qui n'ont pas de testicules & qui cependant ne laissent pas d'engendrer. Enfin, que nous avons des Histoires qui nous assurent que des hommes qui en avoient été privez, ont fait néanmoins des enfans.

Toutes ces raisons paroissent bien fortes à ceux qui n'examinent les choses que par les Livres des Auteurs ; mais si nous recherchons diligemment la vérité de tout cela, par la dissection de ces parties & par d'autres meilleures raisons, nous serons bien-tôt d'un autre sentiment.

Car on sait que les artéres spermatiques (*d*) vont tout droit aux testicules ; qu'en se partageant en deux rameaux, elles portent à l'épidime (*e*) & au corps du testicule la matié-

re de la ſemence. On ſait encor que les nerfs qui viennent de la ſixiéme paire (*f*) & ceux qui ſortent du cordon des nerfs qui viennent du bas de l'épine du dos, (*ff*) communiquent aux teſticules une matiére ſpiritueuſe propre à la génération. D'ailleurs, que les teſticules n'étant qu'un entrelacis de vaiſſeaux, (*b*) ils ont à cauſe de cela des cavitez, quoi qu'elles ne ſoient pas ſenſibles : que la ſemence n'étant qu'un excrément, la nature ne ſoufre pas long-tems dans les teſticules, à moins qu'ils ne ſoient malades, ce que l'hiſtoire de Dodone nous confirme, qui aïant trouvé dans le corps d'un Eſpagnol un teſticule d'une groſſeur prodigieuſe, & l'aïant enſuite coupé, en fit rejaillir la ſemence aux yeux de ceux qui étoient preſens : que les poiſſons ont des parties qui ont du raport aux teſticules des autres animaux ; & qu'enfin les hiſtoires que l'on trouve par écrit des hommes & des animaux qui ont engendré ſans teſticules, ſont ou fabuleuſes, ou que du moins elles doivent être enten-

duës,

duës, ainsi que nous l'expliquerons au Chapitre des Eunuques.

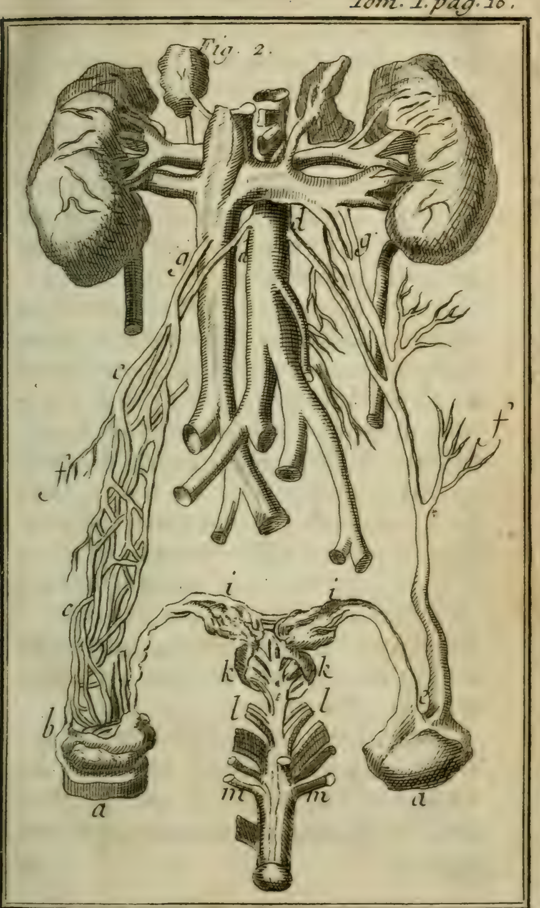
Mais la principale raison que l'on objecte est prise du tempérament des testicules. Cependant on sait que le cerveau est d'un tempérament froid, & d'une substance assez solide, pour être de sa nature une glande : que l'on ne voit aucunes cavitez dans le lieu où les nerfs prennent leur origine : & que jamais, dans les dissections que l'on en a faites, l'on n'a remarqué ce que devenoit le sang qui se filtroit au travers de sa substance, & qu'elle étoit la matiére prochaine des esprits qui nous font mouvoir & sentir : & si j'ai souvent observé en pressant la substance du cerveau d'un homme mort, un peu de sérosité rougissante dans les endroits les plus solides ; ce n'étoit néanmoins que du sang qui commençoit à ce changer en suc nerveux. Ainsi, bien que le cerveau soit d'un tampérament froid, comme je viens de le dire, & qu'il n'ait été fait que pour tempérer l'ardeur du cœur, selon la pensée d'*Aristote*, il ne laisse

laisse pourtant pas d'engendrer des esprits beaucoup plus subtils & plus épurez que ceux du cœur ; car le sang des artéres tout ouvert & tout plein d'esprits, montant en haut avec précipitation par le mouvement que lui donne le cœur, entre dans la substance du cerveau pour en recevoir toutes les impressions spiritueuses.

Les Chimistes en font à peu près de même, lorsqu'ils veulent faire de l'eau-de-vie : car les esprits de vin qu'ils mettent dans l'alambic, s'élevant peu à peu au chapiteau, & se distribuant ensuite par un long conduit dans un vaisseau qui les reçoit, auroient des qualitez âpres & peu agréables au goût, s'ils n'étoient adoucis dans la serpentine par la froideur d'un tonneau d'eau, comme si le froid condensant & rassemblant les esprits du vin, les rendoit ensuite plus rectifiez & plus doux.

Il en arrive autant dans le cerveau ; car le sang qui sort tout bouillant du cœur, & qui rejaillit en haut, entre dans la substance du cerveau, qui par

sa


Fig. 2.
g
a
d
g
c
f
c
i
i
k
k
l
l
e
b
a
m
m
a



ſa froideur en condenſe les eſprits, & qui le rend la liqueur la plus ſubtile & la plus épurée de toutes celles que nous aïons dans le corps.

Cela étant ainſi établi, il me ſemble qu'il n'eſt pas maintenant dificile de rendre raiſon pourquoi les teſticules ſont les ouvriers de la ſemence de l'homme. Car perſonne n'ignore qu'ils ne ſoient des parties froides, puiſqu'ils ſont des entrelacis de vaiſſeaux *(b)* preſſez par de petites glandes : & ſi l'on eſt perſuadé que le ſang ſe ſubtiliſe en paſſant par le cerveau, & devient eſprit animal, on doit auſſi croire que ce même ſang ſe rectifie en pénétrant les teſticules, & qu'il devient eſprit ſéminal, pour parler de la ſorte.

Deux ſortes de vaiſſeaux ſont atachez aux deux extrémitez du teſticule ; les uns, qui ſont un entrelacis d'artéres, *(a)* de veines, *(g)* de nerfs *(fff)* & de vaiſſeaux limphatiques, *(h)* y portent la matiére pour faire la ſemence, & les autres en raportent la ſemence toute faite *(i)* & s'en déchar-

déchargent dans le corps variqueux ou piramidal, (*i*) qu'on nomme paraſtate ; & puis, ſelon le ſentiment de tous les Anatomiſtes, ils s'en déchargent dans de petits réſervoirs qui ſont à la racine de la verge. (*k*)

On pourroit comparer ces réſervoirs aux petites cavitez d'une grenade dont on a ôté les grains. C'eſt-là que la ſemence ſe forme & ſe conſerve pour pluſieurs embraſſemens & pour diférentes générations. J'ai eu ſouvent la curioſité de preſſer avec les deux doigts ces petites veſſies glanduleuſes, & des glandes (*l*) que l'on nomme protaſtes qui ſe trouvent auprès pour en faire ſortir la ſemence : & en même-tems j'apercevois, malgré la froideur du cadavre, une liqueur blanche & épaiſſe ſortir des protaſtes (*l*) & une claire & pâle ſuinter des veſſicules (*k*) & enſuite ſe filtrer l'une & l'autre au travers d'une membrane près d'une petite verruë, que les Anatomiſtes ont nommée *Veru montanum*, & puis s'épancher dans le conduit de la ſemence & de l'urine. (*m*)

C'eſt




Fig. 3.

C'est plûtôt la callosité & la dureté de ces cellules & de cette chair glanduleuse, que l'on appelle prostate, qui rend les Scytes stériles, qu'une legére perte de sang, qui coule d'une veine coupée à la temple. Car comme les Tartares sont incessamment à cheval, ils pressent tellement ces petits réservoirs, par la pesanteur & par l'agitation continuelle de leurs corps, qu'ils les endurcissent, & les rendent ensuite incapables de recevoir la semence qui vient des testicules.

****

ARTICLE III.

Les parties naturelles & externes de la femme.

APrès avoir diligemment examiné les parties de l'homme qui servent à la génération, il me semble qu'il est à propos de considérer celles de la femme, & d'admirer en même-tems l'artifice dont la nature s'est

s'eſt ſervie à les former, & le merveilleux arrangement avec lequel elle les a diſpoſées.

Si les parties naturelles des femmes étoient toutes ſemblables à celles des hommes, & qu'il n'y eût ſeulement de diférence que dans le renverſement de ces mêmes parties, on auroit raiſon de dire que la femme eſt un homme imparfait, & que la froideur de ſon ſexe eſt cauſe que ſes parties ſont demeurées au-dedans, au lieu de ſortir au-dehors comme celles des hommes.

Gallien, & *Faloppe* après lui, quelques ſavans Anatomiſtes qu'ils ſoient, auroient de la peine à ſoutenir cette opinion. Car ſi l'on obſerve la diférente ſtructure des parties des deux ſexes; ſi l'on en examine le nombre & la figure; ſi l'on en conſidére les cavitez & la figure; enfin ſi l'on en compare l'action & l'uſage, on verra bien-tôt qu'elles ſont tout-à-fait diférentes les unes des autres. Car quelle proportion y a-t-il entre la matrice & le gland, ou, ſi l'on veut,

la

la bourse de l'homme ? Entre le membre viril & le clitoris ? Les vaisseaux qui contiennent la semence des femmes, ne ressemblent pas à ceux des hommes & leurs testicules sont faits d'une toute autre façon.

Mais sans m'arrêter à ces sortes de questions qui ne servent presque de rien à mon sujet, examinons en peu de mots les parties naturelles de la femme que nous apercevons les premiéres.

La nature est admirable dans tous ses éfets, & ne produit jamais rien sans dessein. Le poil commence à poindre à douze ou à quinze ans, lorsque, selon la pensée de Théodoret, l'ame peut distinguer le vice de la vertu. C'est alors que la nature met un voile sur les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, pour leur marquer que l'honnêteté & la pudeur y doivent établir leur principal domicile.

Les parties naturelles de la femme, que l'on apelle nature, parce que tous les hommes y prennent leur origine, sont la cause de la plûpart de nos chagrins, aussi-bien que de nos plai-

plaiſirs ; & j'oſe dire que preſque tous les déſordres qui ont paru dans le monde, & qui y arrivent encor tous les jours, viennent de ces parties-là. On n'a qu'à lire *Pétrone* & à entendre bien l'hiſtoire des huit années qu'il décrit de la Cour débauchee de *Néron*, pour être perſuadé de ce que je dis.

Les lévres (*a*) & les rides (*b*) de ces parties ne ſont que les replis que la peau y fait ; elles reſſemblent à peu près à la crête d'un jeune coq, & les rides y marquent auſſi-bien la vieilleſſe que ſur le viſage, lorſque les filles vieilliſſent, ou qu'elles ont proſtitué leur pudicité. Ce ſont ces rides internes que l'on appelle nimphes, qui dans l'évacuation de l'urine, cauſent un ſi grand bruit, qui nous ſurprendroit ſans doute, ſi nous n'y étions accoûtumez.

Quatre petits morceaux de chair, de la figure d'une feuille de mirthe (*c*) ſont placez après les nimphes, qui bien qu'ils ſoient inceſſamment arroſez n'éteignent pourtant pas pour

ce

cela le feu que la nature a allumé dans ces parties. Souvent c'eſt comme de l'eau, qui tombant ſur de la chaux, les excite & les échauſe davantage. Ces caroncules, (*c*) que les Médecins appellent mirtiformes, ſont quelquefois liées les unes aux autres par des membranes, qui font l'entrée de la matrice ſi petite, (*d*) qu'à peine l'extrémité de l'un des doigts y pourroit entrer dans une fille de neuf ou de dix ans, à moins que de lui faire violence en la déchirant. C'eſt ce que les Matrônes veulent dire, lorſqu'en faiſant leur raport du violement d'une vierge, elles diſent que la corde eſt rompuë, & c'eſt auſſi la ſéparation de ces mêmes parties, qui en donnant du ſang la premiére nuit des nôces, étoit autrefois parmi les Juifs un ſigne de défloration; ce que nous examinerons ci-après avec beaucoup de curioſité.

On voit au haut des nimphes une partie plus ou moins longue que la moitié du doigt, que les Anatomiſtes appellent clitoris, (*e*) & que je

pourrois nommer la fougue & la rage de l'amour. C'eſt-là que la nature a mis le trône de ſes plaiſirs & de ſes voluptez, comme elle a fait dans le gland de l'homme. C'eſt-là qu'elle a placé ces chatoüillemens exceſſifs & qu'elle a établi le lieu de la laſciveté des femmes. Car dans l'action de l'amour, le clitoris ſe remplit d'eſprits & ſe roidit enfin comme la verge d'un homme; auſſi en a-t-il les parties toutes ſemblables. On peut voir ſes tuïaux, (*f*) ſes nerfs (*g*) & ſes muſcles, (*h*) il ne lui manque ni gland (*i*) ni prépuce, (*k*) & s'il étoit troué par le bout, on diroit qu'il eſt tout ſemblable au membre viril. C'eſt de cette partie qu'abuſent ſouvent les femmes laſcives. Jamais *Sapho* Leſbienne ne ſe ſeroit aquiſe une méchante réputation, ſi elle avoit eu cette partie plus petite. J'ai vû une fille de huit ans qui avoit déja le clitoris auſſi long que la moitié du petit doigt; & ſi cette partie croît avec l'âge, comme il y a de l'aparence, je me perſuade que pre-

prefentement elle eft auffi groffe & auffi longue que celle de la femme que *Platerus* dit avoir vûë, qui l'avoit auffi groffe & auffi longue que le col d'un oïe.

Cette partie s'enfle tellement pendant la vie de quelques femmes, lorfque l'amour y envoïe des efprits, que la peine que l'on a de la rencontrer dans une femme morte, fembleroit incroïable, à moins que d'en avoir fait l'expérience, tant il eft vrai que les parties ne font pas toûjours en même état pendant la vie & après la mort.

Mais fi cette partie caufe fouvent des defordres aux femmes, elle leur aporte auffi des avantages : car elle eft à la matrice ce que la luette eft aux poumons ; & le clitoris avec les caroncules, corrige l'air froid qui pourroit incommoder la matrice ; il empêche en même-tems qu'il n'y entre quelque chofe d'étranger.

Toutes les parties que je viens de nommer feroient inutiles à la génération, fi l'himen que les Poëtes prophanes ont dit être le Dieu des

nôces, n'en étoit du nombre. Les Anatomiſtes anciens, qui ne s'ocupoient qu'aux choſes les plus communes de l'Anatomie, ont pris pour l'himen les caroncules dont nous avons parlé ci-deſſus, qui ſouvent étant jointes enſemble par des membranes aſſez fortes, s'opoſent à l'entrée du Dieu Priape; car il n'eût pas été raiſonnable que quelque autre choſe qui n'eût pas été Dieu, ſelon la penſée des Païens, ſe fut opoſé aux deſſeins d'un autre Dieu. Cependant il arrive quelquefois, mais fort rarement, que la nature voulant conſerver la matrice de quelques femmes délicates, produit une membrane au-deſſus du conduit de l'urine, afin que l'air ou quelque autre choſe n'incommode pas les parties internes. Et c'eſt cette membrane que l'on appelle proprement himen. Elle eſt parſemée de veines, & ordinairement trouée par le milieu, pour laiſſer d'un côté couler les régles, & de l'autre pour donner entrée à la ſemence de l'homme. Mais comme cette membrane

qu'on

qu'on nomme *himen*, eſt contre les loix de la nature, nos Anatomiſtes ont pris pour l'himen les caroncules, jointes enſemble par des petites membranes. Et ce qu'ont fait *Veſale*, *Aquapendens*, *Fallope*, *Caſſerius*, *Sebiſius*, *Bauhin*, & pluſieurs autres, qui apellent *himen* ces caroncules jointes, qu'il faut quelquefois couper, comme nous le verrons au *chap.* 3. *art.* 2. par une hiſtoire que tout Paris a oüi dire, & que je raporte dans toutes ces circonſtances.

****

ARTICLE IV.

Des parties naturelles & internes de la femme.

ENtre toutes les parties de la femme qui ſervent à la génération, la matrice tient ſans doute le premier lieu. Et quoiqu'elle ſoit l'une de ſes parties les plus foibles, néamoins elle eſt le lieu où les treſors de la nature ſont cachez. C'eſt cette terre où Diogè-

Diogène avoit acoûtumé de planter des hommes, & où ſans honte il s'immortaliſoit au milieu des ruës.

Elle eſt ſituée au bas du ventre, entre la veſſie & le gros boïau, qui ſervent comme des couſins au plus fier & aux plus ſuperbe de tous les animaux, pendant qu'il demeure dans les flancs de ſa mere.

Dans les femmes de moïenne taille, qui ont accoûtumé d'être ſouvent baiſées, elle eſt groſſe, & ſa profondeur eſt d'onze travers de doigt, ou à peu près, depuis l'entrée juſques au fond; mais dans les vierges & dans les vieilles femmes, elle eſt extrêmement petite, & ſouvent pas plus groſſe qu'une fêve ou qu'un œuf de pigeon; ce n'eſt qu'une peau dure & flétrie, dénuée d'artéres & de veines apparentes.

Lorſque les régles coulent aux filles, ou qu'une femme a conçu, toute ſa ſubſtance s'enfle un peu plus qu'auparavant, & à meſure qu'un enfant croit, la matrice devient auſſi plus ſimple & plus menuë dans ſa circonféren-

férence : mais un peu plus épaisse dans son fond à cause de l'arriére-faix qui y est placé & de l'abondance des vaisseaux dont la matrice est parsemée en cet endroit-là : ce que l'expérience de plusieurs dissections m'a souvent fait remarquer.

A considérer une fiole renversée ; l'on a une idée assez juste de la figure de la matrice, si ce n'est qu'elle est un peu aplatie lorsqu'elle est vuide. Ses liens la tiennent tellement attachée à toutes les parties du bas ventre, qu'elle ne peut en être ébranlée qu'avec violence. Son col (*a*) s'atache par le bas, & deux ligamens ronds, (*b*) qui se communiquent aux aînes & au-dedans des cuisses, l'empêchent de s'élancer en haut dans les suffocations dont les femmes sont souvent attaquées.

C'est par ces deux liens que les femmes grosses ressentent de si cuisantes douleurs au-dedans des cuisses, & que quelquefois elles se déchargent sur les aînes de l'impureté d'une infame conjonction.

Mais comme la matrice ne peut mon-

monter, elle ne peut aussi descendre, si ce n'est par quelque éfort extraordinaire. Car elle est attachée en haut par deux ligamens, qui étans fermes & larges, ressemblent en quelque façon à des aîles de chauve-souris. Et quoique les ligamens (*c*) ne touchent point la matrice pour l'assujétir, ils tiennent pourtant ses cornes si fermes, qui ne sont des parties, qu'elle ne se peut affaisser. C'est dans ces ligamens larges que les testicules sont placez, & les vaisseaux qui portent la semence à la matrice. Ce sont les liens qui empêchent la matrice de tomber de son lieu par le poids de l'enfant, ou par les violents éforts de l'accouchement; si bien que cette partie étant afermie de tous côtez, il est bien comme impossible qu'elle sorte du lieu où la nature l'a placée; comme l'antiquité nous l'a voulu persuader. Elle n'est pas seulement assujétie par toutes les parties que nous venons de nommer; les artéres, les veines, les nerfs qui s'y terminent abondamment, lui servent encor de

liens,

liens, & les membranes qui l'environnent, la pressent de toutes parts, & l'empêchent de sortir de sa place.

Aux deux côtez de la matrice on voit deux vaisseaux avancez, (*d*) que *Diocles* a appellez les cornes de la matrice, à la ressemblance des cornes dans les bêtes qui ont du raport à celles-ci.

Le col de la matrice est une de ses parties les plus considérables; c'est la porte de la pudeur, & selon l'expérience commune, l'étui du membre viril. Il est naturellement un peu tortu, afin de défendre la matrice de ce qui pourroit venir de dehors, pour l'incommoder & pour donner davantage de plaisir à l'homme quand il caresse sa femme.

Dès que cette partie commence à sentir les plaisirs de l'amour, elle s'agite tellement, qu'étant d'une substance nerveuse & pleine de plis, elle s'élargit ou se resserre quand il faut.

Si un enfant tire de la mammelle de sa mere le lait avec plaisir, le col de la matrice succe aussi fort agréablement dans les voluptez amoureuses

ſes de la ſemence, qui rejaillit de la verge de l'homme.

La femme devant beaucoup contribuer à la génération, elle avoit beſoin de teſticules (*f*) auſſi-bien que l'homme; & je m'étonne qu'il y ait eu des Médecins qui ſe ſoient laiſſez aller dans cette ocaſion aux ſentimens d'*Ariſtote*. Ce Philoſophe a crû que la femme ne concouroit point à la génération, en donnant de ſa part de la ſemence; mais qu'elle ne communiquoit que des alimens pour nourrir & faire croître ce qu'elle avoit conçu dans ſes entrailles, ce que nous examinerons dans la troiſiéme partie de ce Livre.

Cependant il eſt certain que les femmes ont des teſticules, (*f*) des vaiſſeaux ſpermatiques (*g*) & de la ſemence, puiſqu'elles ſe polluent quelquefois, & que leurs teſticules aplatis, au lieu d'être ſolides comme ceux des hommes, renferment de petites cellules jointes enſemble, (*h*) qui conſervent une humeur qui rejaillit ſouvent au viſage de celui qui les coupe.

Para-

Paracelse & *Amantus*, Portugais de Nation, ont laissé par écrit que la matrice n'étoit pas la seule partie où un enfant pouvoit se former. Ils ont mis dans une fiole de la semence d'un homme avec du sang des régles d'une femme, puis ils ont posé cette fiole dans du fumier chaud pour observer comment la nature agissoit dans les flancs d'une femme, lorsqu'elle travailloit à la génération. Mais outre que cela me paroît impie & impossible, je ne saurois ajoûter foi à un imposteur ni à un Juif, l'expérience qu'ils nous proposent.

J'avouë pourtant de bonne foi qu'il y a quelques histoires qui nous marquent qu'un enfant s'est formé dans l'estomac d'une femme, & que quelques autres ont été trouvez dans les vaisseaux spermatiques, que l'on appelle les cornes de la matrice. Mais pour dire là-dessus ce que je pense, la premiére histoire me semble tout-à-fait impossible; car l'estomac faisant tous les jours sa digestion, ne peut changer son action pour celle de la

matrice. L'autre me paroît plus faiſable, les cornes étant une partie de la matrice, & aïant tout ce qu'il faut pour la conception & pour la nourriture du fruit, comme nous le prouverons ailleurs.

La matrice, ſelon le ſentiment de *Platon*, eſt un animal qui ſe meut extraordinairement, quand elle haït ou qu'elle aime paſſionnément quelque choſe. Son inſtinct eſt ſurprenant, lorſque par ſon mouvement précipité elle s'aproche du membre de l'homme, pour en tirer dequoi s'humecter & ſe procurer du plaiſir.

Son action principale eſt la conception; lorſque la ſemence de l'homme & de la femme s'aſſemblent dans ſes replis, elle les reçoit agréablement, comme une bonne mere, dont elle s'eſt atribué le nom. Elle les couvre, pour ainſi dire, par ſa chaleur modérée, afin de faire un jour de ces ſemences animées la plus belle production que la nature ait jamais tentée. Ce que nous examinerons plus particuliérement au Livre III. La matrice a en-

cor d'autres uſages, dont le principal eſt de vuider le ſang ſuperflu des femmes, & de les décharger ainſi des impuretez dont elles pourroient être un jour incommodées. Il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns ont fait, que ce ſang puiſſe aller juſques à aquérir la qualité de venin; au contraire, il eſt ordinairement beau & pur, & ce n'eſt que par abondance qu'il ſort tous les mois des artéres de la matrice.

CHAPITRE II.

De la proportion naturelle, & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme.

SI nous remarquions ce qui ſe paſſe tous les jours dans le monde parmi les animaux les plus parfaits touchant l'ouvrage de la génération, nous obſerverions que Dieu, ou ſi l'on veut, la nature, qui eſt l'organe univerſel de ſa puiſſance, a donné à chaque eſ-

péce des parties diférentes pour ſe perpétuer. Que les unes reçoivent les parties des autres, lorſqu'il ſe fait une jonction de corps pour la propagation de chacune. Les parties génitales ne ſe font pas par hazard dans les flancs des femelles. Les ames dans les bêtes, & les intelligences dans les femmes, font tout l'atirail des parties naturelles de l'un & de l'autre ſexe, par le commandement de la nature.

L'intelligence, ou ſi l'on veut parler autrement, l'ame que Dieu a créée & placée enſuite dans le petit corps d'un Chinois au milieu de la Chine, pour me ſervir de cet exemple, choiſit dans le corps de ſa mere, qui vient de concevoir, la matiére la plus proportionnée à former toutes les parties qui doivent un jour contribuer à la génération. Elle n'a pas beſoin de modèle pour cela : il ſufit qu'elle exécute les deſſeins de la nature, pour garder toutes les meſures & les proportions qu'il eſt néceſſaire de garder dans la figure des parties ſecretes de cet homme à venir. Elle place donc

donc ces parties dans leur lieu naturel ; elle fait une étroite liaison de tout ce qui les compose, pour les faire un jour agir commodément quand il en sera besoin.

D'ailleurs une autre intelligence, qui est de la même nature que l'autre, s'ocupe au milieu de la France à choisir dans les entrailles d'une femme qui vient de concevoir, la matiére la plus disposée à former les parties naturelles d'une fille. Elle agit si bien en cette rencontre, qu'elle les rend propres à être un jour le lieu où un homme doit être engendré.

Les parties naturelles de ces deux enfans sont si justes, leurs ouvertures si mesurées, leurs profondeurs si réglées, leurs distances si proportionnées, enfin toutes les dimensions sont si bien observées, qu'il ne reste plus rien qu'à admirer l'ouvrage de Dieu par le ministére de ces deux intelligences. Car bien qu'elles soient éloignées l'une de l'autre de la longueur de la moitié de la terre, elles ont cependant si justement fabriqué

les deux parties ſecrettes de l'un & de l'autre ſexe, que lorſque ces parties ſeront un jour en état de ſe joindre amoureuſement, rien ne manquera à leur conjonction. Elles ſe preſſeront ſi commodément de tous côtez, que l'on diroit qu'elles ont été coulées au moule, tant elles ſont proportionnées les unes aux autres.

Mais ſi ces intelligences manquent de matiéres pour former les parties de la génération de l'un des deux ſexes; ſi la matiére eſt trop abondante, qu'elle ne ſoit pas flexible, ou qu'elle ait des qualitez & des figures rebelles; ſi la figure de la matrice de la mere eſt incommodée & que ſon tempérament ſoit déréglé, quelle apparence y a-t-il que ces intelligences puiſſent réuſſir à façonner ces parties, qui doivent un jour perpétuer les hommes?

Je ne ſaurois acuſer ni la nature, ni ces intelligences de commettre ces défauts; elles ne font jamais rien d'elles-mêmes de défectueux, & ſur-tout quand elles ſe propoſent la génération & la conſervation des hommes.



Ces manquemens & ces maladies n'arrivent pas seulement aux parties naturelles de l'enfant qui se forme dans les flancs de sa mere ; il en est encor ataqué après qu'il en est sorti, ainsi que nous le dirons ailleurs.

****

ARTICLE I.

De la proportion des parties naturelles de l'homme & de la femme, selon les loix de la nature.

QUoique l'on évite tous les jours d'exposer aux yeux les mistéres de l'amour, nous savons pourtant tout ce qui se passe dans l'action du mariage, & nous sommes fort contens lorsque nous en avons des conoissances plus parfaites. Si d'un côté le péché a ataché de la honte à cette connoissance, pour me servir de la pensée de *S. Augustin*; de l'autre, la nature n'y a rien mis que de bienséant.

La nature qui n'a jamais rien fait sans dessein, a établi des loix pour

toutes les parties qui nous composent; celles que nous apellons amoureuſes ont ordinairement leur dimenſion dans les hommes & dans les femmes; & le membre de l'homme, ſelon ces mêmes loix, ne doit avoir communément que ſix ou huit pouces de long, & que trois ou quatre de circonférence; c'eſt la plus juſte meſure que la nature ait gardée en formant cette partie dans la plûpart des hommes. Si la verge eſt plus grande & plus groſſe, il faut trop d'artifice à la faire mouvoir, & les habitans du Midi ſont principalement pour cela moins propres que nous à la génération.

Le conduit des parties ſecrettes de la femme, eſt ordinairement de ſix ou de huit pouces de profondeur, & ſa circonférence interne n'a point de meſure déterminée; car, par une admirable ſtructure, ce conduit s'ajuſte ſi proprement à la partie de l'homme qui en eſt preſſée, qu'il devient plus ou moins large, ſelon les inſtrumens qui le touchent.

ARTI-

ARTICLE II.

Des défauts des parties naturelles de l'homme.

LEs Casuiſtes & les Juriſconſultes traitent ces ſortes de matiéres auſſi-bien que les Médecins ; mais ils les traitent d'une façon toute diférente. Les premiers croïent être obligés d'en parler pour le ſalut des ames, en refuſant le mariage à ceux qu'ils en jugent incapables, & en ſéparant pour quelque-tems l'homme & la femme, que quelques incommoditez de parties auroient troublez dans le mariage.

Les Juriſconſultes ſe ſentent auſſi excitez, par l'intérêt de la juſtice & pour le bien de l'Etat, d'agiter ces mêmes queſtions. Ils veulent par-là ſavoir les cauſes de la diſſolution du mariage, pour en corriger les abus. Mais parce que ces matiéres dificiles ſont ſouvent fort mal touchées par les uns & par les autres, je tâcherai d'éclair-

claircir les dificultez qui en dépendent, afin que l'on puiſſe enſuite juger ſainement des diférends qui tomberont entre les mains de ceux qui en doivent être ou les Juges ou les arbitres.

Quand les parties naturelles de l'homme ne peuvent s'unir avec celles de la femme, l'on doit ſouvent en acuſer les défauts naturels des unes ou des autres ; mais pour comprendre comment ces défauts arrivent, il faut s'imaginer que l'intelligence, qui a ordre de faire le corps d'un garçon dans les entrailles de ſa mere, ne trouvant pas toûjours aſſez de matiéres pour former les parties naturelles d'un enfant, elle eſt obligée de rendre défectueuſes ces mêmes parties ; & parce que les parties qui ſervent à la vie, ſont beaucoup plus néceſſaires que celles qui contribuent à la propagation de l'eſpéce, que d'ailleurs celles-là ſont plûtôt formées que celles-ci, il arrive quelquefois que l'intelligence emploïe aux parties néceſſaires à la vie, preſque toute la matiére qui étoit deſtinée

aux parties ſecretes, & ainſi ces derniéres parties deviennent fort petites dans la ſuite du tems, leur matiére aïant été ménagée pour d'autres.

Ce fût-là la cauſe d'une des obſervations de *Platérus*, qui remarque qu'un homme n'avoit que le gland couvert de ſon prépuce, au lieu de membre viril.

Les défauts des parties ſecretes, auſſi-bien que des autres, dont nous ſommes ſouvent compoſez, ne ſont pas toûjours naturels, & le Gentilhomme, dont nous parle *Paul Zachias*, n'auroit jamais engendré, s'il eût manqué dès le ventre de ſa mere de la moitié de ſes parties naturelles.

La mortification de la chair & la chaſteté ſont ſouvent de puiſſantes cauſes pour diminuer nos parties naturelles. L'exemple de *S. Martin* nous le fait bien voir, lui qui pendant ſa vie avoit tellement macéré ſon corps par des auſtéritez inoüies, & qui s'étoit tellement roidi contre les libertez de ſon ſiécle, qu'après ſa mort, ſi nous en croïons *Sulpice*, ſa verge étoit ſi petite, que l'on ne l'auroit

point trouvée, si l'on n'eut sçû le lieu qu'elle devoit occuper.

Les verges trop longues ou trop grosses ne sont pas les plus propres, ni pour la copulation, ni pour la génération. Elles incommodent les femmes & ne produisent rien; si bien que pour la commodité de l'action, il faut que la partie de l'homme soit médiocre, & que celle de la femme soit proportionnée, afin de s'unir l'une à l'autre & de se toucher agréablement de toutes parts.

Il n'y a point d'autre cause de ce vice naturel, que l'abondance de la matiére dans les premiéres semaines de la conception; si bien que l'intelligence, qui a soin de la formation de cette partie aussi-bien que des autres, ne sachant que faire de tant de matiére qui reste après les principales parties formées, elle l'emploïe à faire une grosse & longue verge.

S'il est vrai ce que les Phisionomistes nous disent, que les hommes qui ont de grands nez ont aussi de grandes verges, & qu'ils sont plus robustes &

& plus courageux que les autres, nous ne devons pas nous étonner de ce qu'*Héliogabale*, que la nature avoit favorisé de grandes parties génitales, comme l'écrit *Lampridius*, choisissoit des soldats qui avoient de grands nez, afin d'être plus en état avec moins de troupes de faire quelque expédition de guerre, ou de résister plus fortement aux éforts de ses ennemis : mais il ne s'apercevoit pas en même-tems, que ces gens aux grandes verges étoient les plus étourdis & les plus stupides des hommes.

Souvent les petits hommes ont un membre plus grand que les autres ; il s'en est même trouvé autrefois qui avoient la verge si longue, si nous en croïons *Martial*, qu'ils étoient souvent en état de la flairer ; & je ne sai si ce Poëte ne vouloit point parler de *Clodius*, qui viola *Pompeia* femme de *César* dans le Temple de la Déesse *Bona*, lequel, au raport de l'Histoire, avoit le membre aussi gros que les deux plus grosses verges que l'on eût pû joindre ensemble.

On doute ſi la ſemence eſt prolifique qui paſſe par une longue verge. *Galien*, après *Ariſtote*, a agité cette queſtion. Ils diſent tous deux que les eſprits qui réſident abondamment par la longueur du chemin, la ſemence n'eſt plus enſuite capable de production. Mais pluſieurs Médecins, & entr'autres le ſavant *Hucher*, ſont d'un tout autre ſentiment. Car la ſemence ſe portant directement dans le fonds de la matrice ſans être altérée de l'air, ni par aucune autre cauſe étrangére, elle a toutes les diſpoſitions néceſſaires pour la génération, & les hiſtoires que ce grand Médecin nous raporte ſur ce ſujet nous ſont bien voir que la vérité eſt toute pour lui.

A moins que les deux parties génitales des deux ſexes ne ſoient bien proportionnées, comme je l'ai déja dit, il n'y a pas d'aparence qu'elles ſe joignent étroitement l'une à l'autre; car ſi l'homme eſt un peu membru & que la femme ſoit fort étroite, la conjonction n'eſt point agréable; & l'on ne peut ſe ſoufrir

l'un

l'un l'autre. Mais si ce même homme se joint ensuite amoureusement à un autre qui soit plus ouverte, il ne la touchera qu'avec plaisir, au lieu des plaintes & des douleurs qu'il causoit à la première. Si bien qu'il est vrai de dire, que celui qui nous a donné tant de remédes contre l'amour, nous a laissé par écrit, que si nous aimons les personnes qui ont des inclinations & des parties proportionnées aux nôtres, notre flâme est heureuse, & il ne vient de nôtre amour légitime que des tendresses & des voluptés permises.

En éfet, si les deux femmes dont *Platérus* nous fait l'histoire, avoient pû soufrir leurs maris, elles ne se seroient jamais plaintes en justice, & jamais les Juges n'auroient prononcé d'un commun consentement, que leurs mariages étoient invalides, avec injonction aux femmes d'entrer dans la solitude, & permission aux hommes de se remarier à d'autres, qui ne furent pas si simples après leurs mariages, que de se plaindre de la grosseur des parties naturelles, de leurs maris.

Je ne parle point de la grosseur prodigieuse de la verge de quelques hommes : on sait qu'ils ne sont pas destinez pour le mariage, & l'on auroit eu grand tort si l'on avoit voulu remarier l'homme dont parle *Fabrice de Hilden*, qui l'avoit aussi grosse qu'un enfant nouvellement né.

Ce ne sont pas seulement les grosses & les petites verges qui sont des défauts dans les hommes; elles sont encor défectueuses, si elles sont mal figurées, ou si toutes les parties qui les composent ne sont pas dans leur lieu naturel : car parmi les Chrétiens, les nôces n'étant instituées que pour avoir des enfans, il n'y a pas lieu de douter, que si un homme a ses parties naturelles si mal figurées qu'il ne puisse consommer le mariage, & que ces défauts soient incurables, le mariage ne doive être déclaré invalide.

Enfin il y a tant d'autres défauts qui privent le membre viril de son action ordinaire, qu'il faudroit faire un discours particulier sur cette matiére pour les décrire tous : car pour le dire

en peu de mots, on ne sauroit caresser agréablement une femme, & encor moins d'engendrer, si l'on est maltraité d'une gonorrhée cordée, ou d'un nodus virulent, si les parties naturelles sont afligées de porreaux, d'ulcéres ou cicatrices, si le prépuce est d'une grandeur prodigieuse, si la verge est bridée par le fil du gland, ou enfin si l'on est ataqué par des maladies qui empêchent de caresser une femme & qui souvent sont la cause de la dissolution du mariage, ainsi que nous l'examinerons ailleurs.

****

ARTICLE III.

Des défauts des parties naturelles de la femme.

JE suis persuadé que la femme a moins de chaleur que l'homme, & qu'elle est aussi sujette à beaucoup plus d'infirmitez que lui. La stérilité, qui en est une des plus considérables, vient le plus souvent plûtôt de son côté que de

de celui du mari : car entre cette infinité de parties qui composent ses parties naturelles, s'il y en a une qui manque ou qui soit défectueuse, la génération ne peut s'acomplir ; & une femme qui est imparfaite ne peut espérer l'honneur d'être apellée de ce doux nom de mere.

Je n'ai pas résolu ici de parler de toutes les parties qui concurent du côté de la femme à la formation de l'enfant, il me semble en avoir assez dit au chapitre précédent. Mon dessein n'est presentement que de découvrir les défauts des parties naturelles de la femmes, qui peuvent empêcher la copulation & qui peuvent être guéries.

Je ne m'étonne pas si les Phéniciens, au raport de *S. Athanase*, obligeoient leurs filles, par des loix sévéres, de soufrir avant d'être mariées, que des valets les déflorassent ; & les Arméniens, ainsi que *Strabon* le raporte, sacrifioient les leurs dans le Temple de la Déesse *Anaïtis* pour y être dépucelées, afin de trouver ensuite des partis avantageux à leur condition. Car on

ne sauroit dire quels épuisemens & quelles douleurs un homme soufre dans cette premiére action, au moins si la fille est étroite. Bien loin d'éteindre la passion d'une femme, souvent on lui cause tant de chagrin & de haine, que c'est pour l'ordinaire une des sources du divorce des mariages. Il est bien plus doux de baiser une femme acoûtumée aux plaisirs de l'amour, que de la caresser quand elle n'a point encor connu d'homme. Car comme nous prions ici un serrurier de faire mouvoir les ressorts d'une serrure neuve qu'il nous aporte, pour éviter la peine que nous y prendrions le premier jour; ansi les peuples, dont nous venons de parler, avoient raison d'avoir établi de semblables loix.

Jeanne d'Arc, apellée la *Pucelle d'Orléans*, étoit du nombre de ces filles étroites; & si elle eût prostitué son honneur ou qu'elle eût été mariée, comme les ennemis de sa vertu & de sa bravoure le publient encor aujourd'hui, jamais *Guillaume de Cauda* & *Guillaume des Jardins*, Docteurs en Médecine, n'au-

n'auroient déclaré, lorſqu'ils la viſitérent dans la priſon de Roüen, par l'ordre du Cardinal d'Angleterre & du Comte *de Warwic*, qu'elle étoit ſi étroite, qu'à peine auroit-elle été capable de la compagnie d'un homme.

Ce n'eſt pas ordinairement un grand défaut à une femme d'avoir le conduit de la pudeur trop étroit, à moins que cela n'aille, comme il arrive quelquefois, juſqu'à s'opoſer à la copulation & à la génération même. Le défaut eſt bien plus commun quand ce paſſage eſt trop large, & il ne faut pas toûjours mal juger des filles qui ont naturellement le conduit de la pudeur auſſi large que les femmes qui ont eu pluſieurs enfans.

Bien que ce défaut n'empêche pas la copulation, cependant on ne voit guéres de femmes larges qui conçoivent dans leurs entrailles, parce qu'elles ne peuvent garder long-tems la liqueur qu'un homme leur a communiquée avec plaiſir.

Le conduit de la pudeur eſt naturellement un peu courbé : il ne ſe redreſſe que lorſqu'il eſt queſtion de ſe join-

dre

dre amoureusement : car il étoit bien juste que d'un côté la nature le roidit, puisque de l'autre elle roidissoit les parties génitales de l'homme, pour favoriser la conjonction de l'un & de l'autre, & pour faciliter la génération.

L'amour tout seul n'est point capable de redresser ce canal quand il est endurci. L'imagination n'a point assez d'empire sur cette partie pour la ramôlir, & les esprits s'émoussent & perdent leur vigueur quand ils agissent sur sa dureté. Il faut des humeurs douces & bénignes que la nature y fait passer tous les mois pour adoucir & redresser ces parties endurcies. A moins de cela, elles ne se rendent point capables de faire leur devoir en contribuant à la production des hommes.

Si nous suivions en France ce que *Platon* nous a laissé par écrit pour une République bien réglée, nous ne verrions point tant de désordres dans les mariages que nous en observons quelquefois. On se marie à l'aveugle, sans avoir auparavant considéré si l'on est capable de génération. Si avant que de

se

ſe marier on s'examinoit tout nud, ſelon les loix de ce Philoſophe, ou qu'il y eût des perſonnes établies pour cela, je ſuis aſſuré qu'il y auroit quelques mariages plus tranquilles qu'ils ne le ſont, & que jamais *Hammeberge* n'eût été répudiée par *Théodoric*, ſi ces loix euſſent été alors établies.

A voir une jeune femme bien faite, on ne diroit point qu'elle a des défauts qui s'opoſent à la copulation. Quand ſon mari veut exécuter les ordres qu'il a reçûs en ſe mariant, il trouve des obſtacles qui s'opoſent à ſa vigueur. L'himen, ou les caroncules joints fortement enſemble, ocupant le canal des parties naturelles de ſa femme, s'opoſent à ſes éforts. Il a beau pouſſer & ſe mettre en feu, ces obſtacles ne cédent point à la force; & quand il auroit autant de vigueur que tous les Ecoliers du Médecin *Aquapendens*, jamais il ne pourroit dépuceler ſa femme qui eſt preſque toute fermée. Toutes les femmes fermées, & qui vivent après 15. ou 18. ans, ne ſont pas entiérement fermées; elles ont un petit trou, ou

plu-

plusieurs ensemble, pour laisser couler les régles, & pour donner quelquefois entrée à la semence de l'homme. Car bien que ces femmes ne soient pas capables de copulation, elles peuvent pourtant quelquefois concevoir ; & c'est ainsi qu'engendra *Cornélia* mere des *Graques*, à qui il fallut faire incision avant que d'acoucher.

L'acouchement est quelquefois acompagné d'accidens fâcheux, que les femmes se fendent d'une maniére étonnante ; & j'en ai vû une dont les deux trous n'en faisoient qu'un. Ces parties se déchirent d'une telle façon, & la nature en les repoussant y envoïe tant de matiére, qu'il s'y engendre plus de chair qu'auparavant, si bien qu'après cela l'ouverture en est presque toute bouchée ; & quand ces femmes sont un jour en état d'être embrassées par leurs maris, elles sont fort surprises de n'être pas ouvertes comme auparavant.

Les ulcéres véroliques qui arrivent aux parties naturelles des femmes font la même chose ; ils foulent tellement la chair d'un côté & d'autre quand ils se gué-

guériſſent, qu'il ne reſte le plus ſouvent qu'un petit trou qui ſert à vuider de tems en tems les ordures des femmes. Souvent il y a du riſque pour la vie, ſi on les coupe & ſi on élargit le conduit de la pudeur. Celle qui dans une pareille occaſion demandoit du ſecours à *Benivenius*, n'en fut pas pour cela exaucée ; car ce Médecin craignant que s'il la coupoit, il n'en arrivât quelque funeſte accident, aima mieux la laiſſer vivre de la ſorte.

Il arrive tant de défauts dans les parties naturelles des femmes, qui s'opoſent à la conſommation du mariage & par conſéquent à la génération, qu'il faudroit faire un livre tout entier, pour parler des uns après les autres. Il me ſufira ſeulement d'ajouter à ce que nous avons dit ci-deſſus, qu'il naît quelquefois des excreſcences de chair dans le col de la matrice, dont la copulation eſt empêchée, que le clitoris devient ſi grand, qu'il en défend l'entrée, & que les lévres ſont quelquefois ſi longues & ſi pendantes, que l'on eſt obligé de les couper aux filles avant que de les marier.

CHA-

CHAPITRE III.

Des remédes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.

SI je n'avois remarqué en lisant les Livres des Casuites & des Jurisconsultes, plusieurs erreurs que les uns & les autres commettent lorsqu'ils parlent des causes de la dissolution du mariage, je me serois contenté du Chapitre précédent & ne me serois pas donné la peine d'observer dans celui-ci, qui n'en est qu'une suite, les remédes que l'on doit aporter aux parties naturelles des hommes & des femmes, qui sont incommodez de maladies, que l'on juge le plus souvent incurables.

Ce sont ces maladies qui les empêchent de se caresser & se donner réciproquement les libertez que le mariage leur permet de prendre.

Je ne parlerai ici que des incommoditez qui afligent les dehors des par-

ties naturelles de l'un & de l'autre sexe, & je n'examinerai que celles que l'on peut guérir, aïant dessein de discourir ailleurs de toutes les causes incurables, qui font l'impuissance des hommes & la stérilité des femmes, & qui peuvent donner lieu au divorce entre des personnes mariées.

****

ARTICLE I.

Des maladies qui arrivent au membre viril & qui peuvent être guéries.

PUisque le mariage n'est institué que pour avoir des enfans, on doit croire que si les parties génitales de l'un & de l'autre sexe ne sont pas en état de se joindre étroitement, on ne sauroit exécuter le dessein qu'a l'Eglise lorsqu'elle nous confére ce Sacrement.

La conjonction du mâle & de la femelle doit précéder la génération : si la copulation manque par des défauts naturels, ou par quelque accident inopiné, l'espérance que l'on a d'avoir des

des enfans eſt veine, puiſque celle-ci n'eſt qu'une ſuite de l'autre.

Et pour m'expliquer plus clairement par des exemples, je dirai que cette jeune Demoiſelle veut ſe plaindre hautement en Juſtice de la longueur du membre de ſon mari, dont l'aproche lui eſt un cruel ſuplice. En éfet, la douleur qu'elle reſſent quand elle en eſt touchée, lui fait perdre le ſentiment & ſouvent la rend comme immobile; car cet homme lui déchire les nimphes, lui meurtrit les caroncules, lui fait fendre le conduit de la pudeur, & enfonce le fonds de ſa matrice; c'eſt de-là que vient une grande éfuſion de ſang, un flux de ventre ennuïeux, & les autres incommoditez qu'elle ſouffre après avoir été careſſée de la ſorte.

Ces maux ne ſont pas pourtant ſans reméde: car ſi l'on a ſoin de trouer par le milieu un morceau de liége de la hauteur d'un ou deux pouces, ſelon l'excès de la longueur du membre, & qu'on le garniſſe enſuite de coton, deſſus & deſſous, que ce coton ſoit garni d'une toile molette, qui doit être pi-

quée près à près, & que ce bourlet; ou pour mieux dire, cet écusson soit convexe par le haut & par le bas; qu'ensuite on y couse à chaque côté deux petits rubans; & que quand l'amour sera ressentir son feu, on fasse passer le membre par le trou de l'écusson, & qu'on lie à chaque cuisse les deux petits rubans que l'on y a cousus pour le tenir assujéti, on joüira après cela des nouveaux plaisirs que l'artifice aura inventez. C'est alors que la Demoiselle ne fuira plus les caresses de son mari & qu'elle ne lui refusera plus ses embrassemens amoureux. Si par hasard son mari oublie l'écusson, elle aura soin d'en porter un autre, ou la nécessité lui sera trouver agréable sa main, dont elle évitera les douleurs qu'elle ressentoit autrefois & le désespoir où elle étoit d'avoir des enfans dans la suite de son mariage.

La grosseur du membre de l'homme n'est pas si facheuse à une femme que sa longueur excessive. Elle ne fait qu'élargir des parties, qui étant membraneuses & charnuës, s'élargissent assez aisé-

aisément quand on le veut. La nature les a faites pour cela, & aujourd'hui il se trouve peu de femmes qui se plaignent de la grosseur de la verge de leur mari pourvû qu'une femme soit d'une taille médiocre, qu'elle n'ait point les flancs rétrécis, ni de défauts à ses parties naturelles, je ne vois pas de fâcheux accidens à craindre, quand dans le mariage elle se servira d'une grosse verge. Si ses parties sont trop étroites, il n'y a qu'à les faire dilater par les remédes que nous exposerons à l'article suivant; ou, si l'on veut, il n'y a qu'à faire diminuer la grosseur excessive du membre de l'homme, ce que l'on peut faire par des cataplâmes froids & astringens. J'apréhenderois pourtant que ces sortes de remédes ne détruisissent la semence, & ne la rendissent incapable d'être féconde, si bien qu'il vaudroit beaucoup mieux élargir le conduit de la pudeur, que de s'arrêter trop long-tems à diminuer la grosseur de cette autre partie.

J'ai déja dit que je ne parlerois point ici des maladies incurables, ni de la

grosseur prodigieuse de la verge de l'homme, qui auroit été causée par quelque maladie. Je sai que l'on n'est point alors disposé à s'en servir pour plaire à sa femme, ni pour engendrer: & je ne saurois croire que *Pierre Perrod*, Maréchal du Vilage de Creseiat en Suisse, eut eu envie à l'âge de 40. ans de se joindre amoureusement à sa femme, lorsque sa verge étoit aussi grosse qu'un enfant naissant; car, au raport de *Fabrice de Hilden*, il portoit entre ses cuisses une grosse masse de chair inégale, livide & molette comme un champignon, que ce Médecin Allemand lui coupa. Bien loin de mourir de cette opération, il se porta ensuite beaucoup mieux, & avoit de tems en tems des mouvemens de concupiscence, lorsqu'il étoit couché auprès de sa femme; mais malheureusement il manquoit des parties pour exécuter les ordres secrets de la nature.

Le membre viril étant roide devient tortu, lorsque le fil qui lie par-dessous le prépuce au gland, s'avance jusqu'au conduit de l'urine, si bien

que

Fig. 4.



que la tête du membre étant tirée en bas par cette bride, la verge eſt contrainte de ſe plier en forme d'arc. Si avec cette incommodité un homme veut ſe joindre amoureuſement à ſa femme, il augmente ſa douleur & s'aperçoit que ſa verge ſe courbe encor plus qu'auparavant. Néamoins la paſſion extrême de l'amour fait quelquefois oublier la douleur, témoin ce Miniſtre Luthérien, dont parle *Hoſman*, qui la mépriſant généreuſement, fit pluſieurs enfans à ſa femme, malgré cette incommodité.

Il n'eſt pas fort dificile de trouver un reméde à ce défaut; il n'y a qu'à donner un coup de ciſeau au lieu qui tient le gland trop gêné, & à empêcher enſuite la jonction du prépuce avec le gland. Pour guérir promtement le mal qu'aura fait le ciſeau, on mettra entre la plaïe un linge trempé dans un blanc d'œuf batu, & l'on continuera ce reméde quelques jours de ſuite, pour donner le tems à la nature d'y former la cicatrice.

Les Matrônes Italiennes ont une fort

mauvaiſe coûtume ſur ce ſujet; elles ſe laiſſent croître l'ongle du pouce de la main droite, & après avoir aperçû le fil de la langue, ou du gland des petits enfans, elles le coupent de leur ongle, & briſent ainſi ce qui tient ces parties trop aſſujéties. Mais pour dire ce que je penſe ſur ces ſortes de déchiremens, il ne peut arriver de-là que des inflammations, qui ſouvent ſont bien-tôt après ſuivies de la mort.

Il y a encor une autre cauſe qui rend tortu le membre de l'homme; ſavoir, lorſque le prépuce eſt tellement joint au gland, ſoit par un défaut naturel, ou par des ulcéres négligez, que l'on ne ſauroit alors careſſer une femme ſans reſſentir des douleurs extrêmes. Nos Médecins, qui n'ont pas trouvé indigne d'eux de contribuer par leurs propres mains à la ſanté des hommes, prétendent que cette incommodité peut être guérie, ſi l'on y aporte le ſoin & l'adreſſe qui y eſt néceſſaire; cependant ils ſont d'un avis contraire ſur l'opération. Les uns croïent qu'il faut couper beaucoup plus de prépuce

que

que de gland ; parce que le prépuce étant une peau qui ne peut donner beaucoup de ſang, ni cauſer une inflammation conſidérable, ainſi qu'on le remarque tous les jours dans la Circonciſion des Juifs, l'opération en doit être plus aiſée & moins dangereuſe. Les autres au contraire veulent qu'on coupe plus de gland que de prépuce ; parce, diſent-ils, que la cicatrice s'en doit plûtôt faire, que l'on eſt enſuite plus diſpoſé à faire des enfans, & qu'il eſt même de la bienſéance de ſe tenir toujours le gland couvert. Mais pour moi, il me ſemble que le meilleur eſt de tenir le milieu de ces opinions, & que ſi l'on doit en favoriſer quelqu'une, ce doit toûjours être la premiére.

Après que l'opération eſt faite & que l'on a découvert le gland autant qu'il le faut, on met entre deux, comme j'ai dit ci-deſſus, un linge trempé dans un blanc d'œuf batu, ou dans un digeſtif que le Chirurgien aura compoſé, ſelon les indications qu'il aura priſes de la partie malade, de la douleur & des accidens qu'il doit toûjours

con-

confidérer en faifant ces remédes. Sur cela *Fabrice de Hilden* nous fait une hiftoire d'un homme de vingt ans, qui s'étant marié avec une très-belle fille, fe trouva impuiffant le premier jour de fes nôces, étant incommodé de cette forte de maladie; ce favant Médecin en fit lui-même l'opération, & le jeune homme étant guéri de fon incommodité, fatisfit fi bien fa femme, qu'après cela elle ne fe plaignit plus de l'impuiffance de fon mari.

Il fe rencontre encor une troifiéme caufe, qui rend le membre tortu quand il fe roidit. Après les complaifances qu'un homme a euës pour une Courtifane infâme, en fe tenant long-tems en état de fatisfaire les apétits déréglez de cette femme, il vient quelquefois à l'un des côtez de la verge, ce que nous apellons *Nodus* ou *Ganglion*, qui n'eft qu'une dureté, groffe ordinairement comme une fêve, placée fur les nerfs de cette partie. Quand on preffe fortement cette dureté, on n'y fent qu'une douleur obfcure; mais quand le membre vient à fe roidir, c'eft alors que les

dou-

douleurs ſont extrêmes, par la gêne & la torture que ſoufre la verge, dans une figure courbée qui eſt contre les loix de la nature.

Il y en a qui ont voulu guérir cette maladie, en ramôliſſant la dureté qui la cauſoit ; mais ils ont jetté les malades dans un déſeſpoir de guériſon. Ils n'ont pas prévû que les remédes ramôliſſans qu'ils y apliquoient, augmentoient le mal en dilatant les parties nerveuſes de la verge, qui recevoit enſuite plus d'eſprits vaporeux qu'auparavant. Car en humectant le *Nodus*, ils élargiſſoient ainſi les ligamens poreux, à la façon des varices & des aneuriſmes, & augmentoient le mal par ce moïen-là, plûtôt que le guérir.

L'expérience nous enſeigne qu'il en falloit uſer d'une toute autre maniére. Elle nous a montré que les remédes aſtringens contribuoient ſeuls à la guériſon de cette maladie, tellement que ſi l'on moüilloit des plumaceaux & des linges & qu'on les apliquât tiédes ſur la partie malade, on guériſſoit bien-tôt cette incommodité.

Jâques Houllier nous aprend un reméde industrieux, pour donner à une verge tortuë la figure qui lui est propre & naturelle. Il nous raporte, qu'un homme qui étoit impuissant de la sorte fut parfaitement guéri de son incommodité, après avoir fait entrer sa verge dans un canal de plomb, proportionné à sa grosseur & avoir retenu le canal assujéti par des attelles pendant un tems assez considérable. La verge de l'homme est molette & flétrie, par beaucoup de causes qui s'oposent à l'action pour laquelle la nature l'a formée. Si un homme est trop jeune ou trop vieux, son membre ne se roidit point; & si quelquefois cela lui arrive, la dureté est sans éfet & l'on ne peut en atendre des suites avantageuses pour la production d'un homme. Souvent les esprits vaporeux en sont la cause, & une semence prolifique ne se trouve presque jamais dans ces âges-là.

D'ailleurs, si l'on est malade, ou que l'on ne fasse que relever de quelque facheuse maladie, ou enfin que la verge soit incommodée dans quelques-unes

de ses parties, il n'y a pas d'aparence qu'elle agisse, à moins que l'on y aporte auparavant les remédes nécessaires.

D'autre part, si l'on a pris par la bouche, ou que l'on se soit apliqué des remédes pour éteindre le feu de la concupiscence & combatre les éguillons de la chair, comme nous le remarquerons ailleurs, les parties naturelles étant trop molettes ne sont point alors en état de contribuer à la génération.

Enfin, si l'on est enchanté & ensorcelé, comme on le dit, toutes les parties génitales languissent & ne peuvent alors se joindre étroitement à celles d'une femme.

De toutes ces causes qui afligent nos parties naturelles, nous n'examinerons presentement que celles qui peuvent produire des maladies que l'on peut guérir, & encor nous ne nous arrêterons qu'à ces seules maladies qui ataquent principalement la verge de l'homme & qui la rendent molette, sans en chercher d'autres qui peuvent avoir leur source

de plus loin, me réfervant d'en parler lorfque je traiterai en général de l'impuiffance des hommes.

Une maladie aiguë détruit nôtre paffion. L'amour eft languiffant quand nous foufrons, & nous ne faurions nous lier amoureufement à une femme, fi nôtre chaleur naturelle & nos efprits ne fe font multipliez en nous-mémes & qu'ils ne foient communiquez à nos parties naturelles.

Une vie miférable éteindra fans doute notre feu, & il n'y a point d'homme qui fe trouve en état de fe divertir avec les Dames, fi fa table eft très-médiocre. Le travail exceffif nous rend fages fur cette matiére, & nous ne penfons qu'au repos quand nous fommes fatiguez. D'ailleurs, fi notre efprit eft fortement ocupé à quelques afaires, nos parties naturelles font alors comme engourdies, quand il faut s'apliquer à l'amour; témoins ceux qui gouvernent par eux-mêmes les Roïaumes & les Républiques, qui font prefque toûjours des enfans étourdis, comme fi l'efprit du pere étoit prefque tout demeu-

demeuré, plûtôt dans les afaires d'Etat qu'il a ménagées, que dans les corps des enfans qu'il a engendrez.

Souvent nous nous ſommes tant divertis avec les femmes, que nos parties naturelles ſont devenuës ſi foibles & ſi languiſſantes, que même dans la fleur de nötre âge, elles refuſent de nous obeïr, quand nous leur commandons de ſe mouvoir.

Toutes ces foibleſſes & ces maladies ne ſont point ſans reméde. Il ne faut qu'être jeune pour ſe remettre bientôt d'une maladie qui nous aura afoibli; & ſi avec cela nous avons la belle ſaiſon, de bon vin & des alimens choiſis, les forces que nous aurions preſque toutes perduës renaîtront bien-tôt après, & ce que le jeûne auroit détruit, la bonne chére le rétablira auſſi-tôt, & alors nous ſerons en état de nous ſervir de toutes nos parties.

Le repos eſt le reméde du travail: & les médicamens qui nous ſont ennemis peuvent trouver leur antidote, comme firent les parties naturelles d'un Gentilhomme, qui étant devenuës flé-

tries par un onguent jaune, fait avec de l'argent vif dont il s'étoit froté, furent bien-tôt après rétablies par l'*huile de lavande* qu'il y apliqua.

L'épuisement que l'on a soufert auprès des femmes se répare par la suite & par l'éloignement; & jamais ce jeune Espagnol, dont *Christophe à Veiga* nous fait l'histoire, n'eût pris de nouveaux plaisirs avec sa femme s'il n'en eut usé de la sorte. Cette histoire est trop considérable sur cette matiére, pour ne pas la raporter ici toute entiére & pour ne la pas traduire en François. Je conseillai à un jeune Gentilhomme, dit ce Médecin, de s'absenter durant quinze jours de la ville où il demeuroit, de monter à cheval le seiziéme jour de son absence sur le soir & de faire deux ou trois lieuës de chemin, après-quoi il viendroit chez lui souper avec sa femme, qui se découvriroit la gorge & qui se mettroit à table vis-à-vis de lui : or j'avois commandé, poursuit-il, qu'on lui aprêtât à souper un chapon rôti & un ragoût de mouton, bouilli avec de la roquette : le bon vin rouge, su-

fumeux & astringent ne nous manquoit point, non plus que le vin doux pour le dessert. Trois heures après souper, je lui conseillai de se mettre au lit avec sa femme, qui lui échauferoit les reins en se joignant de bien près & de dormir en cette posture : qu'à son réveil il s'entretint avec elle de discours amoureux & qu'il s'endormit ensuite, s'il pouvoit ; la petite pointe du jour étant venuë, qu'il caressât sa femme, & qu'il s'aquitât de son devoir en valeureux cavalier. Mon conseil, ajoûte-t-il, fut fort favorable à ce Gentilhomme, non pour une fois seulement, mais pour plusieurs ; & comme je ne voulois point alléguer cette histoire, sans avoir auparavant éprouvé la même chose en plusieurs personnes, j'ai expérimenté, dit-il, que cette façon *d'agir* est fort propre à rendre vigoureux ceux qui se sont épuisez auprès des femmes. Il faut donc conclure, après tout cela, que la môlesse des parties naturelles d'un homme, qui a pris quelquefois ses divertissemens avec trop de chaleur, n'est pas toûjours incurable,

comme la plûpart se le persuadent; si cela étoit, le Gentilhomme du Duc d'*Albe*, dont *Houllier* nous fait l'histoire, n'auroit pas été guéri si promtement avec l'admiration de tous ceux qui l'acompagnoient; & le reméde, que l'on apelle en Provence *Sembajeu*, ne feroit pas encor presentement des merveilles sur ceux qui ont les parties naturelles flétries, si nous en voulons croire *Valleriola.* Car il n'y a rien au monde de meilleur contre les foiblesses des parties naturelles que les *œufs*, le *sucre*, le *safran*, la *canelle* & le *vin*, dont ce breuvage est composé.

D'autres maladies ataquent encor le membre viril avec autant de force que les précédentes; mais entre toutes celles qu'il soufre, il y en a de bénignes, qui se guérissent par les premiers remédes que l'on y aporte, & il s'en trouve de malignes, qui quelquefois ne cédent ni aux sueurs ni à la salivation, ni au fer ni au feu, & ce sont ces derniéres qui viennent d'un commerce infâme & qui affligent les hommes d'une maniére tout-a-fait surprenante.

Quel-

Quelques hommes ont le prépuce si long, qu'ils ne sont pas disposez à ce joindre amoureusement à leurs femmes. La verge est importune en cet état & elle ne peut communiquer sa semence qu'elle ne soit éventée & que par ce moïen elle ne soit incapable de génération. Ceux qui ont ce défaut se salissent incessamment quand ils veulent uriner, témoin l'homme de 22. ans, dont *Fabrice de Hilden* nous fait l'histoire.

De peur que dans cette maladie il n'arrive une rétention d'urine & une inflammation au col de la vessie, qui sont souvent deux maladies mortelles, il ne faut pas éviter à couper le prépuce. Il n'y a non plus de danger dans cette opération, qu'il y en eut à couper celui de cet homme dont nous venons de parler, qui se maria quelque-tems aprés qu'on lui eut coupé le prépuce, qui avoit si pouces de long. Nos Chirurgiens Grecs apellent cette maladie, *Pimocis*, qui rend quelquefois la verge tortuë, quand le prépuce ne pouvant être retroussé, est ataché au gland, com-

me nous l'avons remarqué ci-dessus.

Il y a une autre maladie, qui est toute oposée à celle-ci. Les mêmes Chirurgiens la nomment *Papapimocis*, lorsque le prépuce étant retroussé, presse tellement la racine du gland, qu'il ne peut être remis dans sa place, quoiqu'on le tire ou qu'on le presse fortement avec les doigts. Cette incommodité vient de plusieurs causes diférentes.

Quelquefois en voïageant pendant la rigueur de l'hiver, le gland & le dessous du prépuce touchent rudement un linge ou un drap, & alors ils s'enflent l'un & l'autre. Le prépuce se retrousse, & ne peut être remis, quelque violence que l'on y fasse; si bien que dans cette ocasion il arrive assez souvent un étranglement de verge, ce qu'un homme savant, dont la dévotion lui a fait prendre une robe de pénitence, éprouva l'année derniére avec un danger évident de perdre la vie.

Je ne saurois dire combien le froid cause de maux à la verge de l'homme: si dans le Septentrion on n'avoit soin de la conserver par des fourrures con-

tre

tre la rigueur du climat, les hommes de ces contrées finiroient bien-tôt par cette partie, au lieu de s'en multiplier. Le froid la fait souvent devenir dure comme une pierre; & elle demeureroit long-tems en cet état, si l'expérience ne nous avoit apris que le feu la faisoit ramôlir & en diminuer la douleur, ainsi qu'il arriva à *George* de Transilvanie, au raport de *Smece.*

Les jeunes gens qui ne sont pas acoutumez aux violens exercices de l'amour, sont quelquefois afligez du renversement du prépuce, qu'un peu d'eau fraîche & d'abstinence guérissent tout aussi-tôt, témoin le jeune homme de vingt-quatre ans que *Fabrice de Hilden* guérit de la sorte.

Mais si la prison & l'étranglement du gland ont des causes malignes, & si elles ont été produites par une conjonction infâme, il ne faut pas espérer une guérison si promte ni si heureuse; car la verge, qui est naturellement poreuse, étant enflée de sang & animée d'esprits, soufre aisément une impression pernicieuse que fait une Courtisane

ſane corrompuë, & elle eſt ſouvent afligée de maladies malignes.

Il me reſte encor à parler d'une maladie qui arrive quelquefois dans le conduit commun de l'urine & de la ſemence, lorſqu'après un ulcére virulent, il s'y engendre une caroncule & une chair molette & baveuſe. Bien que cette incommodité ſoit fort dificile à guérir, cependant je n'ai pas jugé à propos de la placer entre celle qui rendent un homme impuiſſant, puiſqu'elle ne paroît pas incurable. Car ſi *Charles IX.* donna deux mille écus à un Gentilhomme Italien pour lui avoir communiqué un reméde contre ce mal, on doit croire que cette maladie peut être guérie, puiſque ce bon Prince récompenſa ſi magnifiquement celui qui lui en avoit donné le moïen.

Afin de ne paſſer rien ſous ſilence qui puiſſe en quelque façon plaire au lecteur, j'ai bien voulu mettre ici ce reméde pour s'en ſervir dans l'ocaſion. On prendra *trois onces de céruſe*, 1 *d. de camfre*, *& autant d'antimoine cru*, *demi-*

once

once de tutie, préparée avec de l'eau de rose, 6 dragmes de litarge d'or lavée, 2 dragmes de blanc rhasis sans opium, 2 scrupules de mastic, autant d'ence s, autant de cendres de Savonier, & autant d'aloës, avec une sufisante quantité d'huile rosat pour faire l'onguent un peu épais. Mais avant que de le faire, on prépara & on pulvérisera à part toutes les choses que l'on doit pluvériser, & on les passera par le tamis, pour être plus disposées à entrer dans la composition du remède. Après cela l'on en embarrassera le bout d'une bougie, dont on se servira au besoin.

Ce remède est beaucoup plus souverain & plus assuré, que celui que l'on emploïa pour un Gentilhomme Parisien qui étoit incommodé d'une pareille maladie; on ne lui eut pas plûtôt jetté dans la verge un remède âpre, qu'une inflammation & une rétention d'urine y survinrent, si bien qu'il ne vécut guéres après tous ces maux, comme nous le fait remarquer *Fabrice de Hilden*, qui nous enseigne qu'il ne faut presque point de remèdes apres

pour

pour guérir les maux de la verge.

Il naît quelquefois des vérues & des excrescences de chair sur le gland, qui viennent aprés des ulcéres mal guéris & qui empéchent la conjonction.

Pour guérir ces maladies, nous sommes souvent obligez de couper ces porreaux & de les faire ensuite cicatriser avec de la poudre de la pierre que l'on nomme *Calcite*. Quelques-uns y apliquent le feu : ce que je ne voudrois faire que fort legérement sur la peau de cette partie ; parce que le membre viril étant de lui-même tout nerf, j'apréhenderois qu'il n'arrivât au patient, ce qui arriva il n'y a pas long-tems à M. *Brancacci*, Grand Prieur de Malthe, qui s'étant fait apliquer un fer rouge au gros doigt du pié, qui est une autre partie du corps extrémement nerveuse, mourut bien-tôt aprés, par la douleur, par la fiévre & par la gangréne.

On a quelquefois bien de la peine à arréter le sang des veines & des artéres que l'on a coupées, dans les opérations que l'on a faites sur la verge d'un homme ; & *Fabrice de Hilden* nous fait remar-

remarquer, qu'un Chirurgien aïant coupé une excrescence sur le gland d'un homme de 40. ans, cet homme perdit tant de sang pendant que le Chirurgien faisoit chaufer un fer, que trois jours après il en mourut.

J'aimerois donc beaucoup mieux user du reméde dont j'ai parlé ci-dessus, ou d'une forte décoction d'une tête de mort & de vitriol, qui arrête comme par miracle le sang des veines & des artéres coupées, que de me servir du feu, par les raisons que j'ai alléguées ci-dessus. Ce fut sans doute le present que fit le Roi d'Angleterre, il y a quelques années, à M. le Duc d'*Estrées*, Vice-Amiral de France, lorsqu'il étoit aux côtes de ce premier Roïaume, afin que s'il arrivoit dans l'armée navale, dont il avoit la conduite, quelques grandes pertes de sang, on pût les arrêter tout-d'un-coup par le moïen de ce reméde.

ARTICLE II.

Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme & qui peuvent être guéries.

LEs parties naturelles des femmes ont des défauts, aussi-bien que celles des hommes ; il s'en trouve d'incurables, qui seront marquées au Chapitre de la stérilité des hommes ; & il y en a d'autres que l'on peut corriger & que je vais examiner.

Les filles sont trop larges, trop étroites, ou quelquefois presque toutes fermées ; il y en a qui ont les lévres de leurs parties trop longues & trop pendantes, & qui ont encor d'autres défauts qui les empêchent de se joindre amoureusement à un homme.

La nature, qui est admirable dans tout ce qu'elle fait, a composé de membranes charnuës le conduit de la pudeur des femmes, afin que ces parties s'élargissent comme il faut dans l'acouche-

couchement, elles puissent ensuite se rétressir pour empêcher les incommoditez qui en pourroient arriver si elles demeuroient toûjours ouvertes. Quelquefois dans de fausses & de fâcheuses couches, elles ne se resserrent plus comme auparavant, après s'être extrêmement élargies, si bien qu'elles demeurent tellement lâches & ouvertes, qu'elles sont importunes aux femmes & désagréables à leurs maris.

C'est ce conduit que l'on trouve trop large dans quelques filles, qui sont d'une taille avantageuse & d'une constitution sanguine, & qui avec cela ont la poitrine quarrée, les flancs larges & la voix forte. Un homme qui aura la verge petite ou médiocre & qui sera marié à une telle fille, ne pourra avoir aucun soupçon contre sa vertu, puisqu'à l'égard de son mari son défaut est naturel.

La médecine, qui trouve des remédes presque pour toutes sortes de maladies, n'en marque pas pour celle-ci. Elle en fournit à une honnête fille qui va se marier, afin d'ôter le soupçon que pourroit avoir son mari de quelques

prétendus défordres de fa vie. Elle en communique encor à une femme qui a fait depuis peu de pénibles couches, pour n'être pas dans la fuite du tems défagréable à fon mari, pour conferver dans fon mariage la paix & la tranquilité, & pour avoir un fecond enfant, qu'elle n'auroit point, fi elle demeuroit dans l'état où elle fe trouve maintenant.

Ces fujets étans raifonnables, l'on doit trouver bon que l'on ufe de nos remédes par un fi jufte motif. Je ne prétens point ici être l'auteur de l'abus que l'on en peut faire. Mon deffein n'eft pas de favorifer le crime, mais de guérir les maladies qui affligent les femmes & d'entretenir une amoureufe complaifance parmi des perfonnes mariées. Autrement nous ferions réduits à retrancher de nos livres & de notre pratique, l'*antimoine*, le *fublimé*, le *réagal*, & les autres poifons, dont nous nous fervons tous les jours fi heureufement pour la guérifon des maladies. Il me femble qu'il fufit de faire fon devoir en guériffant les maladies

qui

qui se presentent, sans se mettre beaucoup en peine des mauvaises inclinations de quelques personnes qui abusent de ce qu'il y a de meilleur au monde.

Les femmes des régions chaudes préviennent le défaut que nous avons marqué, en se lavant les parties naturelles avec de l'*eau de myrre* distillée, qu'elles aromatisent avec un peu d'*essence de girofle* ou avec quelques goutes d'*esprit de vin ambré*, ou avec des décoctions astringentes. Mais la décoction de *grande consoude* est encor meilleure que tout cela, si nous en croïons la femme dont parle *Sennert*, qui s'étant mise dans un bain, que sa servante avoit préparé pour soi-même, fut fort fatiguée la nuit suivante par son mari, parce qu'elle se trouva presque toute fermée. Cette expérience n'est pas seule; *Benivénius* nous fait une semblable histoire sur ce sujet; & nous en produirions quelques autres si l'on pouvoit douter de cette vérité.

On ne doit pourtant se laver de ces sortes de remédes que pendant 7. ou 8.

jours de ſuite, afin que les parties naturelles ne deviennent pas trop étroites; mais parce que ſouvent elles s'élargiſſent beaucoup après les régles, on pourra cinq jours après qu'elles auront entiérement ceſſé, s'en humecter encor pendant 8. autres jours.

On doit avoir d'autres précautions pour les femmes qui ſont depuis peu acouchées; car les vuidanges de l'acouchement doivent couler pendant un mois, tout au moins, après-quoi on peut ſe laver avec les eaux que nous avons propoſées; mais avec une telle prudence, que les femmes ne deviennent pas ſi étroites, qu'elles puiſſent donner de la peine à leurs maris, quand la paſſion les obligera à éteindre leurs flâmes. Car ces remédes agiſſent quelquefois avec tant de force, qu'il s'eſt trouvé des femmes, ſi nous en croïons *Benivenius*, qui par l'imprudence de leurs Matrônes s'étoient lavées ſi ſouvent de ces ſortes d'eaux, qu'elles s'étoient enſuite repenties d'avoir ſuivi les avis qu'on leur avoit donnez.

J'ai

J'ai fait remarquer au Chapitre précédent quelle peine on avoit à dépuceler une jeune femme étroite, quelles douleurs on ressentoit à la verge, & quelles enflures il y survenoit. La femme qui n'est guéres ouverte, n'a pas moins de douleur de son côté, lorsqu'elle se joint à un homme qui a le membre assez gros ou qui l'a même médiocre. Toutes les parties délicates du conduit de la pudeur en sont déchirées; & si l'on n'y prend garde avec beaucoup d'exactitude, il s'y engendre des ulcéres qui ne donnent pas peu de peine à guérir. Si la femme de qualité, que je guéris il y a quelques jours, avoit caché son mal plus long-tems, sans doute qu'elle n'auroit pas été si-tôt soulagée par le reméde que je lui proposai. Il étoit fait de parties égales de *litarge d'or* pulvérisée, de *céruse* & de *corne de cerf brûlée*, avec autant qu'il falloit de *mucilage de semence de coin, extrait avec de l'eau de plantain*. Après s'être pointe de cet onguent, & s'être ensuite lavée de tems en tems avec de l'*eau-rose*, elle se trouva entiérement guérie.

L'avis

L'avis que je donne ici aux filles qui ſont incommodées de tumeurs de rate & vapeurs, & qui ſont encor extrêmement pâles, ne doit pas être mépriſé. Elles doivent ſe ſouvenir de n'uſer pas ſouvent d'un reméde fort commun, qui contribuë beaucoup à la guériſon de toutes ces maladies. Car bien que la *limaille de fer* ou d'*acier* ait des qualitez apéritives, elle en a auſſi d'aſtringentes, qui reſſerrent tellement les filles qui s'en ſervent long-tems, qu'enſuite elles ſoufrent beaucoup les premiéres ſemaines de leur mariage, & ſans doute que preſſées par la douleur, elles abandonneroient alors leur mari, ſi la bienſéance & l'amour conjugal ne les en empêchoient. La fille d'un Chaudronnier que je vis il y a deux ans, n'auroit pas gardé toutes ces meſures avec ſon mari, ſi je n'avois donné ordre d'élargir ſes parties naturelles par des décoctions de *piez de mouton*, de *cornes de cerf*, *de moële de bœuf*, de *racines de guimauves*, *de ſemence de lin*, d'*herbe aux puces* bouïlle dans de l'eau.

Le

Le canal de la pudeur ſe trouve quelquefois preſque tout fermé par les caroncules, liées les unes aux autres par une membrane délicate, ou par une qui eſt quelquefois bien forte à déchirer. Dans cette premiére ocaſion un homme ſe fait hardiment paſſage, quand il aime avec ardeur. Les petites membranes ſe déchirent aiſément, & par une petite perte de ſang, elles donnent des marques d'une virginité perduë.

C'eſt alors que l'on montre de la fenêtre des mariez à ceux qui paſſent, les linges tachez de ſang, ſelon la coûtume de quelques villes d'Eſpagne, où les Eſpagnols diſent aujourd'hui en leur langage, *Virgen la tenemos.* On en fait preſque de même aux Roïaumes de Fez & de Maroc; car après que le marié eſt entré dans ſa chambre avec ſa femme, & qu'il y a badiné la premiére nuit de ſes nôces, il y a une vieille femme qui atend à la porte pour recevoir de la mariée le linge ſanglant, qui eſt la marque de ſa virginité ravie, puis la vieille va le montrer aux parens qui ſont

ſont encor à table, & elle crie à haute voix: *Elle étoit pucelle juſqu'à aujourd'hui.* Que s'il ne ſe trouve point de linge teint de ſang, on renvoïe la mariée chez ſes parens avec deshonneur.

Mais ſi les membranes qui joint les caroncules eſt forte, dure & preſque cartilagineuſe, on a beau pouſſer, rien ne s'ouvre, & l'on ſe perdroit plutôt que de forcer une barriére qui eſt défenduë avec tant d'opiniâtreté. Il n'y a point d'autre meilleur reméde dans cette ocaſion, que de prendre un biſtouri courbé, & de couper la membrane qui défend avec tant de réſiſtance les avenuës du palais de l'amour: c'eſt ce que *Paré* dit avoir fait dans une fille de 17. ans, qui fut enſuite en état de ſe marier & d'avoir des enfans.

Souvent les caroncules jointes, qu'on nomme *hymen*, ſont percées pour donner paſſage aux humeurs qui ſortent de la matrice & qui y entrent auſſi quelquefois; & il ne faut pas s'étonner s'il y a eu des femmes qui ont conçu, ne pouvant même ſouffrir d'homme; comme il arriva à *Cornélia* mere des

Graques, & comme il arrive encor tous les jours à plusieurs femmes de l'Amérique Méridionale, qui conçoivent sans être ouvertes ; mais aussi qui meurent souvent en mettant un homme au monde.

Ambroise Paré nous raporte une histoire sur ce sujet, qui mérite d'être racontée tout au long. Un Orfévre, dit-il, qui demeuroit à Paris sur le Pont-au-Change, épousa une jeune fille ; & parce que l'amour est pour l'ordinaire violent dans les premiéres aproches, ils se presférent si fort l'un l'autre, qu'ils commencérent tous deux de se plaindre ; l'un, de ce que sa femme n'étoit point ouverte, & l'autre de ce que dans les caresses de son mari, elle soufroit une douleur incroïable. Ils communiquérent leurs désordres à leurs parens, qui agissant en cela avec prudence, firent apeller dans la chambre des mariez *Jérôme de la Noüe*, & le savant *Simon Pierre*, Docteurs en Médecine, avec *Loüis Hubert* & *François de la Leurie*, Chirurgiens. Tous d'une commune voix tombérent d'acord qu'il y avoit

avoit une membrane au milieu du conduit de la pudeur; & ils en furent d'autant plus persuadez, qu'ils la trouvérent dure & calleuse avec un petit trou au milieu, par lequel les régles avoient acoûtumé de couler, & par lequel aussi étoit entrée la matiére, qui avoit donné lieu à la grosseur de cette femme; car six mois après qu'elle eut été coupée elle fit un bel enfant à son mari, qui se réconcilia ensuite avec elle.

Mais quand cette membrane n'est point trouée, & que les régles sont sur le point de paroître dans les jeunes personnes, je ne saurois dire quels accidens funestes elles ne causent point. On s'aperçoit tous les mois de quelque dégorgement d'humeurs, ou de quelque extrême douleur de ventre: les filles qui en sont incommodées soufrent de grandes défaillances, des vertiges & des épilepsies extraordinaires; le sang sort même périodiquement par les oreilles, par les yeux, ou par le nez, ainsi qu'il faisoit à une jeune Demoiselle de 16. ans, qui aima mieux vivre avec langueur, que de se faire couper une membrane fer-

me

me & presque solide, qui empêchoit l'épanchement de ses régles, & qui par ce moïen la rendoit incapable de la société d'un homme. La fille de 21. an, dont *Jean Wier* nous raporte l'histoire, fut bien plus sage que cette autre ; car celle-ci aïant été estimée grosse par toutes ses voisines, ce Médecin justifia hautement son innocence, après lui avoir coupé une membrane dure qui s'oposoit à la sortie de ses régles, si bien qu'après cela elle en reçut le soulagement qu'elle en pouvoit espérer & la réputation qu'elle avoit perduë.

Pour empêcher la honte du divorce, ou le hazard de mourir par la pudeur, qui acompagne ordinairement le beau sexe, il faudroit que les peres fissent examiner toutes leurs filles à l'âge de 9. ans, afin de remédier d'abord à toutes les dificultez qui s'oposent à l'épanchement des régles & aux caresses des hommes. Ce seroit un moïen assûré d'éviter les accidents qui en peuvent arriver ; & parce que la pudeur des filles n'est pas en cet âge-là dans son plus haut degré, il seroit aisé de les guérir,

au lieu de les abandonner à une mort certaine, à une éternelle ſolitude, ou à une infirmité déplorable.

Les excreſcences qui viennent au canal de la pudeur par une conjonction infâme, peuvent être guéries ; mais avec quelque dificulté. On commence dans ces ſortes de maladies la guériſon par les remédes, que nous apellons généraux ; on la continuë par les ſueurs & la ſalivation, & on l'achéve en coupant & en brûlant la chair baveuſe qui embaraſſe le conduit de la pudeur.

Les femmes ne peuvent encor ſoufrir leurs maris, ſi leurs parties naturelles ſont ulcérées & garnies de fentes, ſi les hémorroïdes de la matrice & du ſiége les incommodent, & ſi une tumeur ou une pierre preſſe fortement le col de la veſſie & le conduit de la pudeur, comme il arriva à *Diſeris*, dont *Hypocrate* nous raporte l'hiſtoire, qui pendant ſa jeuneſſe ne pouvoit ſoufrir la compagnie d'un homme.

Les remédes qui ſont propres à combatre toutes ces maladies ſont fort aiſez à trouver ; & ſans m'y arrêter à deſſein

ſein, on doit ſeulement ſe reſſouvenir que les ulcéres & les fentes de la matrice n'en demandent pas d'âpres, mais de doux & de bénins.

Les lévres & les nimphes des parties naturelles des femmes, deviennent quelquefois ſi longues & ſi pendantes, qu'il eſt impoſſible alors qu'un homme en puiſſe aprocher. Ces ſortes d'accidens arrivent ſouvent aux filles Africaines, ſi l'on en croit *Léon d'Afrique*, qui nous raporte que ces incommoditez ſont ſi communes dans les régions du Midi, qu'il y a des hommes qui allant par les ruës des villes de ces contrées-là, crient à haute voix: *Qui eſt-ce qui veut être coupée?* de même qu'en ce païs-ci, il y a des hommes qui font connoître par leur ſiflet l'habitude qu'ils ont à couper les chevaux, à biſtourner les veaux & à travailler enfin ſur les parties génitales des autres animaux.

La honte qu'ont quelquefois nos femmes Françoiſes, lorſque ces replis de la peau de leurs parties naturelles ſont exceſſifs en longueur, les empêche de s'expoſer à un Chirurgien pour

ſe les faire couper, comme ſont les vierges Egyptiennes avant de ſe marier. Ces nimphes allongées ſont ſi véritables, que dans l'Empire du *Prêtre Jean*, où l'on circoncit les femmes auſſi-bien que les hommes, l'on en fait une cérémonie.

Bien que le conduit de la pudeur ſoit naturellement un peu tortu, comme je l'ai dit, il ne laiſſe pas d'être diſpoſé à recevoir la verge d'un homme; & c'eſt par cette figure, qu'il la preſſe agréablement & qu'il lui donne tant de chatouillemens dans la copulation. Cependant s'il eſt exceſſivement tortu, ou par l'abſtinence de la compagnie d'un homme, ou par les agitations continuelles qu'il ſouffre dans les ſuffocations, ou enfin par quelque autre cauſe que ce ſoit, il n'eſt point alors en état de ſoufrir un homme. La femme y reſſent trop de douleur quand on la preſſe, & elle a même de la répugnance pour ce qui plaît à toutes les autres.

Cette maladie n'eſt pas toûjours incurable; & les femmes que nous penſons bien ſouvent ne pouvoir être gué-

ries, ne sont intraitables que par leur pudeur ou par notre ignorance. Tous les Médecins de France ne purent autrefois guérir une des plus grandes Princesses de ce monde, qui étoit incommodée de ce défaut : il n'y eut que *Fernel* qui assura le Roi, des plus glorieux de son tems, de la guérison de la Reine. Après avoir donc connu exactement la cause de sa stérilité, il pria le Roi de coucher avec elle, lorsque le conduit de la pudeur seroit humecté & élargi par les régles qui seroient sur le point de cesser. Ce qui réussit si bien, qu'après dix ans de stérilité, la Reine donna à cet invincible Monarque cinq ou six enfans, qui valurent dix mille écus chacun à ce savant Médecin.

AVIS.

APrès avoir examiné les parties de la génération de l'un & de l'autre ſexe, en avoir découvert les maladies & indiqué les remédes, il eſt tems, ce me ſemble, d'en montrer les actions & les éfets; & avant que d'éplucher les merveilles de la Génération, il me ſemble encor que je dois dire quelque choſe de la Virginité, & des marques que l'on doit avoir pour la connoître; ce que je vais faire dans la Partie ſuivante.

TABLEAU

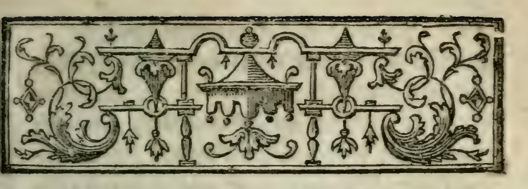


TABLEAU DE L'AMOUR CONJUGAL.

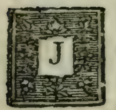
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des actions, éfets & merveilles de la Génération, & des marques de la Virginité.

ARTICLE I.

Eloge de la Virginité.



JE ne ſuis pas du ſentiment de ces Hérétiques, qui préféroient le mariage à la virginité, & qui comparoient le premier à un arbre tout chargé de fruits,

que

que le Jardinier veut conſerver, & le ſecond à un autre arbre ſtérile, comme étoit le figuier de l'Ecriture, qui fut maudit & jetté enſuite au feu, comme indigne d'ocuper une place ſur la terre & comme l'objet de l'indignation de ſon Maître.

Entre tous les états de la vie, la virginité peut être contée la premiére. La difficulté qu'on a de réſiſter à la nature, eſt aſſûrément l'une des choſes qui la rend plus recommandable dans le monde, où elle eſt *l'ornement des mœurs, la ſainteté des ſexes, le lien de la pudeur, la paix des familles, & la ſource des plus ſaintes amitiez.*

C'eſt une belle fleur, *conſervée chérement dans un jardin muré de toutes parts.* Elle *eſt inconnuë aux bêtes, & il n'y a point de fer qui l'ait bleſſée en la cultivant : un air favorable l'évente, une chaleur tempérée la conſerve, & une douce pluie l'arroſe & la fait croître. Tous les jeunes gens la déſirent avec paſſion ; mais il ne l'a pas plutôt cueillie, qu'ils la mépriſent.*

C'eſt de cette façon que je puis dire, avec *Catulle, qu'une fille eſt chérie de tous*

ſes

ses amis, quand elle garde la fleur de sa virginité; mais elle ne l'a pas plutôt laissé prendre, qu'il ne se trouve pas même des enfans qui la regardent, ni des filles qui la reçoivent dans leur société.

Ce ne sont pas seulement les Chrétiens qui ont eu la virginité en vénération; les Païens & les Barbares mêmes ont eu pour elle une estime toute particuliére.

Les Romains autrefois lui firent bâtir un temple & élever une statuë, qu'ils apelloient *Bucca Veritatis.* Cette statuë décidoit de la virginité ou de l'infamie des filles. Témoin la fille du Roi de la *Volaterre*, qui après lui avoir mis le doigt dans la bouche n'en fut point morduë, & ainsi se justifia de l'injure qu'une vieille femme avoit fait à sa pudicité. Il n'en arriva pas de même, à ce qu'on dit, à l'égard d'un autre, qui étant acusée du même crime, eut le doigt emporté par la bouche de la statuë.

On sait encore quelle vénération ont eu ces mêmes peuples pour les *Vierges Vestales*, & le fameux Edit que l'Empereur *Tibére* fit publier. La fille de *Séjan*,

qui

qui n'avoit pas encor ateint l'âge de puberté, fut déflorée par le Bourreau avant d'être étranglée, pour ne pas faire deshonneur à la virginité.

Les Poëtes nous ont aussi marqué quelle estime ils en faisoient : & leur fable nous aprend que *Daphné*, changée en laurier, ne peut aujourd'hui soufrir le feu sans se plaindre, comme autrefois elle ne pouvoit soufrir le feu impudique de la concupiscence.

Les Théologiens & les Médecins considérent la virginité d'une maniére toute diférente. Les premiers disent, qu'elle est une vertu de l'ame qui n'a rien de commun avec le corps. Qu'on a beau baiser amoureusement une fille, elle ne perd pas pour cela sa virginité, à moins qu'elle n'y consente.

Les Médecins, au contraire, pensent que la virginité est un lien & un assemblage naturel des parties d'une fille qui n'a pas été corrompuë par l'aproche d'un homme.

Mais quoiqu'il en soit, nous n'examinerons ici que cette virginité matérielle, pour parler ainsi, afin que ceux qui

qui sont assis sur les fleurs-de-lis, & qui ont la gloire de juger des diférends des hommes, en soient pleinement instruits. Ils doivent savoir si l'on acuse injustement une fille d'avoir été violée, si une femme se plaint à tort d'être mariée à un homme impuissant, & enfin si l'innocence d'un homme est véritable, qui veut se justifier de l'infamie ou de la lâcheté qu'on lui impute.

****

ARTICLE II.

Des signes de la Virginité presente.

LEs Matrônes, que l'usage a renduës arbitres de la virginité des filles & de la chasteté des femmes, ont des lumiéres trop foibles sur cette matiére, pour être les seules personnes en qui on puisse se fier pour en décider. On doit être éclairé dans l'Anatomie plus qu'elles ne le sont, pour faire des raports aussi justes & aussi véritables, que ceux qui sont la cause du crédit & de la réputation des Juges, de l'honneur

neur des filles & des femmes, de la juſtification d'un mari & du repos de la ſociété humaine.

Il faut donc examiner ſoigneuſement toutes les marques de la virginité, afin de conſerver l'honneur aux filles à qui on veut le ravir, & de donner de la confuſion aux autres qui veulent le conſerver ſans juſtice.

Je ne m'arrêterai point ici à toutes les marques extérieures dont ſe ſervoient les anciens pour connoître la virginité. L'*Oracle du Dieu* Pan, *l'inſenſibilité pour le feu, les eaux améres des Hébreux, la fumée de quelques plantes ou de quelques pierres, ou enfin la meſure du col d'une fille*, ſont des ſignes trop incertains, du moins dans le ſiécle où nous ſommes, pour former là-deſſus de véritables jugemens. *La dureté de la gorge, la couleur des mammelons, & le rouge que la pudeur fait paroître ſur le viſage des filles*, ne ſont pas des ſignes plus aſſurez que les précédens.

La virginité eſt plus dificile à connoître qu'on ne croit, il faut bien d'autres artifices que ceux-là pour être véri-

ritablement persuadé de la pudicité d'une fille. Quand nous aurions autant de soin à les chercher chacun en particulier, qu'en a encor présentement le Grand Duc de Moscovie pour choisir une femme vierge, je crois que nous aurions bien de la peine à y réussir. *Car le poil frisé & récoquillé des parties amoureuses, le conduit de la pudeur fort humide & fort ouvert, des nimphes flétries & décolorées, l'absence de l'himen, l'orifice interne de la matrice fort élargi & décolé, le changement de la voix,* tout cela n'est point une marque évidente de la prostitution d'une fille.

Celles qui montent à cheval à l'Italienne, qui commencent à avoir leurs régles, ou qui les ont actuellement; celles qu'une maladie afflige il y a déja long-tems; & celles enfin qui n'ont point naturellement d'himen ni de membranes, qui lient les caroncules de leurs parties les unes aux autres, ne sont pas moins chastes ni moins pudiques, pour avoir des marques contraires à celles dont on se sert le plus souvent pour connoitre la virginité des

 filles.

filles. La servante, dont *Aquapendens* nous fait l'histoire, qui n'avoit pû être déflorée par tous ses Ecoliers, & une autre jeune femme d'un Orfêvre de Paris, dont parle *Paré*, qui devint grosse sans que l'himen fut déchiré, n'étoient pas plus vierges l'une que l'autres, quoiqu'elles eussent des marques de virginité.

Il est donc vrai, ainsi que nous l'assûrent *Riolan* & *Pinay*, qu'il n'y a rien dans toute la médecine de plus dificile à connoître que la virginité, & que même, selon la pensée de *Cujas*, il est presque impossible d'en avoir des marques assûrées. Il n'est point d'industrie ni de remédes que les filles n'inventent pour dissimuler la perte qu'elles en ont une fois faite : &, *s'il est impossible*, selon le sentiment d'un grand Roi, *de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau, dans l'air celui d'un aigle, sur un rocher celui d'un serpent, il sera aussi impossible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureusement une fille.*

Si *Esope* avoit de la peine à répondre de la virginité d'une fille qu'il avoit inces-

incessamment devant les yeux, aurions-nous plus de certitude de l'assûrer dans une autre que nous ne verrions que fort rarement ?

Le meilleur expédient pour conserver la pudicité des filles, selon la distinction qu'en font les Médecins, & pour en être bien assûré, ce seroit de coudre leurs parties naturelles, dès qu'elles sont nées, ainsi que *Pierre Bembo* dit qu'on fait aux vierges Africaines. Mais parce que cette coûtume n'est pas usitée en France ; il faut que l'éducation, la sagesse & la pudeur s'oposent à la passion amoureuse des filles, que la nature, la santé & la jeunesse leur font naître à tous momens, & qu'avec cela elles conservent encor leur virginité par un don du Ciel, que Dieu ne donne qu'à celles qui lui plaisent.

ARTICLE III.

Des signes de la Virginité absente.

L'Oracle que *Phéron*, Roi des Egyptiens, interrogea sur son aveuglement, lui répondit, que *pour être guéri, il devoit se laver les yeux avec de l'urine d'une vierge, ou d'une femme qui se contentât des caresses de son mari.*

Ce reméde ne se trouva pas chez lui; & si la fille d'un Jardinier ne le lui eût donné, je crois qu'il eut atendu longtems avant que de recevoir la vûë, la virginité & la chasteté étant alors quelque chose de fort rare.

Quoique nous aïons dit à l'article précédent, qu'il n'y avoit rien de si dificile à connoître que la virginité presente, il y a cependant quelques Médecins qui se persuadent qu'il y a des signes & des conjectures qui nous peuvent faire découvrir l'absence de la virginité. Car si la défloration vient d'être commise, si l'homme qui en est

l'au-

l'auteur est bien fourni de ses parties, & enfin si la fille est naturellement étroite, il n'y a rien, à ce qu'ils disent, de plus aisé à connoitre que la perte de sa virginité.

Les lévres & les nimphes de ses parties naturelles, toutes rouges de sang & toutes enflées de douleur, sont des témoins irréprochables de son impudicité. Il n'y a plus de liaison dans ses parties amoureuses; & à la voir marcher, elle porte le pié d'une certaine façon, qu'à moins qu'elle ne s'observe exactement, on s'apercevra toûjours qu'elle s'est mal conduite.

Mais si l'on atend quelque-tems à chercher des marques de sa défloration, tout est réüni, & tout semble naturel chez elle. On ne connoîtra rien dans ses parties qui puisse la faire soupçonner d'avoir pris des plaisirs illicites. La nature, d'un côté, travaille incessamment à rétablir les parties divisées ou élargies; & l'on n'avoit jamais soupçonné de lasciveté la fille des *Topinambous*, que *Riolan* trouva si étroite en la disséquant. L'artifice, d'un autre côté, éteint tellement ces parties, qu'il

n'y a qu'un artifice qui en découvre la fourberie.

Mais il est incomparablement plus dificile d'asseoir un jugement assuré d'une grosse & grande fille de 25. ans, qui a passé quelques nuits entre les bras d'un homme assez mal fourni de ses piéces. Bien qu'ils se soient souvent baisez, cependant si on la visite le lendemain, on ne trouvera pas un grand changement dans ses parties naturelles, & il seroit même impossible de juger par-là de sa défloration. Pour peu d'éfronterie qu'ait la fille, elle sera comme la femme dont parle *Salomon*, qui se lave la bouche aprés avoir mangé, & qui fait ensuite des sermens exécrables qu'elle n'a goûté de rien.

L'examen qu'on doit faire des hommes dans cette ocasion, est quelque chose de fort considérable pour découvrir le violement d'une fille ; car il s'en est trouvé de si impudentes, qu'elles ont accusé des hommes innocens. *Marie-Françoise Gismode* en usa de la sorte à Rome envers *Etienne Nocéti*, qui aprés avoir montré aux Juges ses par-

parties naturelles, pour se justifier de l'afront qu'on lui faisoit, fut absous par la Rote, & renvoïé avec dépens.

L'on croit que le sang qui s'épanche la premiére nuit des nôces, & que le lait qu'on trouve dans les mammelles d'une fille, sont des marques manifestes de la perte de sa virginité. C'est pourquoi *Moïse* commanda aux Juifs de garder soigneusement les linges qui avoient servi la premiére nuit aux mariez, afin de disculper un jour la femme à l'égard de son mari. Ce que l'on observe encor aujourd'hui dans les Roïaumes de *Fez* & de *Maroc*, si nous en croïons les Historiens. Le lait ne peut couler du sein d'une fille, qu'elle n'ait auparavant conçu dans ses entrailles; & l'on ne doit pas apeller vierge, celle qui donne à teter à un enfant.

Mais l'on me permettra de dire, que le sang & le lait ne sont pas toûjours des marques d'une fille prostituée; car une grande & grosse fille qu'on marie avec un petit homme, n'est pas moins pucelle pour ne répandre point de sang la premiére nuit de ses nôces; &

le ſang qui coule des parties naturelles d'une autre fille, n'eſt pas non plus un ſigne de ſa vertu, l'artifice faiſant quelquefois paroître un ſang étranger, qui auroit été auparavant mis dans une petite veſſie de mouton, & renfermée enſuite adroitement dans le conduit de la pudeur.

Si le ſang des régles ceſſe de couler à une fille, ce ſang remontant aux mammelles ſe change en lait, ſelon le ſentiment d'*Hypocrate*; & la petite fille dont *Alexandre Benoît* nous fait l'hiſtoire, qui fut ſtérile toute ſa vie, donna des marques de ſa proſtitution depuis ſon enfance, ſi le lait eſt un ſigne aſſuré d'une mauvaiſe conduite. Mais ce qui eſt encor de plus remarquable ſur ce ſujet, c'eſt que le Sirien du même *Benoît* & le Soldat *Benzo* de *Cardan* avoient tous deux du lait, bien qu'ils fuſſent des hommes robuſtes.

Dans l'Orient d'Afrique, du côté de Mozambique & du Païs des Caffres, ſi nous en croïons les Hiſtoriens, pluſieurs hommes nouriſſent leurs enfans du lait de leurs mammelles; & pour prou-

prouver ceci par un exemple familier, j'ai demeuré plus de quatre ans à Paris avec un honnête homme Médecin, qui s'appelloit *Roénette*. Il étoit sanguin de tempéramment, & il étoit âgé d'environ 30. ou 35. ans. Quand il se pressoit la mammelle & le mammelon, il en faisoit sortir des cuillerées d'une humeur blanchâtre & laitée, qui eût pû sans doute nourir un enfant, si elle eût été succée.

Sur cela l'on n'a qu'à lire *Théophile Bonnet*, *pag.* 163 qui nous fournit plusieurs histoires d'hommes & de filles vierges qui ont eu du lait; mais sans aller si loin mandier des preuves de ce que je dis, une histoire fameuse arrivée en cette ville de la Rochelle, est seule capable de convaincre sur cela les plus opiniâtres.

L'an 1670. Madame la *Perére* fille de M. *Despérence*, Capitaine au Fort de la Pointe du Sable à S. Christophe, fut obligée de s'embarquer pour venir en France au mois d'Avril de la même année, afin d'éviter les désordres d'une guerre qui s'allumoit entre les Fran-

çois

çois & les Anglois de cette Isle. Elle emmena avec elle trois Négresses ; l'une vieille, l'autre âgée de 30. ans, & la derniére de 16. ou de 18. qu'elle avoit élevée chez elle dès son bas âge. Cette Demoiselle qui avoit une petite fille de deux mois à la mammelle de sa nourrice, s'embarqua précipitamment avec son enfant croïant que sa nourrice s'étoit embarquée auparavant, selon qu'elle le lui avoit promis. Mais après avoir mis à la voile & n'aïant point trouvé sa nourrice, qui étoit volontairement demeurée à terre, elle fut obligée de nourrir son enfant avec du biscuit, du sucre & de l'eau, dont elle faisoit une soupe. Cet enfant ne se contentoit pas de cet aliment. Elle incommodoit par ses cris tout l'équipage, principalement pendant la nuit. Pour cela, on conseilla à la mere de faire amuser son enfant au teton de la jeune Négresse son esclave ; mais l'enfant ne l'eut pas plutôt tetée pendant deux jours, qu'elle lui fit venir sufisamment du lait pour se nourrir.

Après deux mois de traversée, cette De-

Demoiselle arriva en cette ville avec son enfant grosse & grasse, & au mois de Mars suivant elle s'embarqua pour S. Christophe avec son enfant de 3. mois qui avoit toûjours été nourri par le lait de la Négresse vierge.

Après tout ce que nous venons de dire, nous devons croire qu'il n'y a point de marque assurée de la virginité, ni du violement d'une fille. Que tous les signes dont nous avons parlé, sont presque toûjours équivoques & incertains, à moins qu'on n'usât de conjectures évidentes, ainsi que font aujourd'hui les Jurisconsultes, qui remarquent tout, quand il est question de juger de l'impudicité d'une fille. Ils observent jusqu'à la rencontre des yeux, aux soûris, aux rendez-vous, aux familiaritez, aux collations, aux habits, aux visites particuliéres ; en un mot, ils nous font remarquer ce que l'on peut connoître de plus secret entre deux amans. Mais après-tout, ils ne savent pas encor certainement la vérité.

Il n'y a donc rien, je le dirai encor

une fois, de si dificile à connoître que la virginité, puisque même une femme grosse, si nous en croions *Severin Pinay*, peut en avoir toutes les marques. A moins qu'une fille n'ait été trouvée entre les bras d'un homme, & qu'on ne l'examine au même instant, il n'y a guéres de moïen de connoître sa défloration. Car si l'on atend quelque-tems, tous les signes qui l'acuseroient alors, ne paroîtront plus; & l'on n'oseroit, sans lui faire injustice, la taxer d'impudicité. Si bien que je conclus hardiment, que puisque la nature ou l'artifice peut cacher aux yeux des plus savans Médecins & des plus adroites Matrônes les marques de la virginité, on ne peut avec certitude connoître véritablement la défloration ou le violement d'une fille.

Quoi que cela soit très-véritable, néamoins les Réglemens de Paris ordonnent, que les Matrônes jurées de cette ville-là, fassent leur raport de violement par-devant le Prevôt de ladite Ville, qui doit le recevoir, pour rendre justice à qui il apartiendra.

Et afin qu'il ne manque rien à la curiosité de ceux qui liront ce Traité, j'ai bien voulu décrire ici un Raport de Matrônes, que l'on m'envoïa de Paris il y a quelques années.

Nous, Marie Miran, Christophlette Reine, & Jeanne Portepoulet, *Matrônes jurées de la ville de Paris, certifions à tous qu'il apartiendra, que le* 22. *jour d'Octobre de l'année presente, par l'Ordonnance de Monsieur le Prevôt de Paris, en date du* 15. *de cedit mois, nous nous sommes transportées dans la ruë de Dampierre, dans la maison qui est située à l'Occident, de celle où l'Ecu d'Argent pend pour Enseigne, une petite ruë entre deux, où nous avons vû & visité* Olive Tisserand, *âgé de trente ans, ou environ, sur la plainte par elle faite en Justice contre* Jâques Mudont, *Bourgeois de la ville de la Roche-sur-Mer, duquel elle a dit avoir été forcée & violée; & le tout vû & visitée au doigt & à l'œil, nous avons trouvé qu'elle a,*

Les Toutons dévoïez; c'est-à-dire, la gorge flétrie.

Les Barres froissées ; (l) *c'est-à-dire ; l'os pubis ou bertrand.*

Le Lippion récoquillé ; (m) *c'est-à-dire, le poil.*

L'entrepet ridé ; (n) *c'est-à-dire, le périnée.*

Le Pouvant débisé ; (o) *c'est-à-dire, la nature de la femme qui peut tout.*

Les Balunaus pendans ; (a) *c'est-à-dire ; les lévres.*

Le Lippendis pelé ; (p) *c'est-à-dire, le bord des lévres.*

Les Baboles abatuës ; (b) *c'est-à-dire, les nimphes.*

Les Halérons démis ; (b) *c'est-à-dire, les caroncules.*

L'entechenat retourné, & la corde rompuë ; (q) *c'est-à-dire, les membranes qui lient les caroncules les unes aux autres.*

Le Barbidau écorché ; (e) *c'est-à-dire, le clitoris.*

Le Guilboquet fendu ; (d) *c'est-à-dire, le col de la matrice.*

Le Cuillenard élargi ; (d) *c'est-à-dire, le conduit de la pudeur.*

La Dame du milieu retirée ; (c) *c'est-à-dire, l'himen.*

L'Ar-

L'arrière-fosse ouverte ; c'est-à-dire, l'orifice interne de la matrice.

Le tout vû & visité feuillet par feuillet, nous avons trouvé qu'il y avoit trace de..... & ainsi, Nous, dites Matrônes, certifions être vrai à vous, Monsieur le Prevôt, au serment qu'avons fait à ladite ville. Fait à Paris le 25. d'Octobre 1672.

Si les Matrônes de France avoient soin d'assister aux Anatomies des femmes que l'on fait publiquement aux Ecoles des Médecins, comme font celles d'Espagne, je suis assuré qu'elles ne donneroient pas des attestations fabriquées de la sorte. Car si je voulois prendre la peine d'en examiner les parties, je ferois voir que les signes dont elles se servent pour prouver le violement d'une fille, sont la plûpart très-faux ou très-legers, & qu'ainsi il ne faut jamais s'en fier à ces femmes, quand il est question de juger de l'honneur & de la virginité d'une fille.

Ce n'est pas seulement en Espagne que les Sages-Femmes sont instruites sur ce qu'elles doivent faire dans les

acouchemens ; j'aprens de *Théophile Bonnet*, qu'en 1673. le Roi de Dannemark fit une Ordonnance, par laquelle il étoit enjoint aux Matrônes d'assister aux dissections des femmes, que faisoit le Sieur *Stenon*, Docteur en Médecine de Coppenhague, afin de s'instruire de leur profession. Et *Bartholen* le jeune nous assûre aussi que le même Roi avoit ordonné, que des Députez de la Faculté de Médecine de la même Ville, interrogeroient les Sages-Femmes avant que de les admettre à l'exercice de leur profession.

La Sage-Femme de *Rachel*, dont parle *Moïse* avec éloge ; *Sotyra* & *Salpé*, que *Pline* loüent tant, étoient sans doute mieux instruites dans leur métier que celles-là, puisqu'elles se sont atiré des loüanges de ces deux grands hommes. Elles ne les auroient pas sans doute méritées, si elles eussent été aussi ignorantes que celles qui certifiérent qu'une femme n'étoit pas grosse, parce qu'elle étoit réglée, & qui furent la cause, par leur ignorance, qu'elle fut penduë à Paris en 1666. avec son enfant de

quatre mois qu'elle avoit dans ses entrailles.

Parce que nous avons dit ci-dessus, que l'artifice découvroit les ruses dont les filles usoient pour paroître vierges, lorsqu'elles ne l'étoient pas, il me semble que pour ne laisser rien échaper qui puisse servir à la curiosité du lecteur, nous devons examiner ici les moïens dont on peut découvrir la virginité fardée. Car souvent les filles font parade d'une vertu qu'elles n'ont pas, & se persuadent même qu'il est impossible de connoître ce qu'elles ont perdu en secret. Pour les détromper dans cette occasion, on fera un demi bain de décoction de feuilles de *mauve*, de *seneçon*, d'*arroches, de branche ursine*, &c. avec quelques poignées de *graine de lin & de semence d'herbe aux puces.* Elles demeureront une heure dans ce bain, après-quoi on les essuiera, & on les examinera deux ou trois heures après le bain, les aïant cependant fait observer de bien près. Si une fille est pucelle, toutes ses parties amoureuses seront pressées & jointes les unes aux au-

tres ; mais si elle ne l'est point, elles seront lâches, molettes & pendantes, au lieu de ridées & de resserrées qu'elles étoient auparavant, lorsqu'elle vouloit nous imposer.

CHAPITRE II.

S'il y a des remédes capables de rendre la virginité à une fille.

SAint *Jérôme* écrivant à une fille dévote, que l'on apelloit *Eustochion*, & lui interprétant ce beau passage de l'Ecriture : *La Vierge d'Israël est tombée, & il n'y a personne qui la puisse relever*, dit dans une autre langue ces mêmes paroles : *Je vous dirai hardiment, ma chére fille, que bien que Dieu soit tout-puissant, il ne peut toutefois rendre la virginité à une fille qui l'aura une fois perduë : il peut bien lui pardonner son crime, mais il n'est pas en son pouvoir de lui rendre la fleur de sa virginité qu'elle s'est laissée ravir.*

En éfet, il n'y a point de remédes que nos Médecins aïent pû inventer, ni

ni d'artifices que nos courtisanes aïent pû pratiquer, qui la puissent faire renaître. C'est une vertu qui s'éclipse une fois dans la vie & que l'on ne voit jamais reparoître. C'est une liaison de parties, qui étant une fois séparées, ne se réunissent plus, comme elles étoient auparavant.

Parce qu'il n'y a point de signes qui la puissent clairement découvrir, il n'y a point aussi de reméde qui la rétablisse, quand elle est une fois perduë. Nous avons bien le pouvoir de l'imiter & de faire une vierge masquée, pour ainsi dire; mais nous ne pouvons remettre le naturel, qui est quelque chose de plus cher & de plus précieux.

J'ai été long-tems à me déterminer, savoir, si un Médecin devoit écrire ouvertement sur ces sortes de matiéres. Mais après y avoir fait de sérieuses réflexions, j'ai été obligé, par de puissans motifs, à faire ce chapitre. Car le mépris & l'infamie que peut encourir une fille innocente, qui se marie lorsqu'elle est naturellement trop ouverte, & une autre qui par fragilité s'est

laissé

laiſſé aller aux perſuaſions d'un homme qui l'a trompée, ſont de fortes raiſons pour ne me pas taire ſur ce chapitre. La paix des familles & la tranquilité de l'eſprit d'un mari, ſont preſque toûjours rétablies par les remédes que nous avons deſſein de propoſer ; c'eſt par eux encor que la volupté licite du mariage eſt fomentée & que ſouvent la génération eſt procurée ; car il s'eſt vû des femmes qui ne pouvoient avoir des enfans que par les remédes, que je propoſerai dans la ſuite de ce diſcours.

Les hommes, pour parler en général, n'eſtiment la virginité d'une fille que par l'ouverture étroite de ſes parties naturelles, par la poliſſure de ſon ventre, & par la rondeur & la dureté de ſa gorge. Souvent ils ne ſe mettent guéres en peine de quelques gouttes de ſang, qui doivent couler dans les premieres careſſes du mariage, & ils ne vont pas examiner tous les ſignes que nous avons raportez au chapitre précédent, pour être aſſûrez de la virginité des filles qu'ils épouſent ; il ſufit que leurs femmes aïent les trois quali-

tez

tez que nous avons remarquées ci-dessus, pour être bien reçuës auprès d'eux. Si elles sont trop ouvertes, ou qu'elles aïent la gorge trop lâche & trop molette, quand elles seroient des *Agnès* & des *Catherines*, le chagrin les prend aussi-tôt, & la passion insensée, que l'on apelle jalousie, s'empare en même-tems de leurs esprits & leur fait soupçonner des choses infâmes, dont ces femmes sont souvent tout-à-fait innocentes.

Pour éviter donc tous ces désordres, qui ne sont que trop fréquens dans le monde, & qui ne troublent que trop tôt la tranquilité du mariage, je raporterai ici des remédes qui mettent à couvert les filles & les femmes des mauvais préjugez que l'on pourroit avoir pour elles. Les premiéres s'en pourront servir, lorsqu'elles seront trop ouvertes & qu'elles auront les mamelles trop pendantes; que d'ailleurs par foiblesse elles se seront abandonnées à leur passion indiscrete, & qu'elles auront été meres avant que d'être mariées. Les autres en pourront user, pour

pour plaire à leurs maris & pour faciliter la conception dans leurs entrailles.

J'avouë que l'on peut abuser de ces remédes comme des choses les plus excellentes du monde; mais on ne sauroit pourtant blâmer la nature, qui permet que le soleil échaufe la terre, aussi-bien pour les Aconits & pour les Colchiques, que pour les Dictams & les Gentianes.

S'il se trouve donc qu'une fille naturellement étroite ait acouché secretement & qu'elle veuille ensuite se marier, sans que son mari puisse s'apercevoir de sa foiblesse passée, le meilleur reméde que je lui puisse donner dans cette ocasion, c'est qu'elle soit chaste & pudique quatre ou cinq ans avant son mariage, qu'elle ne s'échause point l'imagination d'amourettes, par des danses, des conversations & des lectures impudiques, & qu'elle vive dans la modestie qui est bienséante aux filles qui se repentent; je lui promets que son mari la prendra pour pucelle, & qu'il ne croira jamais avoir été trompé. Car si l'on fait réflexion sur l'histoi-

re que nous avons raportée au chapitre précédent, d'une fille de vingt-cinq ans, du Païs des *Topinambous*, nous n'aurons pas de peine à nous persuader que le reméde que je conseille ici, ne soit le meilleur de tous ceux que l'on pourroit mettre en usage.

Mais pour celles qui sont naturellement fort ouvertes, qui ont le ventre fort ridé, & les mamelles molettes & pendantes, je suis d'avis qu'elles usent des remédes qui les resserrent & qui les rendent agréables à leurs maris.

La *vapeur* d'un peu de *vinaigre*, où l'on aura jetté un *fer* ou une *brique rouge*, la *décoction astringente* de *gland*, de *prunelles sauvages*, de *myrrhe*, de *roses de Provins*, & de *noix de cyprès*, l'*onguent astringent de Fernel*, les *eaux distilées de myrrhe*, sont tous des remédes qui resserrent les parties naturelles des femmes qui sont trop ouvertes.

Pour remédier à ce défaut, quelques Médecins veulent que l'on jette dans la matrice un lavement astringent, fait de la décoction des choses que nous avons proposées ci-dessus.

Mais

Mais je ne conſeille pas l'uſage de ce reméde, à moins qu'une femme n'ait fait de facheuſes couches, & qu'elle ne ſoit toute ouverte par les éforts qu'elle y auroit ſouferts; autrement ces liqueurs aſtringentes pourroient cauſer des douleurs & des tranchées inſuportables, ſi elles étoient une fois renfermées dans ces parties-là & qu'elles n'en puſſent ſortir, ainſi que l'expérience me l'a quelquefois fait connoître.

Ne ſeroit-il pas permis à une fille, qui a paſſé quelques années de ſa vie dans des voluptez illicites, de raſſurer le premier jour de ſes nôces l'eſprit de ſon mari, en prenant un peu de *ſang d'agneau*, qu'elle auroit fait ſécher auparavant, & en ſe le mettant dans le conduit de la pudeur après en avoir formé deux ou trois petites boules? Ne lui ſeroit-il pas permis, dis-je, pour conſerver la paix dans ſa famille, de faire tous ſes éforts pour paroître ſage à l'égard de ſon mari?

Mais l'envie de paroître pucelle va quelquefois juſques-là même, que l'on ne craint point de s'expoſer aux dou-

ſeurs les plus cuiſantes ; car il s'eſt ſouvent trouvé des Courtiſanes qui ſe ſont ulcéré les parties naturelles, pour être eſtimées vierges, quand elles ont voulu ſe lier licitement avec un homme.

Le ventre eſt quelquefois ſi défiguré de rides & de cicatrices après un acouchement, que celles que l'on eſtime filles, n'oſent ſe marier à cauſe de ces défauts : cela les oblige ſouvent à mener une vie débauchée & à paſſer le reſte de leurs jours dans des voluptez illicites. Les femmes mêmes ont de la honte de ſe laiſſer voir en cet état à leurs maris, & ainſi quelquefois elles ſe privent des douceurs du mariage & de la naiſſance de pluſieurs enfans.

Afin donc que ces filles puiſſent abandonner leur façon de vivre deshonnête & impudique, qu'elles ſe marient avantageuſement, & que les femmes n'aïent plus de ſcrupule dans le mariage ; je veux bien écrire ici ce que j'ai apris d'un Médecin, le plus fameux de toute l'Italie.

On prendra 40. *piez de mouton*, dont

on briſera les os, & après les avoir fait bouillir dans une ſufiſante quantité d'eau, l'on prendra avec une cueillier ce qui nagera par-deſſus, à quoi l'on ajoûtera *deux gros de ſperme de baleine*, *deux onces de graiſſe fraîche de pourceau femelle*, autant de *beure frais ſans ſel*, on fera fondre tout cela dans un pot de terre verniſſé; & après que l'onguent ſera refroidi, on le lavera avec de l'*eau-roſe* juſqu'à ce qu'il blanchiſſe; on le mettra enſuite dans une boëte de verre, pour en uſer ſelon la néceſſité.

Après que la perſonne ſe ſera ſervi de ce remède, elle s'apliquera ſur le ventre une *peau de chien* ou de *chévre*, préparée de cette façon, que l'on apelle *peau d'occagne*; on prendra deux onces de chacune de ces huiles; ſavoir, d'*amandes douces*, de *millepertuis*, de *mirtils*. On les lavera avec de l'*eau-roſe*; & après avoir été ainſi préparées, l'on en oindra une de ces peaux parfumées, que l'on aporte ordinairement d'Eſpagne ou d'Italie. On la laiſſera humecter pendant toute une nuit, & le lendemain on la frotera fortement entre

les

les mains pendant une heure : & après l'avoir ensuite, pendant deux jours entiers, exposée à l'air, ou le soleil ne donne pas, on prendra la mesure du ventre pour la couper, & puis on l'y apliquera, principalement pendant la nuit. Si quelques semaines se passent sans que les cicatrices s'éfacent, on doit prendre de l'huile de myrrhe, qui en adoucissant la peau, en emporte les taches avec plus de force, sans l'endommager ; si l'on veut que ce reméde soit plus fort ; l'on ajoûtera à cette huile du *suc de citron* & un peu de *sel armoniac* ; & par une forte agitation l'on en fera un onguent.

Il ne me reste plus qu'à remédier au défaut d'une grosse gorge molette, qui fait quelquefois soupçonner une fille d'être lascive & d'aimer le vin : car il y en a qui portent comme deux coussins sur la poitrine, & qui sont tellement embarrassées quand elles veulent agir, qu'à peine peuvent-elles faire jouer leurs bras. C'est peut-être pour ce sujet, si nous en croïons l'histoire, que les Amazônes se brûloient l'une des

mamelles, pour être ensuite plus agiles & plus adroites.

Outre les remédes que nous avons alléguez ci-dessus, qui peuvent servir à diminuer la gorge on peut encor user de *gros vin rouge*, ou d'*eau de forge*, dans laquelle on aura fait bouillir du *lierre*, de la *pervenche*, du *myrrhe*, du *persil* & de la *cigüe* même, sans apréhender la mauvaise qualité de cette derniére plante ; notre cigüe étant bien diférente de celle des Athéniens, avec le suc de laquelle ils firent mourir le plus sage des hommes, comme l'oracle l'avoit nommé.

Il y en a qui se servent de formes *de plomb* pour diminuer les mamelles. En éfet, c'est un bon reméde pour ces sortes de défauts : mais si l'on a auparavant humecté le dedans du plomb avec de l'*huile de jusquiame*, le reméde sera encor plus excellent ; car cette huile a une vertu particuliére pour diminuer la gorge & pour la faire endurcir ; elle s'opose même à la génération du lait après l'acouchement.

Mais afin qu'il n'arrive point d'accident

cident de l'uſage de tous ces remédes, je répéterai ici ce que j'ai conſeillé ailleurs aux filles & aux femmes ; c'eſt qu'il n'en faut uſer pour la gorge, ni pour les parties naturelles, que trois ou quatre jours aprés les régles, & huit jours auparavant. Et les femmes qui ont depuis peu acouché, ne doivent s'en ſervir que ſur la fin de leurs vidanges ; ce qui peut arriver aprés le trentiéme ou le quarantiéme jour de leur acouchement.

CHAPITRE III.

A quel âge un garçon & une fille doivent ſe marier.

IL ne faut pas s'étonner ſi nous ſommes mortels, puiſque nous ſommes compoſez de parties ſi diférentes & ſi opoſées entre elles. Les élémens qui ſe font tous les jours la guerre en nous-mêmes, ſans que nous nous en apercevions, & la chaleur naturelle qui diſſipe inceſſamment l'humeur radicale qui

nous ſoutient, ſont les deux cauſes de la fin où nous courons avec précipitation. Notre chaleur agiſſant toujours ſur notre humidité, la conſume & la détruit peu-à-peu ; ſi bien que comme le feu d'une lampe finit par la diſſipation de l'huile qui le fomente, notre chaleur s'éteint par le défaut de l'humidité qui la conſerve. L'air, les alimens & la boiſſon ne ſont pas ſufiſans pour la réparer éternellement ; s'ils le font, ce n'eſt que pour un tems, & les parties qui entretiennent notre feu, venant à vieillir, ſe laſſent enfin d'agir inceſſamment de la même ſorte, & de recevoir en même-tems ce qui les fait ſubſiſter & ce qui les fait périr.

La nature prévoïant bien la perte du monde, ſi en quelque façon elle n'y mettoit ordre, donna dès le commencement des ſiécles, à l'un & à l'autre ſexe, un admirable aſſemblage de parties pour produire leur ſemblable, & en même-tems des feux ſecrets pour les perpétuer. Ce fut dans la naiſſance du monde qu'elle établit cette douce ſociété de vie, & qu'elle ne fit pas ſeu-

le-

lement une jonction de deux corps, mais un agréable mélange des ames qui les animoient. Le mariage qui est presque aussi vieux que le monde, est cette source d'immortalité & le plus important état des hommes, puisque sans lui les Villes & les Républiques seroient abandonnées.

****

ARTICLE I.

Eloge du Mariage.

JE ne veux point faire ici l'éloge du *Mariage*; il est assez recommandable par l'institution que Dieu en fit dans le Paradis Terrestre, & par la fin que l'Eglise s'y propose. Si Adam dans l'état d'innocence avoit besoin d'une aide, comme le marque l'Ecriture, nous ne devons pas être malheureux par une alliance qui rendit heureux notre premier Pere; & nous aurions tort de croire, selon la pensée de quelques-uns, qu'il répandit le mal dans tout l'Univers, quand il eut ordre de remplir

la terre d'hommes & de les multiplier. Je ne veux pas encor dire que ce fut à des Nôces que *Jesus-Christ* fit son premier miracle ; que le Mariage sert de figure à l'union de *Jesus-Christ* avec l'Eglise. Et je puis parler ainsi aux personnes mariées.

Mariez, pensez en tout lieu,
Que vous êtes la sainte Image,
De l'adorable Mariage,
De l'Eglise & du Fils de Dieu.

De plus, que c'est un mystére, au raport de *S. Paul*, que l'on apelle Dieu du nom d'Epoux dans les Cantiques : & que *Jérémie* même, pour parler à la façon des hommes, fait Dieu marié, & nous le represente en cet état. Toutes ces pensées sont trop communes, & elles ont été trop souvent rebatuës.

Mais je puis dire qu'il n'y a point d'état dans la vie qui soit plus honorable que le mariage, puisque c'est une condition qui fait incessamment des presens à l'Eglise & à l'Etat ; & que, selon cette pensée, notre incomparable Monar-

narque qui ne laiſſe rien échaper pour rendre ſes Peuples heureux & ſon Roïaume abondant, fit depuis peu, à l'imitation des Romains, une Déclaration, par laquelle il veut que les Peres de dix enfans ſoient exemts de charges publiques, & qu'outre cela ils reçoivent encore de ſa libéralité ordinaire une penſion conſidérable.

En éfet, les enfans ſont des faveurs du Ciel, par l'aveu même de *S. Jérôme*, qui éleve ſi haut la virginité. Et dans le Vieux Teſtament, le mariage eſt ſi fort eſtimé, qu'il a l'avantage d'être par-deſſus les autres états de la vie; ſi bien qu'il eſt aiſé de juger par-là que dans l'ancienne Loi on le préféroit à la virginité, & que la ſtérilité des femmes y paſſoit pour une eſpéce d'oprobre. Et même l'Egliſe d'aujourd'hui nous montre bien la grandeur du mariage & de la génération, lorſqu'elle comble de graces les mariez. Cependant la queſtion eſt encor aujourd'hui problématique, ſavoir lequel des deux états on doit le plus eſtimer, ou de celui du mariage, ou de celui de

la continence : & c'eſt une choſe bizarre, que dans le ſiécle où nous ſommes, nous voïons des aprobations & des priviléges pour l'un & pour l'autre parti. *Charles Chauſſe*, Sieur de la *Teriére*, écrivit en 1625. de l'excellence du Mariage contre la continence ; & le Sieur *Ferrand* écrivit enſuite contre ce Livre de la Continence contre le Mariage ; les choſes n'étoient point en cet état du tems de *S. Jérôme* ; puiſque ſes amis ſuprimérent ſon Livre de la Virginité, que nous voïons aujourd'hui parmi ſes Ouvrages, parce qu'il étoit opoſé aux deſſeins de l'Egliſe. Cependant nous ſavons que de ſaints perſonnages ont choiſi le Mariage comme un état le plus honnête de la vie ; témoin *S. Pierre*, *S. Clément Alexandrin*, Maître *d'Origéne* ; *Novat*, Prêtre de Carthagéne en Afrique ; *S. Hilaire*, *S. Grégoire de Nice*, *Tertullien*, & pluſieurs autres, qui ont crû pouvoir recevoir plus de graces du Ciel par le moïen de ce Sacrement, que par la voie de la continence.

Les Juifs & les Chrétiens eſtimoient donc beaucoup plus le mariage que la vir-

virginité; & ces derniers ne donnoient jamais de Charge de Magiſtrature aux hommes qui n'étoient point mariez. Les Païens même ont fait des Loix à ſon avantage. Car les Sparciates, d'un côté, inſtituérent une fête, où ceux qui n'étoient pas mariez étoient fouetez par des femmes, comme indignes de ſervir la République, & de contribuer à ſon honneur & à ſon progrès. Les Romains, d'un autre côté, couronnoient la tête de ceux qui l'avoient été pluſieurs fois; & dans leurs réjoüiſſances publiques, ceux qui avoient été ſouvent mariez, paroiſſoient avec une palme à la main, comme chargez d'autant de victoires que les *Céſars*, en aïant contribué à la grandeur de la République auſſi-bien qu'eux, par le nombre des ſoldats qu'ils lui avoient donnez. C'eſt pour cette raiſon, au raport de *S. Jérôme*, qu'ils couronnérent un homme de lauriers, & qu'ils voulurent que dans la pompe funèbre, il acompagnât le corps de ſa femme, la palme à la main & la couronne ſur la tête; puiſqu'il étoit fort raiſonnable, ajoû-

ajoûte-t'il, qu'aïant été marié vingt fois & sa femme vingt-deux, il fut mené comme en triomphe à son enterrement.

****

ARTICLE II.

L'âge le plus propre au Mariage.

TOute sorte d'âge n'est pas capable de goûter les douceurs du mariage. Les premiéres & les derniéres années ont leurs obstacles; & si les enfans sont trop foibles, les vieillards sont trop languissans. Le milieu de nôtre vie est l'âge le plus propre à *Vénus*, qui, comme *Mars*, ne demande que de jeunes gens, pleins de feu, de santé & de courage.

Les Médecins ont des opinions diférentes sur la division de nôtre vie. Les uns la partagent en quatre âges, d'autres en cinq, & d'autres en plusieurs autres parties. Mais à considérer la chose de bien près, les années ne font pas les âges; c'est la force & le tempéra-

rament qui les distingue. Une fille peut faire un enfant à dix ou à douze ans, parce qu'elle est forte & robuste, au lieu qu'une autre n'en sauroit faire un à dix-huit ou à vingt, à cause de la foiblesse de ses parties & de la sécheresse de son tempérament. Néamoins on doit se déterminer sur cette matiére, afin que les Jurisconsultes, qui ont besoin de la division des âges, puissent juger sainement des afaires qui leur apartiennent.

Le sentiment le plus suivi, est celui qui divise notre vie en cinq périodes; le premier est l'adolescence, qui dure depuis notre naissance jusqu'à l'âge de 25. ans, après-quoi nous ne croissons plus. Depuis 25. ans, jusqu'à 35. ou 40. est la fleur de l'âge de l'homme; & c'est ce que l'on apelle la jeunesse, & dure jusqu'à 49. ou à 50. ans; c'est le tems que l'on se trouve de même force & de même tempérament; le quatriéme âge est la premiére vieillesse, qui dure jusqu'à 65. ans; & enfin l'âge décrépit, qui acompagne les hommes jusqu'à la mort.

L'adolefcence eft encor divifée en plufieurs parties, entre lefquelles l'enfance tient le premier lieu ; elle commence depuis nôtre naiffance jufqu'à 3. ou 4. ans, lorfque nous avons apris à parler : la puérilité la fuit, qui fe termine à 10. ans : l'âge de difcrétion vient après, que quelques-uns nomment puberté, qui dure jufqu'à 18. ans; & enfin l'adolefcence, qui prend le nom de tout ce tems-là, va jufqu'à 25.

L'enfance & la puérilité, ne favent ce que c'eft que de produire des hommes ; & bien qu'il y ait quelques Hiftoriens qui pourroient rendre cela douteux, par une hiftoire qu'ils font d'un enfant de 7. ans qui engroffa une fille ; cependant parce qu'il ne s'en trouve qu'un exemple dans l'antiquité, & que d'ailleurs la génération eft incompatible avec la foibleffe de cet âge, il me fera permis de demeurer dans mon fentiment & d'exclure les enfans du nombre de ceux qui peuvent engendrer.

Je ne dirai pas la même chofe de ceux qui ont ateint l'âge de difcrétion : car dès que la voix fe change, & qu'el-

le se grossit par la chaleur naturelle qui s'augmente dans la poitrine, que l'on commence à sentir le bouc par des vapeurs désagréables, qui s'élevent de la semence, que le poil vient aux parties naturelles, & que l'on y sent des chatoüillemens réïtérez ; c'est alors, dis-je, qu'un jeune homme est embrâsé par l'ardeur de l'amour, & que ses parties naturelles se disposent aux caresses des femmes.

Les Médecins, qui considérent incessament les actions de la nature, ne peuvent se déterminer exactement sur l'âge que doivent avoir les hommes & les femmes pour se joindre amoureusement & pour engendrer : il y a tant de diversité de tempérament & de vigueur dans les hommes & dans les parties qui servent à la génération, qu'il est impossible de prononcer juste sur cette matiére. Ce que l'on peut dire en général, c'est que l'on commence à engendrer depuis dix ans jusqu'à dix-huit ; mais on ne sauroit marquer exactement l'année en particulier.

Nous lisons dans nos Observations

de Médecine, qu'il y a eu des hommes qui ont été peres à dix ans, & qu'il s'eſt trouvé des femmes de neuf ans qui ont mérité le nom de mere. *Joubert*, Médecin de Montpellier, & l'un des ſavans hommes de ſon tems, a vû en Gaſcogne *Jeanne de Peirie* qui fit un enfant à la fin de ſa neuviéme année. Cette hiſtoire n'eſt point ſeule ; je pourrois en raporter beaucoup de ſemblables, qui ſont arrivées en France & dans les régions chaudes, ſi celle que nous a laiſſé par écrit *S. Jérôme* ne ſufiſoit pour confirmer ce que je dis. Il nous aſſure qu'un enfant de dix ans engroſſa une nourrice avec laquelle il coucha quelque-tems.

J'avouë pourtant que ces ſortes de prodiges ſont rares dans le monde, & qu'il faut ſouvent des ſiécles pour en produire de ſemblables : mais la marque la plus aſſurée d'être en état d'engendrer, c'eſt, ſelon l'avis des Médecins, lorſqu'un homme peut jetter de la ſemence & que les régles paroiſſent à une fille ; ce ſont alors des ſignes évidens que la nature a fourni à l'un & à

l'au-

l'autre sexe de quoi se perpétuer. Ces épanchemens d'humeurs ne paroissent que rarement à neuf ou à dix ans ; on ne voit même guéres de filles de douze ans & de garçons de quatorze, capables d'obéïr à l'amour & de produire cette matiére dont se forment les hommes. Cela arrive le plus souvent aux filles de quatorze ans & aux garçons de seize ; car en ce tems-là tout ne respire que production ; c'est le printems de la vie, & l'une des saisons les plus douces qu'aïent les hommes. Une fille seroit bien lente, si à seize ans elle n'étoit capable de se perpétuer par la production d'un enfant ; & un garçon de dix-huit ans seroit bien froid, si, étant couché avec elle, il lui étoit impossible de prendre des plaisirs amoureux. Enfin, on peut conclure de tout ce que je viens de dire, que l'âge le plus promt à faire des enfans, est celui de dix ans ; & le plus tardif, celui de seize ou de dix-huit.

Sur ce que les femmes sont plutôt prêtes à engendrer que les hommes, quelques Médecins ont soutenu qu'el-

les étoient d'un tempérament plus chaud ; car, si parlant en général, disent-ils, elles ont plus de sang, elles ont aussi plus de chaleur ; puisque la chaleur naturelle réside davantage où il y a plus de cette humeur.

D'ailleurs on remarque, ajoûtent-ils, que les femmes sont plus ingénieuses & plus agissantes que les hommes ; parce qu'aïant plus de sang, elles ont aussi plus d'esprits, qui sont la cause de leur activité. Elles ont encor plûtôt du poil aux parties naturelles ; & il s'en est vû qui n'étoient presque pas entrées dans l'âge de discrétion, à qui la nature commençoit à voiler leurs parties naturelles par le poil qu'elle y faisoit naître : ces mêmes femmes croissent & vieillissent encor plutôt, parce que la chaleur agissant plus fortement sur leurs corps que sur ceux des hommes, elle en avance aussi plutôt les actions & en dissipe plutôt les humiditez.

Au reste, elles sont beaucoup plus amoureuses que les hommes ; & comme les passereaux ne vivent pas longtems, parce qu'ils sont trop chauds &

trop susceptibles de l'amour, les femmes aussi durent beaucoup moins, parce qu'elles ont une chaleur dévorante qui les consume peu-à-peu. Il se trouve encor aujourd'hui des *Messalines*, qui par l'excès de leur chaleur, seroient en état de disputer avec plusieurs hommes des plus vigoureux, lequel des deux est le plus chaud. En éfet, elles soufrent le froid avec plus de constance; & si la chaleur naturelle, qu'elles ont abondamment, ne s'oposoit au froid de l'hyver, nous verrions autant de femmes que d'hommes se plaindre de la rigueur de cette saison.

S'il m'étoit permis de m'éloigner un peu de la matiére que je traite, il me semble que je n'aurois pas de peine à prouver le contraire de ce que l'on dit du tempérament des femmes : je ferois voir que la grande quantité de sang vient plutôt de la médiocrité de la chaleur, que de son excès : que les femmes sont plutôt, legéres qu'ingénieuses : que si elles engendrent & vieillissent plutôt, c'est aussi une margue de la foiblesse de leur chaleur : que l'excès

cès de l'amour ne peut être principalement atribué à la force de cette même chaleur, mais à l'inconſtance de leur imagination, ou plutôt à la Providence de la nature, qui les a faites pour nous ſervir de joüet après nos plus ſérieuſes ocupations. Après-tout, ſi elles ne ſont pas ſi ſuſceptibles du froid, il ne faut en chercher la cauſe que dans leur embonpoint ordinaire, qui s'opoſe inceſſamment à la pénétration des qualitez les plus actives.

L'homme au contraire agit avec plus de fermeté, ſe nourrit avec plus de bonheur, ſe défend avec plus de courage & de preſence d'eſprit, raiſonne avec plus de force, & contribuë à faire un enfant avec plus de promptitude. C'eſt lui principalement qui agit dans la génération, où il ſe communique ſoi-même, & qui par ſes autres actions de corps & d'eſprit, donne par tout des marques de ſa force & de ſa chaleur, au lieu que la femme ne fait que ſoufrir les impreſſions que l'homme veut lui donner; & ſouvent elle n'eſt pas ſi-tôt prête que lui à donner

de

de quoi former un homme. En un mot, elle n'est faite que pour concevoir, pour allaiter & pour élever ses enfans.

De plus, un mâle est plutôt acompli dans le sein de sa mere, qu'une femelle : il s'agite avec plus de force, & vient aussi au monde un peu plutôt ; ce que l'on doit atribuer à la force de sa chaleur & de son tempérament ; car c'est à cette même chaleur à perfectionner & à avancer plus promptement les choses par tout où elle se trouve plus abondante ; & par cette même raison, on ne voit presque jamais vivre de jumeaux de diférent sexe. Il y a trop d'inégalité de chaleur & de tempérament, quand ils se trouvent tous deux embarassez dans les mêmes liens.

Mais reprenant la matiére que nous avons laissée, pour faire une digression qui ne me paroît pas inutile, je dirai maintenant, pour continuer à parler des âges des hommes, que les Jurisconsultes, qui dans ces sortes de matiéres ne suivent pour l'ordinaire que le sentiment des Médecins, ont fixé un tems pour le mariage, au milieu de

l'âge

l'âge de diſcrétion. Et parce que ceux-là ſont extrêmement rares, qui commencent à engendrer à neuf ou à dix ans, auſſi-bien que celles qui ne pourroient le faire à ſeize ou à dix-huit, ils ont déterminé l'âge de quatotze ans pour les garçons, & de douze pour les filles, ces années ſe rencontrant dans le milieu de la puberté; ſi bien que ceux qui ſont au-deſſous de ces derniers âges, ſont eſtimez pupilles, & la Loi ne permet pas qu'ils ſoient acuſez d'adultére, ni qu'ils puiſſent ſe marier. Si quelqu'un la viole par un mariage prématuré, les Juges déclarent ce mariage nul & invalide, & mettent ceux qui l'auroient contracté au même état qu'ils étoient auparavant; parce qu'il eſt, diſent-ils, de l'eſſence du mariage d'être en état de faire un enfant, & que ceux qui ſont au-deſſous de ces âges ne ſont pas préſumez en être capables.

Les Politiques, qui conſidérent la durée d'un état floriſſant, ne ſont pas du ſentiment des Juriſconſultes pour le tems qu'il faut marier les jeunes gens,

gens. Ils savent que ce n'est pas seulement la bonté du climat, la fertilité de la terre, ni les richesses des habitans qui font un Monarque redoutable, mais la santé & la vigueur des peuples qui lui apartiennent. L'âge de douze & de quatorze ans, est un âge trop foible pour faire un present à l'Etat d'hommes spirituels & robustes ; & ces mêmes Politiques aprennent des Médecins, qu'il faut un âge plus avancé pour engendrer des hommes capables de gouverner un Roïaume, ou de ménager une République.

En éfet, le ventre d'une femme est trop étroit à ces âges-là, pour engendrer des enfans bien faits ; ses parties internes ne sont pas assez larges pour les porter à terme ; & une femme si jeune ne peut sufire tout ensemble, & à son propre acroissement & à la nourriture de son enfant. Les couches doivent être ordinairement funestes, & doivent lui faire apréhender de perdre la vie en la donnant à un autre. Les Brasiliens sont bien plus sages que nous: ils ne marient jamais leurs filles qu'elles

les n'aïent eu leurs régles, parce que c'eſt par-là que la nature leur marque qu'elles ſont en état de porter des enfans. D'ailleurs un jeune homme a l'eſprit & le corps trop foibles à l'âge de quatorze ans; ſa ſemence n'eſt ni aſſez cuite, ni aſſez digérée pour produire un enfant fort & ſpirituel; & s'il eſt alors capable d'engendrer, les enfans qui en viennent, ſont ou trop petits ou trop délicats.

Platon & *Ariſtote*, ces deux grands génies de l'antiquité, ne permettoient pas de ſe marier avant l'âge de 30. ans, & preſentement une perſonne n'oſeroit ſe marier avant ce tems-là ſans le conſentement de ſon pere & de ſa mere. Ce qui obligea *Gratien* à faire une Loi, par laquelle il établiſſoit la perfection d'un homme à cet âge-là. Car c'eſt alors que l'on ne croît plus, & que la chaleur naturelle ne s'ocupant plus à dilater les parties du corps de l'homme, elle s'emploïe ſeulement à le conſerver & à fomenter ſes parties amoureuſes, pour produire avec plus de forſce une matiére capable de perpétuer ſon eſpéce.

Le

Le meilleur eſt de ſuivre là-deſſus le ſentiment le plus commun ; c'eſt-à-dire, d'eſtimer parfait un homme à 25. ans & une fille à 20. C'eſt alors qu'ils ſont tous deux plutôt en état de ſe marier que dans un âge moins avancé ; car, pour parler de cet homme, il ne lui manque rien à cet âge-là pour contenter une femme ; ſes parties naturelles ont les dimenſions qu'elles doivent avoir pour bien agir dans les embraſſemens amoureux ; ſa ſemence eſt féconde. Les eſprits qui doivent ſervir à la génération s'engendrent alors en plus grande abondance, & ſa verge eſt preſque toûjours en état de fournir de quoi faire un homme, contre la volonté même de celui qui la porte. Enfin cet homme doit d'autant plutôt ſe marier, qu'il eſt d'un tempérament chaud & humide, d'un ſang bouillant, bilieux & mélancolique ; qu'il a la taille médiocre, la tête groſſe, les yeux étincelans, le nez gros, la bouche bien fenduë, les jouës teintes de ſang & le menton arrondi. L'on en doit à proportion dire autant d'une fille de 20.

ans, qui, à l'imitation de cette *Fabiola*, dont parle *S. Jérôme*, ne peut vivre ſans jouir des plaiſirs de l'amour & ſans ſuivre le conſeil que l'Egliſe donne en ſe mariant.

En éfet, l'âge de douze ou de quatorze ans eſt un âge trop tendre pour ſoufrir le joug du mariage; il faut des perſonnes ſortes & robuſtes, ſi elles veulent y avoir du contentement.

ARTICLE III.

De la conception, de la groſſeſſe & de l'enfantement.

LOrſqu'une femme a conçu, elle a ſuivi en cela le conſeil que l'Egliſe lui a donné en la mariant, & elle a exécuté les ordres de la nature. Mais je ne ſai par quel malheur, ordinaire à l'amour, elle paroît plus abatuë qu'auparavant. Tout lui déplaît, elle ne mange point: & ſi elle met quelque choſe dans la bouche, ce ſont des choſes hors de l'uſage commun des hommes,

mes, encor les rejette-t'elle, dès qu'elle les a prises. Les meilleurs alimens lui font mal au cœur ; elle n'en peut même soufrir la fumée. Les nuits lui sont inquiétes ; son sommeil est interrompu, & quelquefois acompagné de la maladie que l'on apelle *Incube*, comme s'il ne suffisoit pas que le corps pâtit, sans que l'ame eut encor ses peines. La vapeur d'une chandelle éteinte est insuportable à cette même femme, qui soufre de tems en tems de legers tremblemens par tout le corps. Le ventre lui fait mal & s'aplatit, si bien qu'il y a lieu de croire, selon le Proverbe : *Qu'en ventre plat, enfant y a.* Souvent le ventre demeure paresseux, & cette paresse lui cause pour l'ordinaire des tranchées. Les graces ne sont plus sur son visage ; ses yeux sont languissans & meurtris : & le feu dont l'amour se servoit autrefois pour des conquêtes, les a abandonnées pour quelque-tems. Elle ne peut marcher qu'elle ne boëte & qu'elle ne ressente d'extrêmes douleurs aux reins, aux cuisses & aux jambes. Enfin, dans la

langueur où elle eſt, elle ſoufre ſans ceſſe pour avoir trop aimé. Ces incommoditez la font preſque repentir de s'être alliée à un homme, ſi elle n'eſpéroit au bout de neuf mois de récompenſer ſes ſoufrances par la joie d'un enfant qui lui doit venir.

L'expérience nous aprend qu'une femme groſſe eſt plus amoureuſe au commencement de ſa groſſeſſe qu'auparavant. Beaucoup plus de ſang & d'eſprits ocupent ſes parties naturelles; & ſi on la baiſe en ce tems-là, c'eſt de l'eau que l'on jette ſur le feu d'une forge, qui, plus il eſt arroſé, plus il eſt ardent.

Les François ne ſont pas ſi retenus à careſſer les femmes groſſes, que quelques autres Nations. Il y a même des Médecins qui ſont d'avis qu'on les doit baiſer avec plus d'ardeur, pour obéir aux loix de la nature, qui les rend alors plus amoureuſes. Mais à dire le vrai, ſi nous ſuivons le ſentiment d'*Hypocrate*, elles ſont de plus véhémentes couches, quand elles ne ſont point careſſées pendant leur groſſeſſe,

& nous voïons souvent arriver des accidens funestes aux femmes qui se divertissent avec un homme quand elles sont grosses ; car si elles ne font pas de fausses-couches, au moins deviennent-elles grosses une seconde fois.

Les femmes du Bresil sont bien plus retenuës que nos Françoises, puisque dès qu'elles se sentent grosses, elle se séparent de la compagnie de leurs maris. Elles n'apréhendent pas que les fortes secousses de l'amour ébranlent un enfant qui est fort délicat dans ses premiers mois, & que les régles qui sont souvent provoquées par la chaleur, que les baisers rëïterez excitent dans les parties naturelles d'une femme, l'étoufent & le sufoquent. Il ne peut même s'en garantir sur la fin de sa prison, lorsqu'il est plus robuste. Les liens qui le tiennent saisi se relâchent par sa pesanteur, aux moindres éforts amoureux de la mere : & il est ainsi contraint de perdre la vie, en naissant avant le tems, lui qui ne l'a presque pas encor reçûë.

Quoique la plûpart des Médecins,

après *Hypocrate*, disent que la matrice est tellement fermée après la conception, qu'il n'est pas possible d'y faire entrer la pointe d'une éguille, nous sommes pourtant persuadez du contraire. Car on sait qu'elle se décharge souvent de ses humiditez superfluës & que les femmes sont engrossées une seconde fois. Nous ne manquons pas de femmes qui nous ont instruits de pertes rouges ou blanches qu'elles font dans les premiers mois de leur grossesses, & nous avons des exemples de superfétation, & peut-être plus souvent que nous ne le pensons; car les jumeaux qui naissent envelopez de membranes diférentes, & qui sont atachez à un seul arriére-faix, sont d'ordinaire autant de superfétations dont on ne s'aperçoit pas. Toute la *Rochelle* a sçu la superfétation de Mademoiselle *Louveau*, qui quelque-tems après avoir accouché d'une fille, monta à cheval pour aller à la campagne, où elle acoucha d'un garçon vingt-neuf jours après ses premiéres couches. La fille vécut sept ans, & la garçon

çon ne vécut que ſept jours.

Les femmes ſeroient trop malheureuſes, ſi la douleur & les autres peines ne les abandonnoient point pendant leur groſſeſſe. Une femme groſſe, qui a demeuré 3. ou 4. mois dans des langueurs extrêmes, dans des dégoûts & des vomiſſemens continuels, joüit preſentement d'une ſanté parfaite. Elle ne ſe ſouvient plus d'avoir été incommodée ; & ſi elle ne ſentoit dans ſes entrailles quelques petits mouvemens comme des fourmis, elle ne s'imagineroit pas d'être groſſe. Mais cette ſanté ne dure pas long-tems. Car dès que l'enfant aura de la force, ſes douleurs ſe renouvelleront, & en touchant ſon pouls qui lui bat fort, on diroit qu'elle a la fiévre. Enfin le tems d'acoucher s'aproche ; l'enfant lui frape le côté, les eaux commencent à couler pour humecter & élargir le paſſage ; & ſi l'acouchement n'eſt malheureux, en moins d'une heure elle ſe délivre. C'eſt alors que l'on doit conſidérer la pudeur d'une femme qui acouche, & que l'on doit avoir pour elle &

de la pitié & de la vénération, à cauſe du mal qu'elle ſoufre & du péril où elle eſt expoſée, & auſſi à cauſe de l'honneur qu'elle a d'être l'origine & la ſource des beaux ouvrages de la nature.

On a ſoin, d'un côté, de l'enfant; on lui coupe le cordon le plus long que l'on peut, ſi c'eſt un garçon; & le plus court, ſi c'eſt une fille. Tout cela ſe fait par ordre de la Matrône, qui s'imagine que le membre du garçon en deviendra plus grand, & que la fille en ſera plus étroite: après cela on lui donne du beurre & du miel fondus, pour s'opoſer aux douleurs du ventre, auſquelles l'enfant eſt ſujet après être né, & pour vuider les excrémens noirs qui ſont dans ſes boïaux il y a long-tems. D'un autre côté, on ſoulage la mere; on lui ſerre d'abord doucement le ventre, & l'on étuve avec du vin tiéde ſes parties naturelles. En un mot, on y aporte tous les ſoins, que l'on a accoûtumé d'aporter aux femmes nouvellement acouchées.

ARTICLE IV.

Si la nature a fixé un tems pour acoucher.

LEs Médecins & les Jurisconsultes agitent cette même question, & les uns & les autres l'examinent avec beaucoup de soin. Les Jurisconsultes veulent être assurez d'un tems fixe pour la naissance des enfans, afin de partager justement un patrimoine, & de n'en pas faire héritier un enfant qui ne seroit pas légitime. Et parce que ceux-çi ne jugent que sur le sentiment des Médecins, je veux bien raporter ici en peu de mots ce que la plûpart en pensent. Mais avant que de dire quelque chose d'assuré sur cela, il me semble qu'il est à propos de répondre d'abord à quelques dificultez qui se presentent.

Quelques Médecins ont fait des livres exprès, où ils prétendent prouver qu'il n'y a point de tems déterminé pour la naissance des hommes, & que la nature étant la maîtresse d'elle-mê-

me, avance ou retarde le tems des couches quand il lui plaît. En éfet, ceux qui ſont dans ce ſentiment, ne manquent ni de raiſons ni d'autorité pour faire valoir leur opinion; car ils diſent que les tempéramens des hommes étant preſqu'infinis, les enfans qui ont le plus de chaleur, ſont plûtôt formez dans les entrailles de leur mere & naiſſent auſſi plutôt, ainſi qu'il y en a qui viennent au monde à ſix mois, comme fit *Livia*, femme d'*Auguſte*, ſelon le ſentiment des Médecins de ce tems-là; & d'autres qui ayant moins de vigueur, ne peuvent naître qu'après pluſieurs mois, témoin *Ruffus*, que *Veſtilia* fit à onze mois, & l'enfant dont une femme de 60. ans accoucha, lequel demeura dans les flancs de ſa mere pendant quinze mois, ſi nous en voulons croire *Maſſe*.

Ils diſent encor, qu'une femme qui a la matrice petite & ètroite, & qui d'ailleurs a fort peu de nourriture pour donner à ſon enfant, ne ſauroit s'empêcher d'acoucher à ſix ou ſept mois, au lieu qu'une autre qui ſera grande & bien

bien nourrie, portera son enfant jusqu'à dix ou douze mois.

Ils ajoûtent, que la femme participant de la nature des animaux, qui font beaucoup de petits d'une seule ventrée, & de la nature de ceux qui n'en font qu'un, elle ne doit pas avoir un tems fixe pour acoucher. Que l'homme n'aïant point de tems déterminé pour caresser sa femme, la nature n'en a point aussi de fixe pour le faire naître : qu'il n'en est pas de même des autres animaux, qui ont leur tems réglé pour faire leurs petits, si bien que l'on ne verra pas en hyver une linotte pondre & couver ses œufs. Qu'au reste, l'autorité d'*Hypocrate* décide cette question, qui a été suivie des Jurisconsultes ; savoir, que les enfans peuvent naître depuis le septiéme jusqu'à l'onziéme mois.

Mais si nous voulions examiner de près tous ces raisonnemens, nous pourions dire, que bien que les femmes & les enfans aïent des compléxions bien diférentes entr'eux, il y a lieu néamoins d'être persuadé qu'une vieil-

le

le *Espagnole*, & qu'une jeune Laponoise acouchent naturellement l'une & l'autre au bout de neuf mois acomplis. Que l'on ne doit pas établir un sentiment sur ce que les femmes nous disent du nombre des mois de leur grossesse. Que la grandeur de la matrice dévroit plutôt avancer ses productions que de les retarder. Qu'une femme qui a peu de sang dévroit acoucher plus tard, aïant besoin de plus de tems pour perfectionner ce qu'elle porte dans ses entrailles, & qu'enfin on ne doit pas regarder les défauts d'une partie, ni les erreurs de la nature, pour établir un principe universel.

Nous pourrions encor dire, que la nature des femmes n'est point entre la nature de ces diférens animaux, & qu'*Averroés* s'est fort mal expliqué là-dessus ! que quand les femmes font plusieurs enfans dans les mêmes couches, nous pouvons dire que ces acouchemens sont contre les ordres de la nature, qui a prescrit aux femmes de n'en faire qu'un, ainsi que l'expérience nous le fait remarquer tous les jours.

Après-

Après-tout, que les femmes ont un tems aussi fixe pour accoucher, qu'ont les autres animaux pour faire leurs petits; & qu'il ne faut pas confondre, par un sophisme évident, la saison & le tems auquel nous caressons les femmes & auquel elles conçoivent, avec le tems que la nature garde comme inviolable pour la naissance des enfans.

Enfin nous pourrions oposer *Hypocrate* à *Hypocrate* même, & nous pourrions alléguer cette belle vérité qu'il nous a laissé par écrit; savoir, que la nature est toûjours stable dans ses actions, & qu'il ne faut pas tant regarder ce qui arrive rarement pour établir une régle générale, que ce qui s'y passe le plus communément.

Fortifions encor ce sentiment par d'autres preuves, & disons que si la nature garde une loi fixe dans les corps des bêtes, lorsqu'elles sont pleines, & que cette même nature ne manque pas presque d'un jour à les irriter, pour mettre bas, quand leur fruit a reçu tout l'acomplissement qui lui est nécessaire, on ne peut douter que l'homme,

qui eſt le plus parfait de tous les animaux, ne ſoit réglé par les mêmes loix. La nature ne manque jamais d'obſerver un tems limité, quand il eſt queſtion de guérir une tumeur ou de finir une fiévre. Ses loix ſont certaines & indubitables dans les criſes, & les Médecins ont paſſé pour des Magiciens, qui ont remarqué les mouvemens avec le plus d'exactitude. La groſſeſſe eſt une eſpéce de maladie; les accidens qui arrivent aux femmes groſſes en ſont comme les ſymptômes, & l'acouchement en eſt comme la criſe & la fin. On ne dénie point à la femme les mouvemens fixes de la nature, quand il faut ſe défendre de quelque maladie qui l'opreſſe, il n'y a que dans la groſſeſſe & dans l'acouchement qu'on lui refuſe ces ordres invariables; & parce que l'on obſerve que les acouchemens arrivent en divers tems, par des cauſes étrangéres, qui les avancent ou qui les retardent; on eſt tellement prévenu là-deſſus, que l'on prend l'ombre pour le corps & le hazard pour la nature, ſi bien que l'on ne peut reve-
nir

nir de ce que l'on s'est une fois imaginé, qu'il n'y a poiut de tems précis pour l'acouchement des femmes.

Au reste, puisque l'expérience nous montre que la plûpart des enfans naissent depuis les dix derniers jours du neuviéme mois, jusqu'aux dix premiers du dixiéme; c'est-à-dire, dans l'espace de vingt jours, & qu'ils vivent presque tous: que ceux qui naissent à sept ou huit mois, sont toûjours imparfaits ou valétudinaires, & que de vingt, il n'en vit pas trois : n'avoüera-t-on pas, que ces derniers naissent dans un tems que la nature n'a pas ordonné, & qu'ils sortent plutôt par quelque maladie des entrailles de leurs meres, que par les ordres secrets de cette admirable modératrice de l'Univers?

C'est sans doute ce qui obligea les Romains à déclarer illégitimes les enfans qui naissoient avant les neuf mois acomplis; & c'est ce qui par Arrêt du Parlement de Paris, fit débouter un pere de la succession de son enfant, bien qu'après être né il eût reçu le bâtême.

Ceux qui ont fait de férieufes réflexions fur les mouvemens de la nature dans les acouchemens des femmes, & qui fe font long-tems apliquez à obferver toutes les petites circonftances & de la groffeffe & des couches, découvrent aifément la dificulté de cette queftion. Ils ont remarqué, comme j'ai fait dans les Hôpitaux & par tout ailleurs, que la nature conferve toûjours un tems fixe & déterminé, pour les acouchemens qui fe font felon fes ordres, & que les enfans les plus acomplis & les plus tempérez naiffent toujours dans les dix premiers jours du dixiéme mois, & le plus fouvent à la même heure du jour qu'ils ont été faits; les autres naiffent, comme je l'ai déja dit, depuis le vingtiéme jour du neuviéme mois, jufqu'au dixiéme jour du dixiéme mois; c'eft-à-dire, depuis le deux cens cinquante-cinquiéme jour de leur conception, jufqu'au deux cens foixante & quinziéme, bien qu'il y en ait d'autres qui naiffent quelquefois plutôt ou plus tard, quand il y a quelque caufe étrangére qui en avan-

avance ou retarde la naissance.

Je pourrois prouver cette vérité, par beaucoup d'histoires que m'ont fourni mes amis sur ce sujet, si je n'en avois de domestiques; six enfans, que ma femme a faits, ont demeuré dans les flancs de leur mere, depuis les deux cens cinquante-sixiéme jour, jusqu'au deux cens soixante & dixiéme; c'est-à-dire, qu'ils sont tous nez sur la fin du neuviéme mois, ou au commencement du dixiéme, si nous comptons les acouchemens par les mois de lune, comme le prétendent la plûpart de nos Médecins.

Mais la preuve incontestable de cette question ne peut être prise d'ailleurs que de la naissance de *Jesus-Christ*, qui a été le plus parfait de tous les hommes. *S. Augustin* nous aprend qu'il demeura dans le sein de la bienheureuse *Marie*, pendant deux cens soixante & treize jours, qui est le même-tems que l'Eglise a observé pour en célébrer la mémoire; c'est-à-dire, qu'il nâquit dans le commencement du dixiéme mois.

Il eſt vrai qu'il y quelques enfans qui naiſſent vers le dixiéme jour du ſeptiéme mois, ou le dixiéme de l'onziéme mois ; mais les uns & les autres ne vivent pas long-tems ; ou étant nez contre les ordres de la nature, ainſi que nous l'avons dit, ils ſont ſujets à mille incommoditez.

Si les enfans naiſſent dans une eſpace de tems ſi vaſte, il n'en faut acuſer que la diférente & mauvaiſe façon de vivre des femmes ; le païs où elles demeurent ; la ſaiſon dans laquelle elles acouchent ; l'oiſiveté dont elles joüiſſent ; la variété de leur tempérament ; les plaiſirs déréglez qu'elles prennent avec les hommes pendant leur groſſeſſe ; les paſſions & les maladies dont elles ſont attaquées. Tout cela avance ou retarde leurs couches, & force la nature à ſuſpendre ou à rompre le cours ordinaire de ſes opérations ; ce qui n'arrive preſque jamais aux autres animaux, qui vivent ſelon les loix de la nature.

On doit donc conclure de tout ce diſcours, que les bons acouchemens,

qui

qui se font selon les ordres de la nature, arrivent le plus souvent dans l'espace de dix jours & rarement de vingt; mais cela n'empêche pas que les enfans ne vivent quelquefois, & qu'en France ils ne soient estimez légitimes, lorsqu'ils naissent depuis les dix premiers jours du septiéme mois; c'est-à-dire, depuis le cent quatre-vingt-septiéme jour de leur conception, jusqu'aux dix premiers jours de l'onziéme mois; c'est-à-dire, jusqu'au trois cens cinquiéme jour; tellement que devant ou après ce tems-là, j'oserois dire qu'on doit les estimer ou bâtards ou suposez. Et si la fille de *Jean Pellort*, Marchand de Lyon, étoit née quelques jours après le trois cens quatriéme jour de sa conception, jamais le Parlement de Paris n'auroit donné un Arrêt en sa faveur, par lequel il la déclaroit capable d'être héritiére de son pere. En effet, par un autre Arrêt, cette illustre Compagnie déclara illégitime un autre enfant, qui étoit né le douziéme jour de l'onziéme mois après la mort de son pere.

ARTI-

ARTICLE V.

Du devoir des Mariez.

APrès les travaux de l'enfantement, la femme ne se souvient plus des douleurs qu'elle y a soufertes, & ses vuidanges ne sont pas plutôt écoulées, qu'elle ataque derechef son mari & qu'elle lui livre amoureusement la bataille. Je ne doute point qu'elle n'y soit victorieuse comme auparavant, & qu'elle ne mérite d'être couronnée de myrrhe, comme l'étoient autrefois celles qui faisoient des conquêtes en amour. Et je ne doute point aussi qu'elle ne mérite cet honneur, elle qui ataque avec tant de courage, qui triomphe avec tant de gloire, & qui partage avec son antagoniste les fruits de sa victoire.

Elle revient incessamment à la charge, & ne dit jamais c'est assez. Ses parties naturelles deviennent de jour en jour plus ardentes & plus amoureuses, plus

plus inquiétes, plus inconſtantes & plus ſuſceptibles de laſciveté. En éfet, elles ſont un animal dans un autre animal, qui fait ſouvent tant de déſordre dans le corps des femmes, qu'elles ſont obligées de chercher le moïen de l'aſſouvir & de l'apaiſer, pour l'empêcher de leur nuire.

Le mari rend donc exactement à ſa femme ce qu'il lui doit, & la femme ce qu'elle doit à ſon mari. Si ce devoir manque du côté du mari, la femme devient de mauvaiſe humeur & lui fait adroitement connoître le chagrin qu'elle conçoit de n'être pas aimée, ſi bien que l'on doit dire que les careſſes conjugales ſont les nœuds de l'amour dans le mariage & qu'elles en ſont véritablement l'eſſence.

Mais il y a des ocaſions où un homme ne commet point de crime contre les loix de l'Ecriture ni de la ſociété, lorſqu'il refuſe ce plaiſir à ſa femme.

Si s'incommoder pour plaire à quelqu'un, eſt une faute contre ſa ſanté, ſelon le ſentiment des Médecins, au moins,

moins, si l'incommodité est tant soit peu considérable ; peut-on fournir tous les jours aux voluptez déréglées d'une femme, lorsque la vuë se diminuë, que le sommeil se perd, que l'estomac & la tête se ruinent, & que les jambes s'afoiblissent ? Un homme n'est guéres en état de faire son devoir à l'égard des afaires domestiques & étrangéres, après s'être épuisé dans l'excès des voluptez conjugales. Les moindres incommoditez qui viennent de l'excès de ces plaisirs, le dispensent absolument de ce qu'il doit en cela à sa femme. En user autrement, c'est pécher contre soi-même, s'atirer de grandes maladies & une vieillesse prématurée.

Ceux-là sont bien plutôt dispensez de ce devoir, qui sont tombez une seule fois dans les maladies qui ataquent les parties nécessaires à la vie ; & quand même ils n'y auroient que de legéres dispositions, cela dévroit les empêcher de caresser leur femme. Les maladies du cerveau, de la poitrine & des extrémitez du corps, qui sont périodi-

périodiques, doivent encor les exempter de ce devoir, à moins qu'ils ne veuillent que le plaiſir ne ſoit la cauſe de leur miſére.

L'homme a bien plus d'occaſion que la femme de s'excuſer ſur le devoir du mariage. C'eſt lui qui dans les careſſes conjugales agit preſque tout ſeul, & qui ſemble par ſes mouvemens précipitez ſe hâter de voir la fin de ſes plaiſirs, pour les renouveller une autre fois : comme ſi la nature étant chargée d'un homme, vouloit par l'excès des voluptez nous ôter la penſée de ce que nous y faiſons de principal, pour s'en réſerver toute la gloire à elle-même.

Il n'en eſt pas de même de la femme qui ne fait que ſouffrir les careſſes d'un homme dans une poſture aiſée ; il ne ſe trouve guéres d'obſtacles de ſon côté qui la puiſſe diſpenſer de ce qu'elle doit à ſon mari. La maladie n'eſt pas une cauſe aſſez légitime pour cela. Elle en ſoufre même quelques-unes qui ne ſe guériſſent que par l'amour ; & les remédes des Médecins ſont ſouvent

trop

trop foibles pour les dompter. *Priape*, fils du vin & de l'oisiveté, a bien plus de pouvoir & de force que nos drogues; son autorité est plus souveraine, & son reméde est beaucoup plus éficace que l'*Armoise*, le *Karabé*, les *Testicules de Castor*, & tous les autres reméde des que l'antiquité a inventez pour ces sortes de maladies.

Nous remarquons tous les ans dans les bêtes, que la nature fait dans leurs corps une fermentation & une agitation d'humeurs, & qu'elle envoïe à leurs parties naturelles du sang, des esprits & de la matiére qui les y chatouillent. Cette matiére dans les bêtes est, par raport aux femmes, ce que nous apellons les régles. Si bien qu'il ne faut pas s'étonner si les bêtes cherchent alors plutôt qu'en un autre tems, le mâle que la nature leur a montré être le souverain reméde à leurs tourmens. C'est la raison pour laquelle la plûpart des femmes sont plus amoureuses lorsque leurs régles commencent à couler; car le sang & les esprits se portant précipitamment à leurs parties

parties naturelles qui en ſont échauffées, elles cherchoient en ce tems-là dequoi ſe ſatisfaire, ſi la loi du Vieux Teſtament ne puniſſoit de mort les hommes qui les touchent en cet état. On doit pourtant en quelque façon pardonner à l'excès de l'amour du beau ſexe ; il a alors plus de feu & d'empreſſement pour aimer qu'en tout autre tems, pourvû toutefois qu'il ſe porte bien ; mais un homme n'eſt pas innocent quand il commet cette indécence.

J'avouë que l'un & l'autre ne ſont point ordinairement incommodez quand ils ſe careſſent pendant les régles ; il n'y a que la femme qui perd un peu plus de ſang qu'elle ne feroit ; mais l'homme n'en reſſent aucun dommage. Tous les déſordres de ſes conjonctions impures ne tombent que ſur l'enfant qui en eſt engendré. Car ſouvent il meurt avant que de vieillir, ou paſſe toute ſa vie dans une langueur continuelle.

Il en eſt à peu près de même des vuidanges de l'acouchement. Ce que la

mere & l'enfant ont refusé, comme inutile pendant la grossesse, cela même se purge peu-à-peu quinze ou vingt jours après les couches. Si un homme caresse sa femme avant ce tems-là, il la met en danger de perdre la vie, ou de passer malheureusement sa grossesse, si elle devient grosse peu de tems après être acouchée; car les ordures qui doivent couler par ces lieux, demeurant dans son corps, infectent & la mere & l'enfant à venir. C'étoit sans doute sur cela qu'étoit fondée la loi de l'Ancien Testament, qui ne permettoit à aucun homme de toucher une femme que trente jours après avoir fait un garçon, & soixante après avoir fait une fille.

Il y a beaucoup plus de dificulté à savoir, si une femme grosse peut manquer à ce qu'elle doit à son mari. Les sentimens sont partagez là-dessus. Quelques-uns veulent que l'on puisse baiser aussi vigoureusement une femme lorsqu'elle est grosse, que lorsqu'elle est vuide. J'en prens à témoin *Julie*, fille de l'Empereur *Auguste*, qui étant

grosse

grosse voulut persuader aux gens, que l'on ne faisoit point tort à son mari de faire passer d'autres hommes dans sa barque, lorsqu'elle étoit chargée de marchandises humaines, pour me servir de la pensée de cette femme. Les autres ont tant de scrupule dans cette ocasion, qu'ils s'imaginent que l'on commettroit un grand crime si l'on caressoit une femme grosse, & que l'on contribueroit à la perte de son enfant.

Pour décider cette question, on n'a qu'à observer ce qui se passe dans la nature parmi les bêtes, & on y verra que les cerfs, les taureaux, les béliers, & quelques autres animaux, ne touchent plus leurs femelles, quand elles sont une fois pleines. Les accidens fâcheux que nous avons remarqué ci-dessus pouvoir arriver à une femme grosse qui reçoit les caresses de son mari, sont des causes légitimes pour empêcher un homme de caresser sa femme. De fausses-couches peuvent arriver, par un flux de sang que les agitations amoureuses excitent : une superfétation peut survenir : un faux-germe

ou un fardeau peut ſufoquer l'enfant; comme *Riolan* nous témoigne l'avoir vû. En un mot, ces accidens peuvent ôter la vie à la mere & à l'enfant. Au contraire, les acouchemens ſeront plus libres, ſi l'on ne touche point une femme pendant ſa groſſeſſe, & les enfans, ſelon la penſée d'*Hypocrate*, ne naîtront pas avant le terme.

Ce furent ſans doute ces raiſons qui empêchérent le ſage Empereur de *Conſtantinople*, *Iſaac Comméne*, de toucher ſa femme après qu'elle eût conçu: & quoique ſes Médecins le lui conſeillaſſent pour la conſervation de ſa ſanté, il n'en voulut pourtant rien faire, préférant ainſi la ſanté de deux perſonnes à la ſienne propre. C'étoit même une loi parmi quelques peuples païens, ſi nous en croïons *S. Clément*, de ne connoître jamais une femme groſſe.

J'en dis autant des nourrices, qui ne peuvent rendre ſans danger ce qu'elles doivent à leurs maris. Car quelle aparence qu'un lait ſoit bon, ſi la mere a des dégoûts & des vomiſſemens

continuels, si elle est épuisée par les plaisirs de l'amour, qui échause & qui corrompt le lait, par la chaleur excessive de ces mêmes plaisirs; & si elle a les autres incommoditez, qui arrivent ordinairement aux femmes grosses, & qui infectent le lait d'une mauvaise odeur quand elles sont caressées. Cependant si une nourrice devient grosse d'un même homme, si elle n'est guéres malade au commencement de sa grossesse, & que d'ailleurs elle soit vigoureuse & sanguine, je ne vois pas de raison qui puisse l'empêcher de rendre ce qu'elle doit à son mari, & même d'allaiter son enfant durant les deux ou trois premiers mois de sa grossesse. Car l'enfant qu'elle porte dans ses entrailles étant alors fort petit, n'a pas besoin d'abord de beaucoup d'aliment. Il y a même des femmes qui se portent beaucoup mieux, si elles allaitent alors, que si elles conservoient toutes leurs humeurs pour l'enfant qu'elles ont conçû. Ces humeurs qu'elles ont en abondance peuvent sufoquer le petit enfant qu'elles

portent dans leur ſein, ſi elles ne ſont épanchées pour d'autres uſages. C'eſt pourquoi nous ſommes quelquefois obligez de faire ſaigner ces perſonnes-là, pour les décharger de l'abondance de leur ſang & les faire enſuite acoucher plus heureuſement.

****

ARTICLE VI.

Du tems où les hommes & les femmes ceſſent d'engendrer.

LE monde eſt plein de productions. Il s'en fait par tout, juſques dans les entrailles de la terre. C'eſt le ſeul moïen qui fait ſubſiſter toute la liaiſon de ce grand Univers. Les hommes qui en ſont l'ornement, ne manquent point, de leur côté, à faire de continuelles générations. Depuis l'âge de diſcrétion juſqu'à la vieilleſſe, ils s'emploient inceſſamment à cet amoureux commerce, comme s'ils avoient en vûë d'éterniſer la nature-humaine, plutôt que de conſerver leur vie & leur ſanté.

santé. Car il est certain que les plus lascifs & les plus voluptueux sont ceux qui vivent le moins. Les passereaux qui aiment si éperduement leurs femelles, ne vivent que trois ou quatre ans; la chaleur naturelle qui s'épuise par l'amour leur manquant avant le tems, les fait aussi finir plutôt. C'est pour cela que les Peintres voulant marquer une Voluptueuse, ont fait tirer par des Passereaux le char où *Sapho* étoit representée comme en triomphe.

Nous avons ci-dessus observé le tems où les hommes & les femmes commençoient à engendrer; il faut presentement examiner celui où ils finissent.

Quoique les Médecins prolongent le tems de la premiére vieillesse jusqu'à 65. ans, & qu'ils croïent qu'un homme puisse engendrer ordinairement jusqu'à cet âge-là, cependant les Jurisconsultes se restraignent à l'âge de 60. ans, après-quoi ils prétendent qu'un homme soit impuissant; c'est pourquoi ils en ont fait une loi expresse. En éfet, c'est alors que l'amour nous abandonne;

ne, & bien que dans le fonds du cœur nous le conſervions toûjours juſqu'à la mort, il ne ſe fait pourtant que fort rarement connoître dans nos parties naturelles après cet âge-là. La vieilleſſe nous glace, & nous n'avons preſque plus de chaleur & d'eſprits que pour nous conſerver, bien loin d'en avoir pour en donner à un autre.

Il ne nous faut avoir que la penſée des plaiſirs paſſez du mariage, quand nous ſommes vieux, pour exciter le mouvement de notre cœur & pour multiplier notre chaleur naturelle & nos eſprits. Il n'y a ni feu, ni couſſins ni peaux d'animaux qui nous échauſent, comme les penſées & les réflexions que nous faiſons ſur les amours de notre jeuneſſe. Le corps d'une fille de quinze ans eſt encor plus éficace; quand nous l'apliquons au nôtre, il nous communique ſa chaleur, qui eſt de la même eſpéce que celle que nous avons; & l'expérience de David nous fait bien voir qu'il n'y a point au monde de meilleur remede que celui-là. Mais les pauvres filles ne durent pas

long-

long-tems. Elles donnent aux vieillards ce qu'elles ont de doux & d'agréable, & prennent pour elles ce qu'ils ont d'âpre & de fâcheux. Ces aproches innocentes dans un âge si avancé ne doivent pas pourtant obliger un vieillard à caresser amoureusement une fille; & je ne sai si le bon Roi David ne passa point les bornes de la bienséance, quand il tenoit entre ses bras la belle *Abisag*, puisque l'Historien nous aprend qu'il mourut bien-tôt après.

La nature a ses mouvemens réglez & ses productions déterminées, ainsi que nous l'avons prouvé ci-dessus; & s'il se trouve quelques exemples d'hommes vieux qui aïent fait des enfans à l'âge de soixante & dix, de quatre-vingt, ou même de cent ans, ils ne nous doivent pas servir de régle pour établir la fin de la génération dans les hommes.

C'est un prodige de ce que l'on nous raporte, que M. le Duc de *Saint Simon*, qui vit encor, a fait un enfant à l'âge de soixante & douze ans, que le Roi

& la Reine ont tenu ſur les fonds du bâtême. On m'écrit de Paris, dans le tems que je retouche ce livre, que ce prétendu garçon aïant douze ou treize ans, avoit eu des éfuſions qui font diſtinguer les hommes des femmes, & que la Matrône après l'acouchement de la mere, s'étoit lourdement trompée en ne diſtinguant pas bien le ſexe. C'eſt un autre prodige, ce que nous dit *Valére Maxime*, que *Maſſaniſſa*, Roi de Numidie, engendra *Methynnate*, après quatre-vingt-ſix ans. Ç'en eſt un autre, ce que nous aprend *Æneas Silvius*, *d'Uladiſlas* Roi de *Pologne*, qui fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ç'en eſt encor un autre beaucoup plus grand, ce que nous raconte *Félix Platérus*, de ſon grand-pere, qui engendra à l'âge de cent ans. Et enfin ce que nous dit *Maſſa*, eſt encor quelque choſe de plus incroïable là-deſſus, qu'un homme de ſoixante & dix ans fit un enfant à ſa femme de *6*o. ans, qui vint au monde ſans avoir toutes les parties accomplies, & nâquit le quinziéme mois de ſa conception.

Il n'en est pas de même à l'égard des femmes. Elles ont un tems plus limité & plus court que les hommes. Si une fois les régles les abandonnent lors qu'elles sont un peu âgées, elles cessent en même-tems d'engendrer. C'est pour cela que la loi a déterminé aussi judicieusement un tems à l'égard des femmes qu'à l'égard des hommes. Elle estime les acouchemens prodigieux qui se font après l'âge de 50. ans, & n'admet point les enfans pour légitimes qui naissent après ce tems-là ; parce que, selon le sentiment des Médecins, les régles cessant aux femmes environ à l'âge de 45. ou 50. ans, il est impossible qu'il se puisse naturellement engendrer un enfant, si la femme manque de choses nécessaires à le former & à le nourrir.

Cependant si après cet âge-là il se trouve encor quelques femmes vigoureuses qui puissent avoir leurs régles, je ne doute point que l'on ne fit une grande injustice à un enfant qui en naîtroit, si on le privoit du bien de ses parens. Ce fut sans doute la seule raison

qui obligea l'Empereur *Henri* de faire acoucher ſa femme, âgée de cinquante ans, à la vûë de tout le monde, pour ôter le ſoupçon que l'on auroit pû avoir de ſon acouchement.

Ainſi, bien que la loi ſoit établie pour les termes des productions des hommes qui arrivent le plus ſouvent, il peut cependant naître des ocaſions où elle ne doit pas avoir lieu, pourvû que les hommes aïent de la vigueur & que les régles ne manquent point aux femmes. Car on ne ſauroit faire une loi juſte, qu'elle ne pût cauſer quelquefois du dommage à quelques particuliers; & parce qu'elle eſt générale, il ſe trouve des ocaſions où elle ne favoriſe pas tout le monde.

CHAPITRE IV.

Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être fort lascif, & à une femme pour être fort amoureuse.

POur expliquer le mêlange & la composition des mixtes qui se rencontrent dans l'Univers & qui ont tous un tempérament diférent, les Philosophes se sont servis de deux moïens. Les uns ont consideré la matiére qui les forme ; ils en ont observé sa figure, la grandeur & la liaison, & se sont imaginez, comme ont fait *Démocrite* & *Descartes*, qu'ils en expliqueroient sufisament la nature par les atômes qui les composent. Les autres, comme *Hypocrate* & *Aristote*, se sont persuadez que la matiére des mixtes ne pouvoit être sans qualité, & que le toucher étant le juge des premiéres & des secondes qualitez, ils pourroient aussi par-la en faire mieux connoitre la nature. *Aristote* apele les secondes, qualitez des

éfets corporels ou des conditions matérielles, que je pourrois nommer des qualitez de la matiére. Il en a fait de deux sortes; les unes actives, comme la puissance d'endurcir, de ramôlir, d'épaissir, &c. & les autres passives, qui sont des éfets de cette même faculté; comme est la dureté, l'épaisseur, la ténuité, &c.

De ce corps, ainsi composé de matiéres & de qualitez, pour parler avec ces derniers Philosophes, il naît une autre qualité, que l'on peut nommer, avec *Gallien*, propriété de la substance; avec *Villesine*, qualité du mélange de la matiére, ou enfin avec d'autres qualitez ocultes, qui est à proprement parler, l'essence & le tempérament du mixte. Si bien que l'on peut dire, que le tempérament n'est autre chose qu'une qualité, qui résulte du mélange de la matiére & des qualitez des élémens. Car comme plusieurs voix diférentes font une mélodie quand elles sont bien mélées, tout de même ces matiéres & ces qualitez bien contraires, se lient si étroitement les unes aux autres pour faire un tempérament, que l'on ne sauroit

roit les discerner, tant il est vrai de dire que le tempérament est une union & un ordre des choses qui sont incessament oposées entr'elles.

Il y a beaucoup de choses à observer dans la composition des corps; mais il y en a peu que nous puissions clairement connoître. J'avouë que nous savons qui en est l'auteur, que nous voïons tous les jours ses ouvrages & que la matiére nous en est sensible; mais qu'il est dificile de concevoir comment par un peu de semence, pour me renfermer dans l'exemple de la formation de l'homme,, il se peut faire une si grande varieté de temramens!

Ceux qui veulent s'élever dans ces sortes de connoissances par-dessus le reste des hommes, sont obligez d'avoüer, après avoir bien cherché, qu'ils en savent moins que les enfans, & que le tempérament des hommes qu'ils examinent est si dificile à comp rendre qu'ils sont contraints de dire qu'on ne le peut connoître qu'en gros.

Les Médecins admettent quatre sortes

tes de tempéramens où une ſeule qualité prend le deſſus, & ils en content auſſi quatre autres, qu'ils apellent composez, ou deux qualitez ſont manifeſtes. Les premiers tempéramens ſont rares, & il ne ſe trouve preſque jamais de qualité qui ne ſoit acompagnée d'une autre qui ne lui eſt pas ennemie. Quelques-uns ajoûtent un neuviéme tempérament, qu'ils apellent égal ou tempéré, où il n'y a point de qualité qui ſe ſurpaſſe l'une l'autre : mais parce que l'on ne le rencontre point dans les hommes, & que les matiéres & les qualitez des élémens ne ſont pas mêlées enſemble ſi juſtement qu'il n'y en paroiſſe quelqu'une qui domine, nous ne parlons point de celui-ci, qui n'a été inventé dans les Ecoles que pour ſervir de régle aux autres.

Pour expliquer mieux les tempéramens des hommes, les Médecins ont atribué les matiéres & les qualitez des élémens à chaque humeur du corps. Ils ont dit que la bile étoit chaude & ſéche comme le feu ; que la mélancolie étoit froide & ſéche comme la terre ; que la

pituite

pituite étoit froide & humide comme l'eau ; & qu'enfin le sang étoit chaud & humide comme l'air.

****

ARTICLE I.

Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif.

APrès avoir expliqué en général les tempéramens des hommes, il faut presentement descendre dans le particulier & examiner quel tempérament doivent avoir les deux séxes pour être fort lascifs. A voir ce jeune homme de vingt-cinq ans, on le prendroit pour un Satyre, qui cherche incessament par tout de quoi assouvir sa passion. Toutes les femmes lui sont agréables dans l'obscurité ; il n'en refuse aucune, quelque laide qu'elle soit, & il est toûjours en état de la satisfaire. Sa raison n'est pas capable de retenir ses emportemens amoureux, & son tempérament est trop bouillant pour souffrir qu'elle en soit la maîtresse. Jusques-là même, qu'il est si amoureux &

si lascif, que si le Magistrat veut lui accorder la permission d'épouser la statuë de la Fortune, qu'il aime avec excès, il le fera publiquement, comme fit un autre impudique qui caressa la statuë de *Venus Gnidienne*, faite par *Praxitelle.*

Il est vrai que tout favorise son tempérament & ses voluptez déréglées. Rien ne lui manque dans la vie : s'il y a au monde des alimens succulens & des breuvages délicieux, ils sont pour lui. Parce qu'il est incessament dans la bonne chére, son ventre est toûjours plein, & ses parties amoureuses, qui n'en sont pas fort éloignées, sont aussi toûjours enflées de leur côté, selon la remarque de *S. Jérôme*, si bien que les bon alimens & l'excellent vin contribuent beaucoup à sa lasciveté. C'est sans doute de-là qu'est venu ce beau proverbe Latin, qui n'a point de grace si on le traduit en notre langue : *sine Cerere & Baccho friget Venus.* En éfet, tout est glacé dans l'amour, sans ce qui est marqué par le pepin de raisin & par le grain de froment, qui sont des figu-

res

res bien faites des parties naturelles de l'homme & de la femme.

L'oisiveté est une des sources de l'amour deshonnête, & la Fable n'a marié *Mars* avec *Vénus*, & n'a fait *Priape* fils de *Bacchus* & de *Vénus*; c'est-à-dire, qu'elle n'a joint l'oisiveté avec *Mars* & *Bacchus*, que pour cette raison. Aussi trouve-t-on dans les armées beaucoup plus de désordres amoureux que dans tout un Roïaume, parce que les soldats ne sont pas toûjours ocupez à la guerre.

La région & le climat ne contribuent pas peu à la lasciveté des hommes; nous voïons plus de chastes à *Stockolm*, qu'à *Séville* ou à *Naples*, villes où souvent il naît des Monstres, qui sont les éfets d'un amour abominable. L'histoire que nous fait *S. Augustin* est une preuve de ce que j'avance. Le Gouverneur d'Antioche, dit-il, pressoit un jour un Marchand de lui donner une livre d'or; cet homme au desespoir de ne se pas trouver en état de le satisfaire, le communiqua à sa femme, qui pour mettre son mari hors de peine,

lui

lui demanda permiſſion de ſe proſtituer à un riche Marchand qui la prioit d'amour il y avoit quelques jours. Elle eſpéroit par ce moïen aſſouvir l'avidité du Gouverneur & tirer ſon mari de l'embaras où il ſe trouvoit, en recevant de cet homme une pareille ſomme d'or. Le mari y conſent; la femme ſe proſtituë, & le Marchand au lieu de lui donner une livre d'or, comme ils étoient convenus, lui fit donner une livre de terre. La femme fort ſurpriſe de cette infidélité, porta ſes plaintes au Gouverneur, qui fit païer au Marchand ce qu'il avoit promis à la femme.

Un homme donc qui ſera émû par toutes les cauſes de laſciveté, dont je viens de parler, & qui d'ailleurs eſt d'un tempérament chaud & ſec, laiſſera le plus ſouvent agir ſa paſſion indiſcrette ſans vouloir la modérer. Car il a le cœur ſi échaufé, qu'il pouſſe ſans ceſſe un ſang extrêmement chaud, ſubtil & plein d'eſprits dans toutes les parties du corps qu'il enflâme; & ſon pouls agité en eſt un ſigne & un éfet tout enſemble. Il paroît plus ferme &

plus

plus fréquent quand on le touche. C'est par-là qu'un *Hypocrate* connut l'amour déréglé de *Perdiccas* pour *Philé*, maîtresse de son pere.

Son foïe, qui est la partie où l'amour a établi son siége, selon la pensée de *Galien*, est plein de feu & de soufre, & le corps à qui il communique incessament ses humeurs, est tout jaune par la bile qu'il engendre. Cette chaleur excessive épaissit son sang, & le rend épais & mélancolique; si bien que par cette qualité il conserve plus longtems la chaleur qui lui a été communiquée; & comme le liévre est le plus mélancolique de tous les animaux, il en est aussi plus lascif.

Le cerveau de cet homme n'a pas assez de froideur pour tempérer l'ardeur de son cœur & de son foïe: il est presque tout desseché par le feu de l'amour, & il n'a pas plus de cerveau que cet impudique *Triacleur*, dont on fit depuis peu la dissection.

Ses reins, où l'Ecriture met le siége de la concupiscence, sont si chauds, qu'ils enflâment les parties voisines,

la chaleur dilate les vaiſſeaux ſpermatiques & y fait auſſi couler la ſemence plus abondamment. Si bien qu'un homme amoureux de la ſorte, n'auroit point de honte de ſe faire ſervir à table par des filles nuës, ainſi que faiſoit l'Empereur *Tibére*, ni de ſe faire traîner en public par d'autres filles nuës, comme faiſoit l'infame *Héliogabale.*

Si nous conſidérons maintenant cet homme par le dehors, on diroit qu'il vole quand il marche; ſon embonpoint ne l'embaraſſe guéres; il ſufit qu'il ſoit charnu & nerveux, pour être agile & laſcif tout enſemble. Sa taille eſt médiocre, ſa poitrine large, ſa voix forte & groſſe; la couleur de ſon viſage eſt brune & bazanée, mêlée d'un peu de rouge; & ſi on le découvre, ſa peau ne paroîtra pas tout-à-fait blanche; ſes yeux ſont brillans & bien ouverts; ſon nez eſt grand & aquilin; ſes bras ſont garnis de veines, qui renferment un ſang ſubtil & pétillant. Si on le touche, on s'imagine mettre la main ſur du feu. Sa peau eſt ſi rude & ſi ſéche, que le poil qui la couvre preſque par tout, ne

fait

fait que l'adoucir un peu. Ses cheveux ſont durs, noirs & friſez : il n'a garde de ſe les faire couper, ſur ce qu'il a oui dire des *Auvergnacs*, que pour avoir plus de bétail, ils ne coupoient jamais la laine de leurs brebis, ni les crins de leurs chevaux ; parce qu'ils ont remarqué, par expérience, qu'il ſe fait par-là une diſſipation d'eſprits qui s'opoſe à la laſciveté & à la génération. Sa barbe, qui eſt un ſigne de l'admirable puiſſance de faire des enfans, marque la force & la vigueur de ſa complexion; elle eſt épaiſſe, noire & dure. Ses parties naturelles ſont comme enſévelies dans le poil ; & ſi la nature s'eſt hâtée à y en faire naître dès l'âge de 13. ou de 14. ans, ce n'a été que pour donner des marques d'une laſciveté déſordonnée qui ſe manifeſte dans le tems.

Il eſt certain, ſelon que les naturaliſtes le remarquent, que les oiſeaux qui ont le plus de plumes, aiment le plus éperdument leurs femelles, parce qu'ils ont beaucoup plus d'excrémens vaporeux. Ainſi les hommes qui ont le plus de poil, ſont les plus amoureux, leur hu-

humidité étant vaincuë par l'excès d'une chaleur qui n'eſt pourtant pas capable de les rendre malades.

C'eſt cette même chaleur qui deſſéche le cerveau & le crâne des hommes laſcifs, & qui les fait promptement devenir chauves : car comme ils manquent à la tête de vapeurs terreſtres dont les cheveux ſont produits, & que d'ailleurs les cheveux ne peuvent percer une peau dure & ſéche, comme l'ont ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, on ne doit pas s'étonner s'ils deviennent chauves, & ſi cette chauveté s'augmente tous les jours par l'uſage des femmes. C'eſt ce qui atira ſur *Jules Céſar* cette raillerie piquante, que l'on publia à Rome lorſqu'on l'y menoit en triomphe: *Romani, ſervate, uxores, mœchum calvum adducimus.* Ajoûtez à cela, que cet Empereur fut ſi amoureux & ſi laſcif, qu'il changea quatre fois de femmes légitimes ; qu'il dépucela *Cléopâtre*, dont il eut *Céſarion* ; qu'il aima éperdûment *Eunoé*, Reine de Mauritanie ; qu'il careſſa *Poſthumia*, femme de *Servius Sulpitius; Lollia,* femme de *Gabinius ;*

nius ; Tertulla, femme de *Crassus ; Murcia*, femme de *Pompée ;* & *Servilia*, sœur de *Caton* & mere de *Marcus Brutus.* De plus, si cet homme lascif a perdu une jambe, il s'aquitera beaucoup mieux qu'un autre de son devoir auprès de sa femme; parce que les parties mutilées ne recevant point d'aliment, le sang s'arrête dans les parties de la génération & les rend plus fortes & plus lascives que dans les autres hommes.

Cet homme dont nous venons de faire le portrait, est d'un tempérament si chaud & si amoureux, qu'il auroit beau avoir la vertu des personnes les plus saintes, sa nature lui donnera toûjours une pente à l'amour des femmes ; on auroit plutôt éteint un grand feu avec une goute d'eau, & l'on obligeroit plutôt un fleuve rapide à remonter vers sa source, que de corriger l'inclination de cet homme. Cette passion déréglée qui lui échaufe incessamment l'imagination, est la cause de tous les désordres de sa vie ; c'est un apétit qui s'arme avec violence contre sa raison, & qui détruit à toute heure

ce beau present que Dieu lui a fait. En un mot, c'est une maladie habituelle, qui ne s'empare ordinairement que des ames foles, qui se laissent éblouir par la beauté de quelque femme. Les Rois & le vin sont bien puissans; mais à dire le vrai, la femme l'est encor plus, & il faudroit que Dieu fit un miracle si on vouloit que cet homme-là corrigeât son humeur amoureuse. Quand on s'abandonne trop môlement aux plaisirs du mariage, selon la pensée de *S. Augustin* dans ses Confessions; ces plaisirs deviennent coûtume, & cette coûtume néceßité.

Son ame, qui est aussi éprise d'amour que son corps est échaufé, rend sa passion sans exemple. Il ne voit pas plutôt une femme un peu découverte, que ses parties naturelles en sont émuës; & il ne l'a pas plutôt observée avec réflexion, que cet objet fait autant d'impression sur lui, que le fouet en faisoit sur cet autre, dont on nous raconte, qu'il ne caressoit jamais plus ardemment une femme, que lorsqu'on le fouettoit le plus cruellement.

Mais

Mais quand ce feu ſera un peu apaiſé par la froideur de l'âge, l'amour qui agite à cette heure cet homme, lui donnera en ce tems-là de l'eſprit & de l'agrément ; mais il n'étouſera pas entiérement la flâme qu'il a nourrie dans ſon ſein ; au contraire, elle ſera plus violente qu'autrefois. Ce ſera alors un feu allumé dans du fer qui conſervera plus long-tems ſa chaleur ; & cette bile qui étoit autrefois la ſource de tous ſes emportemens amoureux, ſe changera peu à peu en une humeur épaiſſe & mélancolique, qui ſeroit encor la cauſe de ſes voluptez déréglées, ſi ſes parties étoient alors en état de lui obéir.

Il eſt donc véritable, par tous les ſignes que nous venons de raporter, que les hommes qui ſont d'un tempérament chaud & ſec, bilieux ou mélancolique, ſont les plus laſcifs. Ils ne manquent ni d'apétit naturel, ni de mouvemens de concupiſcence : ils ont en abondance de la matiére & des eſprits vaporeurs, qui diſpoſent inceſſament leurs parties naturelles à ſe join-

dre amoureuſement à une femme. Et ſi ceux qui ſont d'un tempérament chaud & humide, que nous apellons ſanguins, aiment plus éperdûment que ces autres, cependant leur ſemence n'eſt pas accompagnée d'une qualité ſi âpre, qui les chatouille à toute heure & qui les rend ainſi plus amoureux. *Pericles* étoit du nombre de ces derniéres perſonnes, puiſqu'il épouſa une Courtiſane, après s'être enquis de ſa vie paſſée. Il y a des Suiſſes & des Allemans qui en font de même aujourd'hui, & la plûpart s'en trouvent bien.

****

ARTICLE II.

Quel tempérament doit avoir une femme pour être fort amoureuſe.

L'Amour embrâſe tellement le cœur d'une jeune fille qui aime l'oiſiveté, les louanges, les habits ſomptueux, les feſtins & les diſcours d'amourettes, qu'enfin elle ſuccombe à ſes apas, & qu'elle ne peut ſe défendre de

de ses ateintes. Elle y a même d'ailleurs une pente & une inclination naturelle; car si on la considére par le dehors, sa taille est médiocre, son marcher chancelant & badin, & son embonpoint modéré. Elle est brune, & ses yeux éteincelans sont des marques d'une flâme cachée. Sa bouche est belle & bien faite, mais un peu grande & séche; son nez un peu camus & retroussé; sa gorge est grosse & dure; sa voix forte & ses flancs bien ouverts. Ses cheveux sont noirs, longs & un peu rudes; & dès l'âge d'onze ou de douze ans, elle s'aperçut que le poil sortoit à ses parties naturelles & qu'il y excitoit déja des émotions amoureuses. Ce fut alors que la chaleur de son tempérament bilieux avança ses régles & lui fit faire des démarches deshonnêtes pour son sexe; si bien qu'il ne faut pas s'étonner si elle continuë encor presentement son commerce indiscret.

Plus le sang & les esprits coulent dans une partie que la douleur ou la volupté irrite, plus il s'y fait de violentes fluxions. D'abord cette jeune fille

n'étoit qu'émuë dans ses embrassemens amoureux, à cet heure que les conduits sont fort ouverts, & qu'ils portent abondament du sang & des esprits à ses parties naturelles, dès la moindre petite émotion amoureuse, sa passion est si violente qu'elle ne sauroit la modérer. Les avis de ses parens sont vains, les régles de la pudeur & de l'honnêteté son inutiles, & les réflexions qu'elle y peut faire ne sont plus de saison. Il n'y a point de lieu pour la vertu ni pour la tempérance, quand la passion domine & que notre tempérament nous force à aimer : témoin *Bonne* de Savoïe, femme de *Galeas Sforce*, que l'on ne put jamais faire revenir de son impudicité.

L'on épuiseroit plutôt la mer, & l'on prendroit plutôt les astres avec les mains, que de rompre les mauvaises inclinations de cette jeune fille. Sa nature, sa beauté, sa santé & sa jeunesse sont de grands obstacles à sa pudicité, & tout cela lui a servi de bon maître pour lui aprendre à aimer tendrement. Il lui semble qu'elle a de la confusion

&

& qu'elle fait quelque chose contre la bienséance, quand elle refuse un jeune homme bien fait qui la prie de bonne grace. Et si par hazard elle paroît quelquefois le refuser, par quelque pudeur du sexe qui lui reste encor, c'est alors qu'elle en a le plus d'envie & qu'elle s'abandonneroit avec le plus de passion. Elle ressent dans elle-même un apétit secret pour se lier amoureusement à un homme, & il semble que la côte dont sa premiére mere lui a laissé une petite partie, veuille incessament, par un instinct naturel, se joindre à la personne dont elle a été séparée, & qu'elle veuille imiter *Eve*, après sa création, qui ne mangea & ne but qu'après avoir été caressée de son mari. Il n'y a point d'excès d'amour où cette jeune fille ne se porte; & son imagination est si échaufée par les objets, que si elle manque quelquefois d'ocasion pour se satisfaire, elle tombe au même instant dans une fureur d'amour que l'on ne peut corriger qu'avec peine. C'est alors que ses discours sont impudiques & ses actions lascives, & qu'el-

qu'elle cherche avec les yeux ; quand la maladie lui en permet l'uſage, quelque perſonne capable de la guérir.

Cette fureur amoureuſe vient ſouvent à tel point, qu'elle la force à ſolliciter un homme de l'embraſſer tendrement & à ſe proſtituer même au premier venu. Mais ſi par hazard elle devient groſſe, tout ſe calme chez elle, & ſes parties amoureuſes ſont alors comme aſſouvies, ainſi qu'il arriva à cette femme, quoique vertueuſe, dont *Mathieu de Gradis* nous raporte l'hiſtoire.

Au reſte, toutes les femmes amoureuſes ne ſont pas ſemblables ; l'on en voit d'agiles, d'inconſtantes, de babillardes, de hardies ou d'inquiétes. D'autres paroiſſent mornes, ſolitaires, timides ou languiſſantes. Il s'en eſt trouvé qui n'ont pas eu de honte de publier ce que les autres cachent avec tant de ſoin. *Suétone* nous aprend que *Tibére* fit peindre autour de ſa ſale toutes les poſtures laſcives qu'il avoit tirées du livre de la Courtiſane *Eliphaétis*. On en a vu d'autres, qui craignant les

les suites fâcheuses de l'amour, se divertissoient avec des filles, comme si elles eussent été des hommes; c'est ce que le Poëte *Martial* reproche aigrement à *Bassa.* On sait encore que *Megile* méritoit le même reproche : & que *Sapho* Lesbienne, avoit chez elle quantité de servantes pour un pareil divertissement.

Si nous en voulons croire *S. Jérôme*, & après lui *S. Thomas*, une fille desire avec plus de passion qu'une femme d'être caressée d'un homme, parce, disent-ils, qu'elle n'a jamais goûté les plaisirs que cause une conjonction amoureuse, & qu'elle s'imagine qu'ils sont tout autre qu'ils ne sont. Mais l'expérience que ces deux grands hommes n'avoient point, nous fait voir tout le contraire; & nous savons qu'une femme qui sait ce que c'est que de l'amour, a beaucoup plus de peine qu'une fille à se garantir de ses atraits. J'en apelle à témoin la Reine *Sémiramis*, qui après avoir pleuré la mort de son mari, se prostitua à beaucoup de personnes, & qui pour cacher ses dé-

ſordres amoureux, fit bâtir quantité de Mauſolées pour enterrer tout vivans ceux avec qui elle avoit pris des plaiſirs illicites, afin que ſon impudicité fut cachée aux yeux des hommes.

On dit qu'une femme ſtérile eſt plus amoureuſe qu'une femme féconde; & l'on ne manque point de raiſons là-deſſus; car ſi on conſidére l'envie déréglée qu'a la premiére de ſe perpétuer par la génération, & la cauſe la plus ordinaire de ſa ſtérilité qui eſt l'ardeur de ſes entrailles, on avouera qu'elle doit être plus laſcive que l'autre: témoin les femmes de *Malabar*, qui ne ſont pas les plus fécondes du monde, à cauſe de la chaleur du païs, & qui à cauſe de cela ont la permiſſion de prendre autant de maris qu'il leur plaît; parce que les enfans, ſelon leur loi, ne ſont nobles que de leur côté. C'eſt aſſûrement une piperie pour le libertinage où les Orientaux ſont plongez.

Mais une femme qui devient groſſe, & qui dévroit avoir aſſouvi ſa paſſion, ne laiſſe pas encor d'aimer éperdûment. J'en prens à témoin *Popilia*, qui

étant

étant un jour interrogée sur la passion déréglée d'une femme grosse, par raport aux autres animaux, répondit fort spirituellement, qu'*elle ne s'étonnoit pas de ce que les femelles des bêtes fuïoient alors la compagnie des mâles, parce qu'en éfet elles étoient des bêtes.*

Peut-être ne manquerons-nous pas ici de raisons pour excuser cette ardeur dans les femmes grosses ; & si nous avions dessein de nous servir de la morale, nous pourrions dire, que si Dieu leur a donné ces desirs ardens, ce n'a été que pour conserver la chasteté de leurs maris, & pour se mériter la gloire d'être vertueuses en résistant fortement à l'amour.

Cette passion d'amour déréglée, en quelque état que soient les femmes, cause le plus souvent de si étranges désordres, quand elle s'est une fois saisie de leur esprit, qu'il n'y a point de meurtres, de trahisons, ni d'empoisonnemens qu'elles n'entreprennent pour venir à bout de leurs desseins impudiques. *Pantia* empoisonna ses deux enfans avec de l'aconit, pour faire

re

re un adultére ; & *Tarpéia* trahit ſa Patrie, en donnant des moïens aux *Gaulois* pour prendre le Capitole, parce qu'elle aimoit leur Roi ; *Jeanne de Naples*, cette infâme Princeſſe, fit étrangler *Andreſſe* ſon premier mari aux grilles de ſa fenêtre, parce que ce jeune Prince infortuné n'aſſouviſſoit pas ſa paſſion indiſcrette. Mais quelle aparence qu'un homme ſeul pût éteindre la flâme d'une femme laſcive, ſi cinquante ne le pûrent faire autrement à l'égard de *Meſſaline ?* La matrice d'une femme eſt du nombre des choſes inſatiables dont parle l'Ecriture ; & je ne ſai s'il y a quelque choſe au monde à quoi on puiſſe comparer ſon avidité ; car ni l'enfer, ni le feu, ni la terre ne ſont pas ſi dévorans que ſont les parties naturelles d'une femme laſcive.

A-t-on vû plus de paſſions criminelles & plus d'éfronterie que dans *Veſtilia*, femme de *Titus Laveo*, laquelle déclara hautement devant les Ediles de Rome, qu'elle proteſtoit de vivre déſormais en femme publique ?

La paſſion de ſe joindre étroitement

à un homme est extrême dans l'esprit d'une femme : c'est un apétit sans jugement & sans mesure ; car il s'en est vû qui sont devenuës fort pauvres pour contenter leur lasciveté. *Chloé* fut la dupe de *Lupercus* par sa prodigalité : & *Sempronia* , qui étoit si savante , aima plutôt les hommes qu'elle n'en fut aimée , & n'épargna non plus sa bourse que sa renommée pour satisfaire sa passion.

J'avouë que l'amour fait des indiscrettes ; mais celles qui passent pour les plus chastes , n'ont souvent pas moins de flâme que toutes les autres , pour être beaucoup plus retenuës. Celle-là est chaste que l'on n'a peut-être jamais priée d'amour ; & si l'on examinoit dans le particulier celles qui passent pour les plus vertueuses,on trouveroit peut-être qu'elles sont aussi criminelles que les autres , & qu'il y en auroit peu de pudiques & d'honnêtes. La Matrône d'Ephèse , dont *Pétrone* fait raconter si agréablement à *Sénèque* l'histoire , laquelle étoit en chasteté l'admiration des Provinces

voiſines, ſe laiſſa môlement perſuader à un ſoldat.

Pénélope, qui étoit l'exemple de la vertu parmi les Anciens, fut ſi abandonnée à ſes plaiſirs illicites pendant l'abſence d'*Ulyſſe* ſon mari, qu'elle fit un enfant, qui prit le nom de tous ceux qui avoient contribué à le faire : & *Lucréce*, qui paſſoit parmi les Romains pour la vertu même, n'eſt pas exempte de ce crime pour s'être mis le poignard dans le ſein. Si ce n'eſt pas une impudicité d'être violée, ce ne doit pas être auſſi une juſtice de ſe tuer lorſque l'on n'eſt pas coupable : & ſi elle s'eſt punie de la ſorte, elle s'eſt perſuadé que le crime qu'elle avoit commis, étoit ſi énorme, qu'il méritoit la mort de ſa propre main.

Il faut donc avouer que les femmes ſont naturellement portées à l'amour, & que leur tempérament eſt l'une des cauſes de cette paſſion ; mais auſſi que l'éducation & la liberté qu'on leur donne aujourd'hui ne contribuent pas peu à leurs déſordres ; & quoique l'on diſe, je ne trouve point injuſte ce que

l'on

l'on ordonnoit & ce que l'on pratiquoit même autrefois à Paris, lorsque l'impudicité d'une femme étoit avérée. On faisoit monter le mari sur un âne, duquel il tenoit la queuë à la main; sa femme menoit l'âne, & un Héraut crioit par les ruës: *L'on en fera de même à celui qui le fera.* Une presque semblable coûtume étoit établie en Catalogne. Le mari païoit l'amende quand la femme étoit convaincuë d'adultére; comme si par-là on eût dû plutôt imputer la faute au mari qu'à la femme.

****

ARTICLE III.

Qui est le plus amoureux de l'homme ou de la femme.

ON confond ordinairement l'amour avec le plaisir, & la chaleur avec la lasciveté; mais à dire le vrai, le plaisir n'est qu'un éfet de l'amour, & la lasciveté ne se trouve pas toujours avec la plus grande chaleur. Nous avons dessein d'examiner ici lequel

des deux ſexes eſt le plus amoureux & le plus laſcif, nous réſervant de traiter ailleurs cette queſtion, qui prend le plus de plaiſir de l'homme ou de la femme, lorſqu'ils ſe careſſent amoureuſement.

Ceux qui veulent que les hommes ſoient plus laſcifs que les femmes, diſent que l'homme a plus de chaleur, qu'il a le pouls plus ferme, la reſpiration plus forte, les entrailles & la peau plus chaudes & plus féches; qu'il a plus de poil, qu'il vit plus long-tems, qu'il eſt plus agiſſant; enfin qu'il ataque les femmes avec plus de vigueur.

Il eſt vrai que l'homme eſt beaucoup plus chaud que la femme, & qu'il a les autres qualitez qu'on lui attribuë, mais pour cela il n'eſt pas plus laſcif. L'amour ne trouble le plus ſouvent que les foibles eſprits: mais l'homme aïant l'eſprit plus fort que la femme, il n'eſt pas ſujet à des tranſports ni a des emportemens ſi extraordinaires; il ſemble que ſa paſſion ſoit en quelque façon réglée par le jugement, au lieu que celle de la femme eſt ſans ordre & ſans meſu-

mesure ; car s'il est question de parler de l'amour & d'en exécuter les ordres, nous ne sommes que des enfans, au prix des femmes qui en savent plus que nous, & qui nous feroient long-tems leçon sur ces sortes de matiéres.

D'ailleurs les femmes ont l'imagination plus vive que nous; & parce qu'elles sont ordinairement dans l'oisiveté, au lieu que les hommes sont dans l'embarras des afaires, elles ont plus de loisir à se representer les objets qui leur peuvent donner de l'amour. Le desir qu'elles ont de se remplir & d'empêcher par-là le vuide que la nature abhorre tant, est en vérité insatiable, au lieu que notre passion est modérée & qu'elle ne nous invite que pour nous décharger. Aussi leur imagination est émuë par deux sortes d'objets ; l'un est de s'humecter en se remplissant, & l'autre de se défaire en même-tems de la matiére qu'elles engendrent en plus grande abondance que nous.

Personne ne nie qu'elles ne soient plus humides que nous ; leur embonpoint, leur beauté & leurs régles en

ſont des marques évidentes. C'eſt leur tempérament qui leur fournit plus de ſemence qu'à nous, & qui les expoſe ſouvent aux vapeurs & à la fureur: car ſi leur ſemence ſe corrompt, ces maladies en ſont cauſées, ainſi qu'il arriva, il n'y a pas long-tems, aux *Vierges de Loudun*, ſelon la penſée de *Senert* & de *Dunçan*.

Les hommes ne ſont pas ſujets aux déſordres que cauſent les vapeurs d'une ſemence corrompuë, quoiqu'en veuillent dire quelques-uns; ils ont peu de ſemence en comparaiſon des femmes; & ils ne ſont jamais incommodez de ſa rétention; la nature a trouvé des moïens pour les en décharger en dormant, lorſque ſouvent elle leur fait naître des idées agréables qui la leur font épancher.

Ce n'eſt pas une preuve de laſciveté que de demeurer fort peu de tems dans les careſſes amoureuſes; mais c'eſt plutôt parce que la matiére n'eſt pas fort éloignée du lieu d'où elle ſort. Les femmes y demeureroient un jour entier, comme fit autrefois *Meſſaline*, & il

il ne leur tarderoit pas de s'en éloigner comme à nous, après y avoir pris les plaisirs que nous en espérions.

Si les animaux qui ont le plus de semence sont les plus lascifs, nous ne pouvons pas douter que la femme ne soit plus amoureuse que nous, puisque l'enfant qu'elle a conçû ne se nourrit d'abord que de cette matiére, ainsi que nous le prouverons ailleurs. Nous observerons encor parmi les animaux, que les plus lascifs sont les plus petits & ceux qui vivent le moins ; si cela est ainsi, comme personne n'en doute, la femme est plus lascive que l'homme, puisqu'en général elle est plus petite & vit beaucoup moins que lui.

La matrice & les testicules sont des parties situées dans le corps des femmes, sans être exposées comme les nôtres aux injures d'un air froid qui éteint notre flâme. Aussi remarquons-nous que les animaux, qui ont leurs parties génitales cachées, sont plus lascifs que les autres. C'est pour placer la matrice que la nature a fait les femmes

avec des flancs ouverts & des hanches élevées, qu'elle leur a donné de grosses fesses & des cuisses charnuës ; au lieu que les hommes ont les parties d'enhaut plus larges & plus grosses que celles d'en bas, la chaleur aïant dilaté les unes & fortifié les autres.

Après-tout, s'il m'étoit permis de joindre l'expérience aux raisons, je dirois que nous n'avons que trop d'exemples dans les écrits des Païens, & même dans l'Ecriture-Sainte, qu'il n'est pas besoin de raporter ici. *Nectiméne* & *Valéria* recherchérent toutes deux des caresses de leur propre pere. *Aggripine* se prostitua à son fils. *Julie* reçut des plaisirs amoureux de l'Empereur *Caracalla* son gendre, qu'il épousa ensuite. *Sémiramis* s'abandonna à une infinité d'hommes. Une fille de Toscane, du tems du Pape *Pie V.* se fit couvrir d'un chien, & la plûpart des filles *Egyptiennes* s'acouplent encor aujourd'hui avec des boucs ; & je doute fort que la Satyre, que l'on mena à *Sylla*, lorsqu'il passoit par la *Macédoine*, ne fût plutôt une marque de la lascivité d'une

d'une femme que d'un homme.

Je ne parle point ici des deux *Faustines*, ni des deux *Jeannes de Naples.* L'on sait qu'elles ont été impudiques & lascives dès leur bas âge, & qu'elles n'ont ensuite rien épargné pour se bien divertir avec les hommes. Et jamais les Conciles d'*Elibéri* & de *Néocésarée* n'eussent fait des ordonnances contre les femmes, si elles n'eussent été lascives. Le premier commanda aux gens d'Eglise mariez de répudier leurs femmes quand elles sont dans le déréglement, autrement il les prive de la communion à l'article de la mort. Le second, de donner les Ordres à celui dont la femme est adultére, à moins qu'il ne la répudie. Toutes les femmes étoient d'un autre tempérament que *Bérénice*, qui, au raport de *Joséphe*, se sépara de son mari pour en être trop caressée. En éfet, une personne amoureuse l'est en toute sorte d'état ; elle a beau être fille ou femme, mariée ou veuve, vuide ou pleine, stérile ou féconde, tout cela n'empêche pas qu'elle ne soit plus lascive qu'un homme.

Enfin,

Enfin, on peut ajoûter à tout cela l'autorité des Théologiens & des Jurisconsultes. Les premiers avouent ingénûment que la passion de l'amour est plus excusable dans les femmes que dans les hommes; parce, ajoûtent-ils, qu'elles en sont plus susceptibles; & les seconds, par la même raison, punissent de mort un homme adultére, & ne soufrent pas qu'une femme soit privée de la vie pour être tombée dans un semblable desordre. Ils se contentent seulement de la faire fouetter, de la tondre & de la jetter dans un Convent.

Il faut donc conclure après tout cela, que les femmes sont beaucoup plus lascives & plus amoureuses que les hommes. Et si la crainte & l'honneur ne les retenoit bien souvent dans la violence naturelle de leur passion, il y en auroit très-peu qui n'y succombassent, ou pour nous arrêter, ou pour nous engager, elles feroient pour nous ce que nous avons acoûtumé de faire pour elles. Pour moi j'admire tous les jours la force d'ame de ces filles belles

& jeunes, qui résistent courageusement : leurs combats m'étonnent ; mais leurs victoires me ravissent. Par tout l'amour leur tend des piéges & leur livre des combats; par tout elles se défendent fortement, & sont beaucoup plus heureuses en amour, qu'*Alexandre* & que *César* en victoires. Elles font souvent des conquêtes avant que d'avoir combatu. Mais enfin il faut un jour se rendre à cette passion naturelle, tant il est vrai de dire en paraphrasant les deux vers d'*Alcéat* :

Qu'aisément l'amoureux poison
S'introduit dans le cœur d'une jeune pucelle ;
Et qu'une mere, avec raison,
Fait pour l'en garantir une garde fidèle.
D'un ennemi qui plait, l'abord est dangereux ;
Un sage surveillant a peu de deux bons yeux,
Pour être toûjours en défense.
Argus en avoit cent, dont il découvroit tout,
Cependant de sa vigilance
Cupidon sçut venir à bout.

CHAPITRE V.

En quelle ſaiſon l'on ſe careſſe avec le plus de chaleur & d'empreſſement.

LEs opinions ſont ſi diférentes ſur cette matiére dans les livres des Auteurs, & par le raport des hommes à qui j'en ai parlé, qu'il me ſemble impoſſible de réſoudre d'abord cette queſtion, ſans diſtinguer auparavant les climats & les ſaiſons, ſans prendre garde à l'un & à l'autre ſexe, & ſans faire réflexion ſur l'âge, ſur le tempérament & ſur la coûtume des hommes.

La chaleur eſt ſi diférente, ſelon la variété des climats, que les éfets qu'elle produit dans les corps ne ſont pas ſemblables. Les *Eſpagnols* du Roïaume de *Grenade*, ont des mœurs très-éloignées de celles des *Hollandois*, par la diſtance des lieux qu'ils habitent & par la diférence de la chaleur qui les échauſe. Et l'on ne peut douter que la paſſion de l'amour ne ſoit plus violente dans

dans les uns que dans les autres. La chaleur excessive de l'air est ordinairement la cause de la bile & de la violence de nos inclinations. Elle ouvre aisément les pores pour s'insinuer dans les corps; elle élargit les conduits pour faire couler plus fortement les humeurs, & elle échause les parties qui sont froides par leur propre tempérament; au lieu que la froideur; c'est-à-dire, la chaleur modérée de l'air, fait tout le contraire : elle produit de la pituite, qui cause ensuite des éfets tout oposez.

Vénus ne veut que des personnes vigoureuses pour exécuter ses ordres. Les jeunes gens sont trop moûs & trop scrupuleux pour cela, & les vieillards trop foibles & trop timides : il en faut d'un âge médiocre, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante-cinq ans, pour s'aquiter parfaitement de leur devoir ; & parmi tous ces âges, il faut encor choisir ceux qui sont d'un tempérament chaud & sec, dans lesquels la bile ou la mélancolie chaude domine, & avec tout cela qui soient fermes, hardis & amoureux.

Les Médecins disent que la coûtume est une seconde nature. En éfet, ceux qui ont accoutumé de joüir souvent des voluptez du mariage, ont les conduits de la génération plus ouverts, & les parties plus grosses & plus larges que ceux qui dans les déserts & dans la solitude ne voïent des femmes qu'en songe. J'en prens à témoin l'Empereur *Néron*, sous le nom d'*Eucolpe*, & le Chevalier *Claude Sénéction*, sous le nom d'*Ascylte*, à qui l'amour réïtéré avoit fait de si grosses parties, qu'on les distinguoit par-là des autres hommes, si nous en croïons l'histoire de *Pétrone*.

La rétention des régles & de la semence ne cause pas tant de désordres aux femmes, après avoir souvent joüi des plaisirs de l'amour, qu'elle leur en cause auparavant. Les esprits & le sang, à force de passer dans les parties secretes de l'un & de l'autre sexe, y entretiennent une chaleur qui les dilate, au lieu que dans les parties naturelles de ces vénérables Hermites & de ces bienheureuses Vierges, à peine y a-t-il des conduits qui y portent des esprits

esprits pour les vivifier, & des vaisseaux qui y conduisent du sang pour les nourrir, ainsi que les observations d'Anatomie nous le font connoître.

Nous avons fait voir que le tempérament de l'homme est diférent de celui de la femme : que l'homme, à parler en général, est chaud & sec, qu'il est plein de bile & de mélancolie, & qu'il a d'ailleurs une ame intrépide, un corps ferme, resserré & endurci. On sait aussi que la femme est froide & humide ; c'est-à-dire, moins chaude que lui : que le sang & la pituite sont les deux principales humeurs, qui dominent dans son corps & qui le rendent pôli, molet & délicat.

Les saisons ne sont pas réglées par les Médecins comme par les Astrologues. Elles n'ont pas un tems limité, selon le sentiment des premiers, ni un certain nombre de jours qui les déterminent. Il n'y a que la chaleur & la froideur qui leur impose des bornes. Le mois de *Septembre* sera l'Automne, quand il fera un tems inconstant & tempéré ; l'Eté, quand la chaleur se

fera ſentir avec excès : l'Hyver ne ſera quelquefois que d'un mois ; la rigueur du froid n'étant exceſſive que pendant ce tems-là ; & le Printems en durera quatre, la douce température de l'air ſe faiſant connoître pendant un long eſpace de tems. Ce ſont donc ces deux qualitez premiéres qui réglent principalement les ſaiſons, & non un nombre déterminé de jours.

Nos corps reçoivent de l'air, ſans pouvoir nous y opoſer, les diférentes qualitez qu'il nous communique. S'il eſt froid ou chaud, rude ou tempéré, il fait une telle impreſſion ſur nous, que nous en devenons ſains ou malades, ſelon les divers états où l'on ſe trouve, quand on le reſpire & que l'on en change.

Cela étant ainſi, il me ſemble que l'on peut maintenant répondre à la queſtion propoſée, & concilier en même-tems tous ceux qui ont eu ſur cette matiére des ſentimens diférens. Je ne m'arrêterai point ici à en citer les paſſages ni à en faire la critique. Ce ſeroit une choſe trop embaraſſante, &

pour

pour les autres & pour moi-même. Je me contenterai seulement de dire ce que je pense sur les diférentes émotions amoureuses que nous avons dans chaque saison de l'année, & j'examinerai avec quel ardeur un homme & une femme se caressent plus dans un tems que dans un autre.

La chaleur excessive de l'Eté nous épuise & nous afoiblit tellement, que nous ne sommes pas alors capables d'entreprendre une afaire où il y a beaucoup à travailler; témoins en sont les Habitans du Midi, qui naturellement sont si lâches & si paresseux, qu'ils aiment mieux demeurer incessament dans l'oisiveté, que de ménager une afaire qui peut leur causer un peu de peine.

L'excès de la chaleur des mois de Juillet & d'Août, jointe à notre complexion bouillante, détruit notre chaleur naturelle, dissipe nos esprits & afoiblit toutes nos parties. Elle produit beaucoup de bile & d'excrémens âpres, qui ensuite nous rendent foibles & languissans. Si nous voulons

alors nous joindre amoureuſement à une femme, nos forces nous manquent auſſi-tôt, & bien qu'au commencement la paſſion nous en fourniſſe aſſez pour faire quelque éfort, nous reſſentons néamoins bien-tôt après des foibleſſes & des épuiſemens extraordinaires qui nous empêchent d'être vaillans. Et ſi nous voulons nous afoiblir tout-à-fait & nous procurer des maladies, nous n'avons alors qu'à careſſer ſouvent une femme.

Au contraire, les femmes ſont beaucoup plus amoureuſes pendant l'Eté ; leur tempérament froid & humide eſt corrigé par les ardeurs du ſoleil ; leurs conduits ſont plus ouverts, leurs humeurs plus agitées, & leur imagination plus émuë. C'eſt en ce tems-là que quelques-unes ſollicitent plutôt les hommes qu'elles n'en ſont ſollicitées, & qu'une nudité négligée de leur part, nous fait aiſément connoître qu'elles meurent d'envie d'éteindre le feu que la nature leur a allumé dans le ſein.

En vérité ces paſſions amoureuſes

ſont mal partagées. Pendant que les femmes ſont ardentes, nous ſommes languiſſans. Leur paſſion ne commence pas plutôt à paroître, que la nôtre ſe diſſipe, comme ſi la nature nous vouloit montrer par-là que l'excès de l'amour eſt tout-à-fait contraire à la ſanté des hommes.

L'Automne, qui dure ordinairement peu, eſt plus propre pour nous à l'exercice de l'amour. Bien que l'air en ſoit chaud & ſec, il eſt pourtant tempéré par la fraîcheur des nuits & par l'inconſtance de la ſaiſon. Les hommes ne ſont pas échauſez en ce tems-là, & leur chaleur naturelle eſt un peu plus forte.

La diſſipation ne s'en fait pas ſi-tôt, leurs pores n'étant pas alors ſi ouverts. Cependant, parce qu'il y a peu de tems que nous ſommes ſortis des ardentes chaleurs de l'Eté, & que nous ſommes tout afoiblis par les indipoſitions facheuſes qui arrivent ſouvent dans l'Automne, il faut avouer que nous ne ſommes encor guéres en état de faire de grands éforts dans les careſſes des femmes.

Je n'en ose pas dire autant d'une jeune fille. La chaleur qu'elle a contractée dans le cœur par la violence de l'amour, & celle que l'air chaud de l'Eté précédent lui a communiquée, ne s'éteignent pas si-tôt. Son tempérament n'est pas refroidi, & le mouvement de ses humeurs n'est pas apaisé. C'est une mer agitée, dont le calme ne peut paroître que long-tems après la tempête.

L'Hyver est incommode par ces glaces, ses neiges & ses pluïes froides; nous en sommes vivement touchez, & nos parties amoureuses, qui sont exposées au-dehors, enressentent souvent de si fâcheuses ateintes, que si dans le Septentrion on n'avoit soin de se les couvrir avec des fourrures, on courroit risque de se les faire couper & de perdre ensuite la vie; parce qu'elles sont d'un tempérament froid & sec, & qu'elles ne sont échaufées que par les esprits qui y sont portez en abondance; je ne m'étonne pas si elles se retirent vers le ventre pour se conserver par la chaleur qu'elles y rencontrent. C'est en Hyver que nous faisons beaucoup de pituite

&

& de cruditez, & bien que nous aïons plus de chaleur naturelle qu'en Eté, nous ne laissons pas dans cette saison d'être presque aussi lents que dans l'autre.

Ce n'est pourtant pas ce que pensent plusieurs, qui croïent que l'Hyver est une saison où l'on se caresse avec le plus d'ardeur & de passion. Car, disent-ils, nous mangeons alors beaucoup plus, nous sommes plus agiles, & notre chaleur naturelle semble être beaucoup plus forte.

Si ceux qui raisonnent de la sorte prennent l'Hyver pour une saison tempérée & exempte de grands froids, ainsi qu'il arrive dans les païs du Midi, je serois sans doute de leur sentiment: mais s'ils vouloient qu'un Suédois, qui est près de cinq mois dans les glaces & dans les frimats de son païs, eût dans l'Hyver des empressemens amoureux; je ne saurois souscrire a cette pensée. Cet homme, quelque vigoureux qu'il fût, est si pénétré de froid, que *Vénus*, que les Poëtes ont crû être faite de la partie la plus chaude des eaux, ne sauroit l'exciter, ni lui faire

fait naître dans le cœur aucune ardeur.

Les femmes ſont encor plus languiſſantes en Hyver que nous ne le ſommes: leur tempérament froid le devient encor plus; & l'amour ne s'eſt jamais ſi bien fait connoître parmi elles dans les contrées du Septentrion, que dans celles du Midi. Toute la nature eſt en ce tems-là en repos: pas une plante ne ſe diſpoſe à la production; & les arbres ne nous donnent preſque aucune marque de vie.

Il n'y a que le Printems qui nous inſpire du courage & de la vigueur pour l'amour: mais c'eſt ce beau Printems, qui n'eſt plus acompagné de gelées ni de frimats. C'eſt cette aimable ſaiſon où toute la nature, par ſon verd & par ſes fleurs, ne reſpire que production. Alors le ſang bouillonne dans les veines de l'un & de l'autre ſexe, & ſur le gazon, nous contons ſouvent notre martyre à une belle, pendant que le *roſſignol* conte le ſien à l'*éco des forêts.*

Nous ne manquons alors ni de diſpoſition ni de matiére pour ſatisfaire notre paſſion autant de fois qu'elle nous

nous excite. Nous faisons assez de sang pour nous soûtenir dans l'exercice amoureux, & l'air froid ne nous empêche plus d'agir avec liberté. Tout nous inspire de l'amour ; il n'est pas jusqu'aux oiseaux & aux insectes, qui dans le mois de *Mai* ne se caressent avec plaisir. L'amour qui se fait ressentir en ce tems-là plus que dans un autre, est peut-être la cause de ce que l'on dit ordinairement, que les enfans engendrez au mois de *Mai*, sont le plus souvent, ou fols ou hébêtez : on y va alors avec trop d'ardeur ; & les éforts trop souvent réïtérez sont sans doute la cause des défauts qui se remarquent aux enfans qui sont produits en ce tems-là. C'est pour cela sans doute que les Romains défendoient avec tant de sévérité de faire des nôces au mois de *Mai*, & que dans ce même mois ils en faisoient fermer tous les Temples, pendant que l'on célébroit les *Fêtes Lémuriennes*; parce qu'ils croïoient que les nôces étoient alors malheureuses, & que les enfans qui étoient conçûs dans cette saison, étoient trop vifs, trop

trop pétulans & trop étourdis. Cependant c'eſt la ſaiſon, dans laquelle les hommes les plus ſages & les plus ſpirituels ont été engendrez, pourvû toutefois que leurs peres n'aïent pas pris de trop fréquens ni de trop violens plaiſirs en les engendrant.

Nous pouvons donc dire que le Printems eſt la ſaiſon où les hommes & les femmes ſont plus amoureux. Il nous fait naître des envies naturelles de nous joindre amoureuſement les uns aux autres, & nous y ſommes principalement conviez par les exemples qu'il nous en fournit de toutes parts.

****

ARTICLE I.

A quel heure du jour on doit baiſer amoureuſement ſa femme.

LA bonne digeſtion de l'eſtomac ne contribuë pas peu à notre ſanté; ſi elle eſt bien faite, notre chyle eſt bon, notre ſang eſt pur, nos eſprits ſont agitez & pénétrans, notre ſemen-

ce eſt épaiſſe & féconde, toutes nos parties ſolides ſont robuſtes : en un mot, nous joüiſſons d'une ſanté parfaite. Mais ſi quelque choſe trouble l'action de notre eſtomac, nous ſommes pleins de cruditez; notre ſang n'eſt que pituite, nos eſprits qu'une eau languiſſante, & notre ſemence que du phlegme. Nous reſſentons au-dedans de nous des indigeſtions & des foibleſſes, qui nous empêchent d'être en état de faire aucune action de vigueur.

Entre toutes les cauſes qui ruinent notre eſtomac, & qui en afoibliſſent la digeſtion, il n'y en a point de plus forte que l'amour. Il nous épuiſe de telle force, par la diſſipation de notre chaleur naturelle & par la perte de nos eſprits, qu'après cela nous en reſſentons de l'incommodité dans les principales parties qui nous compoſent.

L'eſtomac, qui eſt la partie qui contribuë le plus à la ſanté, quand il fait bien ſa fonction, eſt donc le premier ataqué dans les excès de l'amour. Mais le cerveau & les nerfs n'en ſoufrent pas moins; & leur ſoufrance a été quelque-

fois jusques-là dans quelques hommes, qu'ils en ont perdu l'esprit, & *Poppée* dans *Pétrone* craignoit fort que *Néron* n'en devint paralitique.

Toutes les parties spermatiques étant naturellement froides, sont afoiblies par l'excès de l'amour. L'estomac, qui en est une des plus considérables, n'est pas des derniéres à s'en ressentir, & l'on peut dire que c'est elle qui est la source de toutes les incommoditez, quand nous abusons de ces plaisirs.

Puisque *Vénus* est donc une des causes étrangéres qui est la plus contraire à notre vie, quand nous nous y adonnons avec excès ou à contre-tems, & que d'ailleurs, selon l'expérience que nous en avons, elle entretient notre santé, lorsque nous en usons à propos, examinons quelle heure du jour est la plus commode pour n'en recevoir aucune incommodité.

Ce ne sont ni les divertissemens du jour ou de la nuit, ni les plaisirs du matin ou du soir qui nous causent des incommoditez. Que ce soit avant ou après le sommeil que nous nous jettions

tions entre les bras d'une femme, ce n'est pas ce qui détruit notre santé, & qui nous fait des foiblesses d'estomac & des nerfs, ni des maux de tête pesante. Tous les désordres qui nous viennent des femmes, ne naissent que de l'excès de notre passion & de l'ocasion que nous ménagons souvent fort mal lorsque nous voulons les caresser. Si notre passion étoit modérée & que nos emportemens amoureux fussent mieux réglez, si avec cela nous les baisions, quand nous ne sommes ni trop vuides ni trop pleins, je suis assûré que *Vénus*, bien loin de nuire, entretiendroit la santé d'un jeune homme, car ce qui est selon les loix & la nature, ne peut nous causer de mal, si nous n'en abusons.

Quelques Médecins pensent que les plaisirs amoureux que nous prenons pendant le jour, sont plus funestes que ceux de la nuit; & que comme les caresses des femmes nous épuisent excessivement, nous devons être en repos après les avoir faites, & réparer par le sommeil & la tranquilité les esprits que

nous y avons perdus ; au lieu qu'après les ocupations ordinaires du jour, nous nous fatiguons encor auprès d'une femme ; & nos lassitudes ne se guérissent pas par d'autres lassitudes.

Il y en a d'autres qui s'expliquent mieux là-dessus, & qui croïent que le point du jour est tems le plus propre à se caresser. C'est alors, disent-ils, que nous sommes dans un état moins inégal ; que nos forces ne sont pas dissipées par les actions du jour ; que notre estomac n'est point acablé par les alimens, & que le sommeil a multiplié nos esprits & fortifié notre chaleur naturelle. Nous n'apréhendons point alors les cruditez, qui souvent nous incommodent. La coction est achevée, & les nerfs tout pleins d'esprits ne se relâchent point si promptement. C'est ce que nous veut dire *Hypocrate*, quand il met par ordre ce que nous devons faire pour conserver notre santé, & qu'il nous conseille le travail avant le manger & le boire, & le sommeil avant *Vénus*.

En éfet, l'aurore qui répond au

Prin-

Printems, paroît plus commode pour la génération : car après qu'un homme s'est agréablement diverti avec sa femme, & qu'il s'est un peu endormi après ses plaisirs légitimes, il répare ainsi toutes les pertes qu'il vient de faire, & guérit les lassitudes qu'il vient de gagner amoureusement. Après cela il se leve & va où ses occupations ordinaires l'apellent, pendant que sa femme demeure au lit pour conserver le précieux dépôt qu'il vient de lui confier. C'est ainsi qu'en usent la plûpart des artisans, qui se portent si bien & qui ont des enfans si bien faits & si robustes : car après s'être lassez du travail du jour précédent, ils atendent presque toûjours l'aurore à poindre pour embrasser leurs femmes. C'est par-là sans doute qu'ils évitent les incommoditez qu'ont les autres hommes, qui sans faire réflexion à leur santé, s'abandonnent à toute heure à la violence de leur passion.

Tous les Médecins demeurent d'acord qu'il ne faut pas baiser sa femme à jeun, parce que l'on ne doit point tra-

vailler quand on a faim. Le travail épuiſe & deſſeche nos corps, mais le travail de l'amour énerve entiérement. Nous devons au contraire nous réjoüir avec elle, ſelon la penſée de quelques-uns, quand nous avons le ventre médiocrement plein; car c'eſt en ce tems-là, diſent-ils, que par la chaleur & les eſprits que les alimens nous communiquent, il nous vient je ne ſai quelle envie de les toucher; après-quoi nous pouvons réparer par le ſommeil la perte que nous avons faite, le repos étant l'unique reméde pour ces ſortes de laſſitudes.

Mais à parler franchement, il y a quelque choſe à dire ſur toutes ces opinions. Le jour n'a rien de facheux, ni la nuit rien de favorable pour l'amour; au contraire, on diroit que le jour a quelques atraits que la nuit n'a pas, notre paſſion ſe réveille & s'excite de nouveau à la vuë d'une belle perſonne, & la lumiére d'une bougie ne nous la fait pas paroître avec tant de charmes que celles du ſoleil J'en apelle à témoin *S. Grégoire de Nazianze*, qui

qui à soixante ans fut tellement épris de la beauté de la femme de son voisin, qui logeoit vis-à-vis de sa maison de campagne, qu'il se résolut à abandonner sa demeure, pour ne pas se laisser surprendre aux atraits de l'amour.

Au reste, le matin seroit le véritable tems de nous embrasser, si nous avions quelque chose de bon dans l'estomac, & si toutes les coctions qui se font en nous n'étoient point acomplies. Mais en ce tems-là il ne se trouve dans notre estomac que la pituite & des cruditez, qui sont des restes de notre dernier repas, & qui ne sont capables d'être émuës par les plaisirs de l'amour que pour notre perte. C'est à cause des cruditez matiniéres, que les Médecins, pour conserver la santé, conseillent de manger un peu le matin, afin que la digestion se faisant par les alimens qu'on a pris, l'estomac soit déchargé des ordures qui s'y étoient assemblées pendant le sommeil, & soit ensuite plus pur pour recevoir ce que nous voudrons lui donner à dîner.

Si nous embrassons donc amoureu-

ſement une femme aïant l'eſtomac vuide, nous languiſſons un moment après, nous reſſentons plus fortement les douleurs & les foibleſſes que cauſe cet épuiſement. Nous avons perdu de notre chaleur & de nos eſprits par ces careſſes, & nous n'avons pas chez nous de quoi les réparer auſſi-tôt. Bien loin de les réparer, nous augmentons par-là les cruditez que nous avons; & par les mouvemens paſſionnez de l'amour, nous les contraignons de ſe mêler parmi notre ſang & d'en corrompre la maſſe.

Pour réſoudre donc la queſtion, après avoir dit ce que l'on peut dire ſur cette matiére, on me permettra de n'obſerver ni le jour ni la nuit, ni les heures ni les momens; mais la ſeule diſpoſition dans laquelle nous ſommes, quand nous ſentons les éguillons de *Vénus*.

Si par hazard nous nous ſentons peſans; ſi une douleur de tête nous acable, qu'une peſanteur de reins nous preſſe, que nous ſoïons chagrins & mélancoliques, ſans en avoir de ſujet,

&

& qu'avec cela, contre notre coûtume, il y ait long-tems que nous n'aïons caressé de femme, alors on ne doit point observer de tems ni prendre de mesures. Il n'importe d'embrasser une femme à jeun ou après le repas, le matin ou le soir, quand il est question de nous défaire d'une matiére qui nous incommode. On se délasse, lorsque l'on change d'ocupation ; le travail amoureux nous paroît doux après les ocupations ordinaires du jour, nous nous sentons plus legers & plus gais, la digestion se fait mieux, notre sang s'agite avec plus de liberté ; en un mot, notre corps ne nous embarasse plus comme auparavant.

Mais il ne faut pas se trouver dans ces sortes d'ocasions, qui sont plus rares que l'on ne se persuade, parce que la nature pendant le sommeil nous décharge souvent de ces humeurs superflues ; après cela il n'en reste plus le lendemain pour nous faire de la peine. Si nous nous trompons, & que nous pensions être incommodez de beaucoup de semence, lorsque nous sommes

malades d'une autre cauſe,nous en reſſentons auſſi-tôt des éfets malheureux, & à peine pouvons-nous enſuite réparer la faute que nous avons commiſe.

Il vaut bien mieux atendre que la premiére digeſtion ſoit faite, & que la ſeconde s'acompliſſe, que l'eſtomac ſe ſoit déchargé de ce qu'on lui a donné à digérer, & que le cœur, le foïe & les autres viſcéres ſanguins achevent de changer en ſang le chyle qu'ils ont nouvellement reçû : alors tout notre corps eſt plein de chaleur & d'eſprits, & notre eſtomac a été depuis peu ſatisfait & raſſaſié, notre cerveau & nos nerfs ſont vivifiez par de nouveaux eſprits, qui en fourniſſent inceſſament à nos parties naturelles. Ainſi quelqu'éfort que nous faſſions en ce tems pour nous épuiſer, nous recevons ſans ceſſe au-dedans dequoi réparer la perte que nous venons de faire.

Après ces grandes maximes,qui ſont établies ſur l'expérience, j'oſe dire qu'il y a dans 24. heures deux tems conſidérables pour obéïr à l'amour ; l'un eſt à 4. ou 5. heures après dîner, & l'au-

l'autre à 4. ou 5. heures après souper. Alors nôtre corps n'est ni trop plein ni trop viude, la coction de notre estomac est en quelque façon acomplie, nos entrailles sont réjouies par l'abord d'une nouvelle humeur ; notre chaleur naturelle est récréée; nos esprits sont multipliez ; & quand nous en dissiperions beaucoup dans ce moment, nous en aurions toûjours assez pour n'être pas incommodez de leur perte. C'est en ce tems-là que nos embrassemens ne sont pas inutiles ; bien loin d'en ressentir des douleurs & des vertiges, nous en avons de la joïe & nous en recevons du soulagement ; si bien qu'il me seroit permis de dire, selon l'avis d'*Hermogéne*, que la nuit les plaisirs de l'amour sont doux, & que le jour ils sont salutaires.

Ce que je trouve pourtant de plus avantageux dans l'une de ces deux ocasions, c'est que nous nous fortifions par deux moïens ; lorsque nous caressons une femme l'après dîner, nous réparons en partie nos forces par le souper, nous les augmentons tout-
à-fait

à-fait par le sommeil de la nuit suivante ; au lieu que si nous la baisons après souper, nous n'avons que le repos de la nuit pour réparer ce que nous venons de perdre.

Les oiseaux, qui ne suivent que les mouvemens de la nature, pour ne pas parler ici des autres animaux, ne se joignent le plus souvent que le soir. On entend alors de toutes parts au mois de Mai le mâle apeller sa femelle, & la femelle répondre à son mâle. La chaleur du jour les a disposez à se caresser ; les alimens qu'ils ont pris pendant le jour ont échaufé leur sang, & l'humeur qui s'est engendrée dans leurs parties amoureuses depuis le soir précédent, les irrite alors à s'en décharger.

Plus les plaisirs sont grands, plus ils nous causent de maux, quand nous ne prenons pas assez de précautions pour nous garantir de leurs apas. Sous cette aparence de volupté, il se glisse incessament des causes de douleur & de chagrin, & nous prenons volontairement ce fin poison, dont

même nous ne nous apercevons pas.

Si l'amour nous fait ressentir la pointe de ses fléches, & qu'il nous embrâse le cœur après la débauche, ainsi qu'il ne manque pas de faire à ceux qui sont les plus lascifs, nous devons en ce tems-là faire tous nos éforts pour éviter ses atraits, si nous sommes en état de les connoître. Nous savons que le vin nous rend hardis & amoureux, mais aussi qu'il étoufe peu-à-peu notre chaleur naturelle, si nous en prenons avec excès. Nous paroissons à la vérité plus gais & plus enjouez après avoir bien bû, & nous sommes alors capables d'entreprendre plus que dans un autre tems. Peut-être que nous ressemblons à un arbre, au pié duquel on jette de la chaux pour en échaufer les racines, le fruit en vient plutôt, & il est même beaucoup plus coloré; mais l'arbre après cela ne vit pas long-tems: & si l'amour & le vin agissent également sur nos parties, il ne faut point douter qu'ils ne nous incommodent doublement.

On doit donc éviter toutes les oca-

ſions qui nous peuvent donner de l'amour, après avoir fait la débauche, ſi nous voulons éviter les maux dont ſouvent nous ne connoiſſons pas les ſuites fâcheuſes.

Les épuiſemens que nous ſoufrons d'ailleurs, joints aux plaiſirs que nous prenons à contre-tems avec les femmes, ne peuvent que nous incommoder de la même ſorte; & je ne conſeillerois jamais à un homme d'embraſſer ſa femme après une ſaignée, un flux de ventre, ou une maladie conſidérable, à moins que de ne vouloir abréger ſa vie. Car *Vénus* ne peut être agréable après d'autres épuiſemens; quelque robuſte que ſoit un homme, il ne ſauroit éviter les accidens funeſtes que peuvent lui procurer ces plaiſirs déréglez.

J'ai connu des hommes, qui n'étans pas encor tout-à-fait guéris d'une maladie aiguë, ſont morts bien-tôt après avoir careſſé leurs femmes, quoiqu'il n'y eût aucun ſigne qui nous eut donné des marques de leur mort, & aujourd'hui j'en connois même d'autres qui n'en peuvent revenir.

Ce-

Cependant, s'il faut faire une fois une faute, il vaut beaucoup mieux se joindre à sa femme le ventre plein que vuide, les accidens n'en sont pas si fâcheux, & nous avons plus de remédes pour subvenir à la plénitude qu'aux épuisemens.

L'expérience nous a apris jusqu'ici que les femmes doivent observer les tems pour être caressées. Les humeurs qu'elles épanchent, lorsque nous les embrassons, ne sont pas si spiritueuses que les nôtres, & leur foiblesse ne vient pas tant de la perte de leur matiére, que de l'excès du chatouillement & de la lassitude du mouvement de l'amour : au lieu que la nôtre est causée par la dissipation de nos esprits & de nôtre chaleur naturelle. Si bien qu'on peut dire que les femmes le peuvent faire en tout tems, & que les hommes doivent prendre des précautions, puisque l'expérience nous le fait connoître.

ARTICLE II.

Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme.

LA vanité est une passion naturelle à l'homme : il s'y laisse aller quand il y pense le moins ; & nous pouvons dire, sans exagération, qu'elle est un des plus grands maux auxquels il est sujet. En éfet, l'homme n'est qu'un songe de l'ombre, si nous en voulons croire un Poëte Grec ; & à le bien considérer, il n'est que foiblesse & que misére. Il ne paroît jamais plus ridicule & plus foible que dans la vanité ; & c'est sans doute ce qui obligea *Démocrite* à se moquer de lui.

Mais il n'y a point d'ocasions où la vanité se fasse voir davantage que dans les matiéres de l'amour, quand pour nous faire admirer, nous nous atribuons des exploits que nous n'avons jamais faits. C'est ainsi que l'Empereur *Proculus* nous en impose, lors qu'écri-

vant

vant à son ami *Métianus*, il nous veut persuader qu'aïant pris en guerre cent filles *Sarmates*, il les avoit toutes baisées en moins de quinze jours, & le Poëte qui est le maître de la galanterie, se vante aussi de l'avoir fait neuf fois pendant une nuit.

J'avouë que nous sommes vaillans en parlant de l'amour ; mais nous sommes souvent bien lâches quand il faut exécuter ses ordres. Ce n'est pas assez que de badiner avec une femme, il faut encor quelque chose de réel, par où il paroisse qu'on est homme & qu'on peut produire son semblable.

Je sai qu'il y en a qui sont d'un tempérament si lascif, qu'ils pourroient baiser plus d'une femme plusieurs nuits de suite : ils se sentent presque toûjours en état d'en satisfaire quelqu'une : mais enfin ils s'afoiblissent, & ils s'énervent d'une telle façon, que leur semence n'est plus féconde, & que leurs parties naturelles refusent même de leur obeïr. L'Empereur *Néron* ne fut pas le seul qui manqua de force & de courage entre les bras de la belle *Poppée* ; comme

le raporte *Pétrone*. Nous en avons aujourd'hui une infinité d'autres exemples; & s'il m'étoit permis de nommer les personnes qui ont paru épuisées & impuissantes entre les bras des belles qu'ils aimoient, j'en remplirois plus d'une page de ce Livre.

Il faut tenir pour fabuleux ce que *Crucius* nous raporte d'un serviteur, qui engrossa dix servantes pendant une nuit, & ce que *Clément Alexandrin* nous dit d'*Hercules*, qui aïant couché pendant 12. ou 14. heures avec 50. filles *Athéniennes*, leur fit à chacune un garçon, qu'on apella ensuite les *Thespiades*.

Nous savons, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs, que la semence de l'homme est conservée dans des réservoirs (*k*) & dans des glandes, (*l*) qui sont à la racine de la verge : que ces réservoirs ressemblent à de petites vessies, qui ont communication les unes avec les autres, & qui sont arrangées à peu près comme sont les places d'une grenade dont on a ôté les grains. Il y en a 3. ou 4. de chaque côté, ou plûtôt il n'y en a qu'une qui a plusieurs petites

tites cavitez. Ces veſſies, auſſi-bien que ces glandes, ſont pleines de ſemence dans un jeune homme qui ſe porte bien, & qui d'ailleurs eſt d'un tempérament amoureux, ſi bien que l'une & l'autre de ces parties peuvent à peu près contenir autant de ſemence qu'il en faut pour 3. ou 4. épanchemens, & il s'en peut même trouver encor pour un autre dans les vaiſſeaux qui viennent des teſticules. Je ne ſuis pas ici ſi exact que ceux qui diſent qu'il y a de trois ſortes de ſemences, qui ont chacune leur vertu. Je ſuis convaincu par l'expérience, qu'il n'y en a que d'une ſorte, que l'on voit ſortir de la verge. Et bien que l'on en trouve en divers lieux de plus liquides & de plus épaiſſes ; cependant parce qu'elles ſe mêlent enſemble, lorſqu'elles ſortent, elles ne paroiſſent que d'une ſeule matiére & que d'une ſeule conſiſtence.

Dès que l'imagination eſt touchée, & que les petits fibres du cerveau ſont ébranlées par la penſée de l'amour, il ſe fait auſſi-tôt une ſueur interne dans nos parties naturelles, & les eſprits qui

s'y

s'y portent avec tumulte & précipitation, font sortir des proſtates (*l*) une matiére liquide, qui prépare le conduit pour le paſſage de la ſemence; mais quand on s'eſt joint amoureuſement à une femme, alors 2. ou 3. petites veſſies, (*k*) qui ſont les plus prêtes à ſe vuider, ſe vuident incontinent, & par-là on donne des marques que l'on eſt homme parfait.

Cependant la nature tâche de réparer un moment après ce que l'on vient d'épancher, & puis l'on eſt bien-tôt encor en état de joüir des voluptez de l'amour, & l'on épanche une ſeconde fois l'humeur qui ſe trouve la plus diſpoſée à ſortir.

La nature, qui dans cette action n'a pour but que la génération des hommes, raſſemble encor promptement la matiére dont elle a beſoin. Elle diſpoſe cette humeur à ſe répandre quand l'on voudra; ſi bien que l'imagination étant inceſſament émuë par la beauté & les charmes de la perſonne que l'on tient entre ſes bras, la paſſion ſe réveille, & les parties naturelles ſe trouvent

encor en état de lui obéïr. On se lie donc étroitement à elle, & on lui fait part une troisiéme fois de ce que l'on a de plus pur & de plus précieux.

Si l'on veut aller plus loin, & que le cœur soit encor embrasé, pendant que les parties naturelles commencent à perdre leurs forces, par la dissipation de notre chaleur naturelle & de nos esprits, la nature fait encor un éfort pour ramasser ce qui reste de matiére dans les vessies séminaires (*k*) & dans les parties voisines. Il semble qu'elle les presse de toutes parts, & qu'elle se prépare à faire sortir avec empressement cette humeur, qu'elle a rassemblée avec tant de promptitude. Il se fait alors un nouveau concours d'esprits, & le feu qui paroissoit auparavant éteint, se rallume dans le moment & se fait ressentir aux parties naturelles. C'est alors qu'un homme caresse encor amoureusement une femme, qu'il la presse étroitement, & qu'il peut même la rendre féconde par ses épanchemens réïtérez.

Enfin aprés s'être reposé quelquetems & avoir un peu réparé par le sommeil

meil les eſprits diſſipés, on ſe trouve encor près d'une perſonne que l'on aime éperdûment, les careſſes ſont récriproques, quoiqu'il ſemble qu'elles ſoient alors plus preſſantes du côté de la femme, qui commence à s'échaufer, quand l'homme eſt épuiſé, & qui l'invite à cette heure, au lieu que l'homme l'invitoit au commencement.

Après tout, on ſe ſent encor ému, & les parties naturelles, de flétries qu'elles étoient auparavant, commencent à ſe roidir. La nature ramaſſe des parties voiſines ce qu'elle peut de ſemences, elle en tire même des teſticules, afin de la diſpoſer à un cinquiéme épanchement.

J'avouë qu'elle ne peut faire cela ſitôt, & qu'il faut du tems pour remplacer par la matiére qui s'eſt depuis peu répanduë. Néamoins de tous les éforts qu'elle fait en nous, il n'y en a pas un de plus prompt ni de plus violent, que celui avec lequel elle entreprend la génération.

L'imagination s'échaufe donc encor, & l'on ne manque ni de courage

ni de matiére pour faire un nouveau sacrifice à l'amour. Les parties naturelles ont assez d'esprits pour se tenir quelque-tems en état de faire leur devoir, & aux moindres caresses d'une femme, on l'embrasse encor & on lui fait part de l'humeur qu'elle desire avec tant de passion.

Mais s'il y faut retourner une sixiéme fois, quoique nous éprouvions encor une envie secrette de continuer nos caresses amoureuses, nos parties sont pourtant glacées; & si après l'épuisement qu'elles ont soufert à cinq diférentes reprises, il en sort encor une humeur; c'est une matiére cruë & aqueuse, qui n'est point propre à la génération, ou du sang vermeil, comme celui d'un poulet que l'on vient d'égorger, qui se répand quelquefois en telle abondance par la foiblesse des parties naturelles, que l'on a bien de la peine à en revenir, témoin un galant homme de ma connoissance, qui vit encor, mais qui vit misérablement, lequel après avoir embrassé deux Courtisanes cinq fois dans une après-dinée, ren-

rendit par la verge, à la ſixiéme fois; plus de deux onces de ſang.

Il faut donc croire que les plus grands éforts que l'on puiſſe faire auprès d'une femme pendant une nuit, ne ſauroient aller qu'à quatre ou cinq embraſſemens. Tous ces grands excès d'amour que l'on nous raconte, ſont autant de fables que l'on nous debite; & ſi nous en voulions croire les hommes ſur ce qu'ils nous diſent là-deſſus, ſans conſulter la raiſon, nous nous laiſſerions aller auſſi-bien qu'eux à l'impoſture & à la foibleſſe d'ame.

Un Roi d'*Arragon* rendit autrefois un Arrêt autentique ſur cette matiére. Une femme mariée à un *Catalan*, fut obligée de ſe jetter un jour aux piez du Roi, pour implorer ſon ſecours ſur les fréquentes careſſes de ſon mari, qui, ſelon ſon raport, lui ôteroit bientôt la vie, ſi l'on n'y mettoit ordre. Le Roi fit venir le mari pour en ſavoir la vérité. Le *Catalan* avoüa ſincérement que chaque nuit il la baiſoit dix fois. Sur qui le Roi lui défendit, ſur peine de la vie, de la baiſer plus de ſix fois,

de

de peur qu'il ne l'accablât par les excès de ses embrassemens.

Je sai que les Espagnols, qui demeurent dans un païs chaud, sont beaucoup plus amoureux que nous ne le sommes en France. La chaleur excessive de leur climat, leurs alimens succulens, leurs femmes renfermées & voilées, le tempérament bilieux & mélancolique des hommes, qui aiment naturellement l'oisiveté, sont sans doute les causes de leur lasciveté ordinaire : au lieu qu'en France, la chaleur est modérée, les alimens nourrissent moins, les femmes sont libres, & elles conversent avec nous ; les hommes sont moins bilieux & moins mélancoliques : enfin nous nous apliquons à quantité de choses, & l'oisiveté nous est naturellement odieuse. Si bien qu'à parler en général, si un Espagnol peut baiser sa femme six fois pendant une nuit, un François ne la pourra caresser que cinq.

Les Rabins, qui n'avoient en vûë que la conservation de leur Nation, taxoient le devoir qu'un *Païsan* devoit ren-

rendre à sa femme, à une nuit par semaine; celui d'un *Marchand* ou *Voiturier* à une nuit par mois; celui d'un *Matelot* à deux nuits par an; celui d'un *homme d'Etude* à une nuit en deux ans. Je suis assuré que si les femmes faisoient les loix, elles n'en useroient pas de la sorte, témoin la femme d'un Avocat qui sur cela me dit l'autre jour fort ingénument, qu'elle eut mieux aimé avoir été la femme du *Païsan* que de tous les autres.

Les Anciens avoient acoûtumé de mettre *Mercure* près de *Vénus*, quand ils faisoient le portrait de cette Déesse, pour nous aprendre que la raison dont ils pensoient que *Mercure* étoit le Dieu, devoit toûjours ménager nos voluptez. En éfet, nous les goûtons avec plus de tranquilité, lorsque l'usage n'en est pas si fréquent. Souvent nous nous dégoûtons des alimens que nous avons en abondance, & quelquefois nous sommes bien-aises de quitter la table des Grands pour celle d'un pauvre homme.

Si la modération est louable en quel-

que chose, c'est sans doute dans l'amour. *Solon*, qui fut estimé de l'Oracle, l'un des plus sages de la Grece, prévoïoit bien les malheurs qui devoient arriver aux hommes par l'usage indiscret de l'amour, lorsqu'il ordonna à ses Citoïens qu'il ne falloit baiser sa femme que trois fois le mois.

Les caresses trop fréquentes des femmes nous épuisent entiérement; au lieu que si elles nous sont modérées, notre santé s'en conserve & notre corps en devient beaucoup plus libre qu'auparavant: si bien que je ne conseillerois pas à un jeune homme, ni de fuir *Vénus* avec horreur, ni de se laisser aller à ses charmes avec trop de molesse & de complaisance. Je ferois ici le souhait qu'*Euripide* faisoit autrefois en parlant à *Vénus*:

Vénus, en beauté si parfaite,
Inspire de grace à mon cœur,
Ta plus belle & plus vive ardeur;
Et rends dans mes amours mon ame satisfaite:
Mais tiens si bien la bride à mes ardens desirs,
Que sans en ressentir ni douleur ni foiblesse,
Jusques dans l'extrême vieillesse
Je prenne part à tes plaisirs.

Je ne ſaurois louer le Philoſophe *Aeas*, qui ne baiſa ſa femme que trois fois pendant ſon mariage, bien qu'il lui fit un garçon chaque fois. Pour *Xénocrate*, qui parut plutôt une pierre qu'un homme auprès de la Courtiſane *Phryné*, on doit croire que ce fut un effet de la continence, qu'il devoit à l'étude de ſa Philoſophie, plutôt que le défaut du mouvement de ſes parties naturelles.

Le tempérament, l'âge, le climat, la ſaiſon, & la façon de vivre, réglent toutes les careſſes que nous faiſons aux femmes. Un homme de 25. ans, qui eſt d'une complexion chaude, rempli de ſang & d'eſprits, qui habite les plaines fertiles de *Barbarie*, qui eſt l'un des plus aiſez de ces contrées-là, baiſera plutôt cinq fois une femme pendant une nuit du mois d'*Avril*, qu'un autre de 40. ans, qui eſt d'un tempérament froid, & demeure dans les montagnes ſtériles de *Suéde*, & qui avec cela a de la peine à vivre, n'en connoîtra une autre deux fois pendant une du mois de *Janvier*.

Les

Les femmes n'ont point leurs voluptez bornées comme nous les avons ; autrement les Nobles de *Lithuanie* ne permettroient pas aux leurs, comme ils font, d'avoir des aides dans leur mariage. En éfet, les femmes ne se sentent pas épuisées, quand même elles soufriroient long-tems de suite les ataques amoureuses d'une multitude d'hommes. Témoin l'impudique *Messaline* & l'infâme *Cléopâtre*. La premiére aïant pris le nom de *Lycisca*, fameuse Courtisane de Rome, surpassa de 25. coups en moins de 24. heures, dans un lieu public, la Courtisane que l'on estimoit la plus brave en amour, & après cela elle avoua qu'elle n'étoit pas encor tout-à-fait assouvie. L'autre, si nous en voulons croire la lettre de *Marc-Antoine*, à l'un de ses Amans, soufrit pendant une nuit les éforts amoureux de cent six hommes, sans témoigner d'en être fatiguée.

ARTICLE III.

Si l'on doit prendre des remédes pour dompter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.

IL n'y a rien qui soit plus incapable de troubler notre tempérament, que si nous changeons tout-d'un-coup & à contre-tems notre façon de vivre. L'air, le manger, le boire & les autres choses, que nous apellons naturelles, peuvent beaucoup sur nous, & ce sont principalement ces causes auxquelles nous devons tout le bonheur ou le malheur de notre vie, selon la maniére dont nous en usons.

C'est un axiôme dans la Médecine qu'*Hypocrate* a remarqué le premier, que le changement qui se fait en nous avec précipitation, nous cause toujours des maladies, à moins que nous ne soïons assez forts pour nous y oposer. Si l'on veut, par exemple, corriger le tempérament trop chaud & trop

sec

ſec d'un homme amoureux, on doit y procéder avec tant de lenteur & de prudence, qu'il ne s'aperçoive preſque pas lui-même de l'action des remédes, qui le rafraîchiſſent & qui l'humectent, autrement on le jetteroit dans une intempérie contraire qui le rendroit malade.

ARTICLE IV.

Des remédes qui domptent le tempérament amoureux.

LEs hommes qui dans la fleur de leur âge joüiſſent d'une ſanté parfaite, & qui ſont d'un tempérament chaud & humide, ont beaucoup plus de ſemence que ceux qui ſont d'un tempérament chaud & ſec; mais cependant ceux-ci ſont les plus laſcifs, ainſi que nous l'avons dit ailleurs. Si ces derniers n'ont pas tant de ſemence, elle eſt du moins plus âpre, plus chatouillante & plus pleine d'eſprits & de vents, c'eſt ce qui les rend hardis

dis & amoureux, au lieu que les premiers sont simples & debonnaires.

En quelque lieu que vive un homme lascif, il est toûjours embarassé de son temperament amoureux. La vertu ne peut rien où l'amour agit naturellement, & la Religion même a trop peu de pouvoir sur son ame, pour retenir ses premiers mouvemens & pour vaincre la complexion qui lui fournit à toute heure des objets amoureux, dont son imagination est échaufée.

Dans le chagrin où il en est, il cherche par tout des remédes qui puissent dompter sa passion. Celui que la nature lui presente pour éteindre son feu lui plairoit plus que tous les autres, s'il étoit permis; mais il a de certaines considerations pour ne les pas prendre. Cependant tous les autres remédes dont on peut user par dedans ou par dehors, sont tous en quelque façon inutiles ou dangereux pour lui. Leur fraîcheur éteint presque notre chaleur naturelle; leur attriction épaissit trop nos esprits; & l'un & l'autre detruisent presque notre memoire & sont

font tort à notre jugement. C'eſt ce qui a fait dire à pluſieurs Médecins, qu'il ne faloit pas tout-à-fait s'opoſer à la violence de l'amour, & qui inſpira l'Oracle d'Apollon Delphique, que *Diogéne* interrogea pour ſon fils amoureux : *Qu'on ſe gardât bien d'arrêter la violence de cette paſſion, ſi l'on vouloit conſerver la vie des hommes.* En éfet, ſi l'on s'opiniâtre à détruire notre humeur amoureuſe, on détruit en même-tems notre tempérament, & par-là on nous cauſe des maladies, dont ſouvent nous ne guériſſons jamais.

Cependant ſi notre paſſion eſt ſi forte, qu'elle nous aporte quelques incommoditez fâcheuſes, & que même elle nous en faſſe apréhender d'autres qui ne le ſont pas moins, nous pouvons alors nous ſervir des remédes que les Médecins nous propoſent ſur ce ſujet ; mais avec une telle modération, que nous ne faſſions rien dont nous aïïons lieu enſuite de nous repentir.

L'expérience nous aprend que *l'air froid, les alimens qui font peu de ſang & d'eſ-*

d'esprits, le jeûne, l'eau en boisson, l'aplication à l'étude, le travail & les veilles, sont des remédes propres à combattre un amour déréglé. De plus, éviter la compagnie de la personne que l'on aime éperdûment, & se lier d'amitié avec une autre, fuir la nudité dans les portraits & dans les statuës, ne lire jamais de livres qui nous excitent à l'amour, & ne point regarder d'animaux qui se caressent, sont encor de puissans moïens pour corriger cette passion: car le grand secret pour vaincre ici & pour remporter la victoire, c'est de ne combattre point, ou de ne combattre qu'en fuïant.

Mais tous ces remédes sont peu de chose pour un homme qui aime passionnément, & qui d'ailleurs est d'une telle complexion, qu'il aimeroit quand il ne voudroit pas aimer. Il faut quelque autre reméde qui fasse plus d'impression sur lui-même, & qui lui arrache par force, pour parler ainsi, l'amour déréglé dont son imagination est blessée.

Je ne m'arrêterai point ici à décrire tous les remédes que nos Médecins

emploïent à combattre cette passion. Je proposerai seulement ceux qui ont le plus de force à la détruire, ou plutôt à la diminuer. Mais avant que de les proposer, il me semble que l'on doit savoir que tous les tempéramens ne sont pas égaux, & qu'il y a des remédes qui diminuent le sang, les esprits & la semence, en émoussant la pointe dans les uns, & qui cependant en d'autres en produisent abondamment.

Ce que j'avance seroit dificile à croire, si l'expérience par laquelle nous savons presque tout ce que nous savons, ne nous en instruisoit. La *laituë* & la *chicorée*, par exemple, s'oposent presque dans tous les hommes à la génération de la semence; mais je sai certainement, que dans quelques-uns principalement, s'ils en mangent le soir, elles en engendrent une telle abondance, qu'ils se polluent la nuit en dormant. La même expérience nous aprend encor, que le *poivre* & le *gingembre* diminuent la semence, & dissipent les vents qui sont si nécessaires à l'action de l'amour; cependant il y en

en a d'autres qui ſont beaucoup plus amoureux qu'auparavant, quand ils en ont uſé.

La raiſon de ces éfets ſi diférens n'eſt fondée que ſur la variété des complexions des hommes. La *laituë* qui nous rend pour l'ordinaire lâches en amour, par l'aveu de toute l'Antiquité, rend ceux-ci plus amoureux, en tempérant leur chaleur & leur ſécheresſe exceſſive, par ſa froideur & par ſon humidité. Leurs parties naturelles étant ainſi tempérées aquiérent enſuite un tempérament égal, qui eſt la cauſe de la vigueur de toutes ces parties-là. Le *poivre*, au contraire, diſſipant les humeurs ſuperfluës de ces autres, échauffe & deſſéche leurs parties génitales, qui ſont naturellement froides & humides, & leur procurant ainſi un tempérament égal, il augmente leur force, qui eſt enſuite la cauſe d'une coction plus avantageuſe, ou, pour parler avec le ſavant *Daniel Tauvri*, Docteur en Médecine, qui me cite cet endroit dans ſon Livre de Médicamens. Les remédes qui augmentent la ſemence,

ſont

ſont preſque tous remplis de parties huileuſes & volatiles, ſi bien que les froids & les chauds agiſſant diféremment ſur diverſes complexions, cauſent une abondance de ſemence & des pollutions nocturnes dans les hommes; car les permiers calment le mouvement du ſang & tempérent les parties de la génération, les autres qui trouvent le ſang en quelque eſpéce de repos, lui donnent du mouvement, & ainſi procurent aux parties de la génération une filtration abondante de ſemence dans les uns & dans les autres.

C'eſt encor par la même expérience que nous ſavons qu'il y a des remédes chauds ou froids, que les uns & les autres diſſipent ou étouffent notre feu & s'opoſent à notre concupiſcence. Nous en prenons par la bouche, & nous nous en apliquons par dehors, afin d'éteindre de toutes parts cet amour déréglé, qui nous cauſe tous les jours tant de déſordres.

Je ne dirai rien ici des *ceintures rafraichiſſantes*, des *lames de plomb* que l'on s'aplique ſur les reins, des *roſes*

blanches dont on parseme son lit, de *la mandragore*, des *groseilles rouges*, du *citron aigre*, & de tous les autres remédes qui s'oposent à la génération de la semence, en nous rafraîchissant & en nous desséchant beaucoup. Je dirai seulement quelque chose de ceux qui ont le plus de force à éteindre notre feu & à détruire notre semence.

Le *lys d'étang blanc*, que quelques-uns appellent *Volet*, & que nos Apoticaires nomment *Nénupar*, aussi-bien que les Arabes, a une qualité si particuliere pour combatre nos desirs amoureux, qu'au raport de *Pline*, son usage pendant *douze jours consécutifs* empêche la génération de la semence; & si nous en usons pendant quarante jours, nous ne sentirons plus les éguillons de l'amour. Sa sécheresse, jointe à la froideur de cette plante, est si active, qu'elle desséche & rafraîchit toutes nos parties, sans que d'ailleurs nous en ressentions aucune incommodité. C'est par ces qualitez, si nous en croïons *Galien*, qu'elle entretient notre voix & nourrit notre corps, &

que

que s'oppoſant à la génération de la ſemence, elle empêche la diſſipation des eſprits qui ſe pourroit faire par les mouvemens de l'amour.

On en uſe diverſement ; tantôt l'on en fait une décoction, du ſyrop, de la conſerve, de l'eau diſtilée au bain marie, & tantôt l'on en compoſe un linimen.

Bien que nous n'aïons pas la *Ciguë* des *Athéniens*, qui eſt d'un verd obſcur & d'une puanteur inſuportable, cependant la nôtre ne laiſſe pas de nous incommoder par ſa froideur quand nous la mangeons, témoin *François Trampélinus*, Précepteur de *Pomponace*, qui en aïant mangé dans un ſouper, fut troublé bien-tôt après : témoin encor le Chevalier *Naſarimus-Baſſanus*, qui en aïant auſſi mangé en guiſe de racines de perſil, en devint auſſi-tôt inſenſé.

Nous ſavons pourtant, ſur le raport de *Scaliger* & d'*Anguillara*, que les Piémontois en coupent le germe, quand elle pouſſe au Printems & qu'ils en mêlent dans des ſalades, & que quelques pauvres d'Italie s'en ſervent en-

cor aujourd'hui avec du pain, en forme d'asperges. *Jules Scaliger* avouë même en avoir mangé en guise de *Chervi*, sans en avoir été incommodé; & *S. Jérôme* nous assure que les Prêtres d'Athénes par l'usage qu'ils faisoient de la *Ciguë*, cessoient de ressentir les mouvemens de la concupiscence. La *Ciguë* n'a donc point de mauvaises qualitez, selon la pensée de ces Auteurs; & *Mercurial* n'auroit jamais conseillé aux femmes d'en boire la décoction, pour empêcher de tomber dans les excès de l'amour, s'il n'eut été persuadé qu'elle ne produisoit point de mauvais éfets.

De tout cela on peut conclure qu'il y a des espéces diférentes de *Ciguë*, ou que la force des personnes qui en usent résistent plus ou moins à la vertu de cette plante: ou qu'enfin, ce que je croirois plutôt, les unes en prennent peu & les autres beaucoup: car *Galien* nous aprend que si nous en usons avec modération, elle nous rafraîchit & dissipe notre semence: au contraire, si nous en prenons un peu plus, elle nous rend

rend stupides : & enfin elle nous tuë, si nous en mangeons beaucoup.

Après cela l'on ne doit point être si scrupuleux dans l'usage de notre *Ciguë* que le sont quelques Médecins d'aujourd'hui, qui ne veulent pas même que l'on s'en serve par dehors en petite quantité ; & l'histoire de *Socrate*, qui mourut après avoir bû un mélange de *Ciguë*, ne nous doit pas faire craindre d'user de la nôtre avec modération. Puisque la boisson de la *Ciguë* des Athéniens étoit un poison éguisé avec de l'*Opium* que l'on mettoit dans du vin. Cependant nous aprenons de *S. Basile*, dans sa septiéme Homélie, que non-seulement les Prêtres Athéniens usoient de leur *Ciguë*, qui est plus ennemie de l'homme que la nôtre, pour dompter leur tempérament amoureux & pour éfacer de leur esprit les idées lascives ; mais encor, que les femmes incommodées de la fureur de la matrice en étoient entiérement guéries, quand elles s'en étoient servies.

De tous les remédes chauds, qui dé-

truisent la semence & qui combattent les vens, il n'y en a point que l'on estime avoir plus de force, que le *Camfre*, l'*Agnus-castus*, & la *Ruë.* Ce sont ces remédes, à ce que l'on dit, qui causent aux hommes & aux femmes la chasteté & la stérilité même, & qui dissipent tous les fantômes que l'amour peut présenter à leur imagination.

Le *Camfre crud*, que l'on nous aporte de *Perse*, de *la Chine* ou de l'*Isle de Bornée*, est une espéce de gomme, que quelques Médecins pensent être froide & séche, parce qu'étant mêlée avec quelques remédes froids, ces remédes rafraîchissent avec beaucoup plus de force.

Mais d'autres soûtiennent le contraire, & croïent que le *Camfre* est chaud & sec au second degré, parce qu'il échause la langue & l'estomac, qu'il a une odeur pénétrante, qu'il enflâme & qu'il brûle même dans l'eau. En éfet, je n'ai point trouvé de meilleurs remedes dans les épuisemens que cause l'étuve, que de mettre dans la bouche le gros de *Camfre*, comme la tê-

te

te d'une épingle ; dès qu'il se fond à l'humidité de la bouche, il envoïe par tout le corps des esprits qui nous récréent, & tombant ensuite dans notre estomac, il nous échause & nous incommode même par sa chaleur, si nous en prenons beaucoup.

Quelques Médecins pensent que les hommes qui en usent souvent sont pour la plûpart stériles, parce qu'ils ont apris qu'il avoit la propriété d'éteindre notre feu & la semence même. En éfet, sa sécheresse est trop considérable pour ne pas dessécher nos humiditez, & sa matiére trop subtile pour ne pas faire évaporer les parties spiritueuses de notre semence.

Mais cette pensée, quelque aparence qu'elle ait, & l'expérience qu'en fit *Scaliger* sur une chienne de chasse, n'empêchent pas que nous ne demeurions toujours dans notre sentiment ; savoir, que nous ne croïons pas qu'il puisse éteindre la semence, ni empêcher la génération. Car comme l'opinion contraire n'est pas bien établie par l'expérience, & que l'histoire de *Jules*

Scaliger

Scaliger eſt unique, nous avons lieu de croire qu'il n'eſt pas ennemi de la génération des hommes. Ce que je pourrois prouver par moi-même & par *Tachénius*, qui nous aſſure que ceux qui purifient le *Camfre* à Veniſe & à Amſterdam ſont très-amoureux & très-féconds.

Les femmes Athéniennes, qui ſervoient aux cérémonies que l'on faiſoit à l'honneur de *Cérès*, préparoient des lits avec des branches d'*Agnus-caſtus* dans le Temple conſacré à cette Déeſſe. Elles avoient apris par l'uſage, que l'odeur des branches de cet arbre combattoit les penſées impudiques & les ſonges amoureux. A leur exemple, quelques Moines Chrétiens ſe font encor des ceintures avec des branches de cet arbre, qui ſe plient comme de l'ozier, & ils prétendent par-là s'arracher du cœur tous les deſirs que l'amour y pourroit faire naître. En vérité la ſemence de cet arbre, que les Italiens apellent *Pipérella*, & que *Sérapion* nomme le poivre des Moines, fait de merveilleux efets pour ſe conſerver dans

dans l'innocence; car si l'on en prend le poids d'un écu d'or, elle empêche la génération de la semence; & s'il s'en fait encore après en avoir usé, elle la dissipe par sa sécheresse; & puis sa qualité astringente resserre tellement les parties secrettes, qu'après cela elles ne reçoivent presque plus de sang pour en fabriquer de nouvelle. N'est-ce point pour cela que la Statuë d'*Esculape* étoit faite de bois d'*Agnus-castus*, & qu'aujourd'hui dans la cérémonie du Doctorat des Médecins, on ceint les reins du nouveau Docteur avec une chaîne d'or, qui rafraîchit de lui-même, pour lui marquer qu'en faisant la Médecine, il doit être pudique & retenu avec les femmes.

La *Ruë* séche produit les mêmes éfets. Sa semence, qui est chaude & séche au troisiéme degré, aussi-bien que celle de l'*Agnus-castus*, desséche tellement notre semence, qu'il n'en reste presque point pour faire des épanchemens amoureux: & si l'on en prend de tems en tems le poids d'un écu d'or, l'on se trouve ensuite impuis-

sant

ſant auprès d'une femme, quelqu'éfort que l'on puiſſe faire.

Je ne ſaurois paſſer ici ſous ſilence le remède horrible dont ſe ſervit *Fauſtine*, fille de l'Empereur *Antoine le Debonnaire*, pour calmer l'amour déréglé qu'elle portoit à un *Gladiateur*. L'Empereur qui l'aimoit tendrement, ſe perſuadoit qu'elle avoit été enchantée, & il croïoit qu'il étoit impoſſible, ſans charmes, qu'une femme abandonnât un mari, qui avoit de ſi belles qualitez, comme avoit *Antoine* le Philoſophe, pour aimer un *Gladiateur*. C'eſt ce qui l'obligea à envoïer conſulter les Caldéens, qui lui firent réponſe, que *Fauſtine* devoit boire du ſang de celui qu'elle aimoit, & coucher enſuite avec ſon mari, pour haïr horriblement ce premier homme. En éfet, le ſuccès répondit à la promeſſe : & *Antonius Commodus* nâquit de ces embraſſemens, qui dans le tems ſe délecta au meurtre, comme le meurtre avoit été la cauſe de ſa vie.

ARTI-

ARTICLE V.

Des remédes qui excitent l'homme à embrasser ardemment une femme.

JE dis encor une fois, que je ne prétens point écrire pour des personnes qui ont l'esprit mal tourné; mon dessein n'étant pas d'enseigner les excès de l'amour; ce seroit favoriser le vice, & en même-tems détruire la santé des hommes.

La matiére que je traite est comme un couteau à deux tranchans, qui fait du bien à ceux qui le prennent à propos, & du mal aux autres qui ne savent pas le manier. Si je suis la cause de quelques excès, il ne faut pas m'en imputer le blâme; on doit plutôt blâmer ceux qui se laissent môlement aller au crime, & qui n'ont pas assez de vertu pour se soutenir. La terre n'est pas la cause de notre yvresse, bien qu'elle nous donne tous les ans ses liqueurs agréables: elle n'est pas non plus la cau-

cauſe de notre mort, quoiqu'elle nous preſente ſes herbes vénimeuſes.

J'écris donc pour des maris qui ſont foibles, par des défauts naturels, par l'âge, par les déſordres de leur vie paſſée, ou par quelque longue maladie; qui n'ont pas aſſez de force pour engendrer ni pour ſatisfaire leur femme; qui cherchent par tout des moïens pour avoir des ſucceſſeurs légitimes, & qui n'épargnent ni leur bien, ni leur ſanté même pour y réuſſir.

Je m'étonne de ce que les Caſuiſtes, qui ont écrit tant de bagatelles ſur la matiére que je traite dans ce Livre, aïent oublié cette queſtion importante, & qu'ils ne nous aïent point du tout enſeigné, ſi c'étoit un crime de s'exciter, ou pour rendre le devoir à une femme, ou pour engendrer un enfant; car ces deux fins ſont, ce me ſemble, fort raiſonnables, au lieu que la volupté ne l'eſt pas. Quoiqu'il en ſoit, nous tâcherons d'en parler, ſelon que la nature nous en inſtruira, & que l'expérience nous donnera des lumieres pour connoitre les remédes qui ſont les

plus

plus propres à nous exciter à l'amour.

La nature a mis dans le cœur de tous les hommes un violent desir d'avoir des enfans pour successeurs & pour heritiers de leur nom & de leur bien. Je ne vois donc pas de crime à seconder cette inclination si naturelle, pourvu qu'elle tienne dans de justes bornes; mais hormis cela, je ne craindrois point d'imiter un Médecin Italien, qui donna à un vieillard un reméde purgatif pour un reméde amoureux.

Je ne veux point parler ici de tous les remédes qui nous excitent à l'amour, & qui produisent beaucoup de matiéres dans nos parties secrettes, comme sont les *jaunes d'œufs*, les *testicules de coq*, les *chancres*, les *chévrettes*, les *écrevisses*, la *moële de bœuf*, le *vin doux*, le *lait*, & les autres choses qui nourrissent beaucoup. Je ne dirai rien aussi des remédes qui causent des vents, comme les *artichauts*, l'*ail* cuit, l'*hippomane*, le *membre de cerf* ou de *taureau*, tué au mois de Mai ou d'Octobre, les *cubebes*, &c. Je m'arrêterai seulement à ceux qui ont plus de force pour en-

courager un homme à embrasser vigoureusement une femme.

Je dirai donc en peu de mots ce que je pense du petit *Crocodile*, que les Latins apellent *Scincus*, & que l'on pourroit nommer *Crocodile terrestre*, & que l'on apelle aux Antilles *Mabouia* & *Brochet terrestre*, du *Chervi*, du *Satyrion*, du *Borax*, de l'*Opium*, des *Cantharides*, & de l'*Herbe* dont parle *Théophraste* : mais j'avertirai encor ici ceux qui sont lents dans l'exercice de l'amour, de ne se servir de ces remédes qu'aprés avoir inutilement emploïé les autres moïens naturels & legitimes.

Parce que nous ne connoissons presque point en France le petit *Crocodile*, qui se trouve ordinairement en Egypte, & que nous n'en avons l'experience que par le raport d'autrui, nous nous contenterons de dire que la chair d'autour de ses reins, mise en poudre & buë dans du vin doux, du poids d'un écu d'or, fait des merveilles pour exciter un homme à l'amour ; aussi l'a-t-on fait entrer dans la composition qui irrite nos parties secre-

cretes & qui fait aimer eperdûment.

Ce ne sont que les noms diferens que chaque Nation donne aux plantes, qui nous troublent le plus souvent quand il en faut parler : plus une plante a de vertu, plus on lui a donné de noms : témoin le *Chervi*, dont les Auteurs qui en ont traité, ont fait une telle confusion, qu'il faut avouer que les plus éclairez dans la science des Plantes ont bien de la peine aujourd'hui à débroüiller ce que les anciens & les nouveaux Herboristes nous en ont voulu dire. Les uns l'ont nommée *Genicula*, ou *Genichella* ; les autres l'ont apellée *Fraxinelle*. *Avicenne* lui a donné le nom de *Langue* d'*Oyseau*, *Pline* de *Langue d'Oyson*, & les Arabes l'ont désignée pas celui de *Secacul.* Ce n'est pourtant ni la *Renoüée*, ni le *Sceau de Marie* de *Dioscoride*, ni le *Dictam*, ni le *Frêne*, ni enfin l'*Ornithagalon* des Anciens ; parce que tous ces noms marquent des plantes particuliéres & diférentes.

Ce que nous apellons *Chervi*, & qui est aujourd'hui en France assez connu

par ce nom-là, a tant de vertu pour exciter les hommes à aimer, que *Tibére*, l'un des plus lascifs de tous les Empereurs, si nous en croïons l'Historien, en faisoit venir tous les ans d'Allemagne pour s'exciter avec ses femmes. En éfet, tous les Médecins demeurent d'acord de ses qualitez, & disent qu'il engendre beaucoup de vents & de semence, aussi-bien que l'artichaut. Ce qui oblige encor aujourd'hui les femmes *Suédoises*, au raport des Matelots qui viennent du Septentrion, d'en donner à leurs maris quand elles les trouvent trop lâches à l'action de l'amour.

Le *Satyrion* est une plante dont on fait plusieurs espéces, & dont on peut user indiféremment pour les éfets que nous en espérons; sa racine represente ordinairement deux testicules de chien; la bulbe basse est succulente & dure, & la haute toute flétrie & molette, comme étant la plus vieille: c'est cette premiére racine que l'on doit toujours prendre quand on en a besoin. Cependant le *Satyrion*, qui

n'a

n'a qu'une ſeule racine bulbeuſe, doit être préféré aux autres, ſelon le ſentiment de pluſieurs Médecins; mais quoiqu'il en ſoit, les bulbes de toutes ces plantes ſont beaucoup de ſemence & engendrent beaucoup de vents, ſi on les fait cuire ſous la cendre, comme des *Truffes*, & ſi on les mêle enſuite avec du beure frais, du lait & du girofle en poudre, ou qu'on les faſſe confire au ſucre, comme l'on en vend aujourq'hui chez les Droguiſtes de Paris. Ces racines, par leur humidité ſuperfluë, enfiant nos parties naturelles, nous rendent ſemblables à des Satyres, d'où cette plante a pris ſon nom. On lui atribuë tant de vertu, qu'il y en a qui penſent que pour s'exciter puiſſamment à l'amour, il ne faut qu'en tenir dans les deux mains pendant l'action même.

C'eſt cette racine qui a donné le nom à ce fameux mélange que les Médecins ont nommé *Diaſatyrion*. Si l'on en prend le matin & le ſoir la peſanteur d'un demi écu d'or, avec du vin doux ou du lait de vache, pendant ſept

ou huit jours, ils assûrent que les vieillards reprendront la vigueur de leurs jeunes ans, pour satisfaire leurs femmes & pour se faire des successeurs. On débite une boisson gluante dans les cabarets de Perse, dont la base est une espéce de *Satyrion*, qui est fort commun dans ce Roiaume-là; elle échause beaucoup; aussi la boit-on chaude, comme le café. C'est pour cela que les Perses en usent plutôt pendant l'Hyver que durant l'Eté, principalement dans les Villes Septentrionales de ce païs-là. Ils l'apellent *Scareb-Thaleb*; c'est-à-dire, *Sirop de renard*; parce que le *Satyrion* a ses bulbes semblables aux testicules de cet animal. Quelques-uns ont crû que c'étoit l'herbe amoureuse de *Théophraste*; ce que nous examinerons ci-après.

Le *Borax* rafiné est du nombre de ces remédes qui excitent puissament à l'amour. Il est une espéce de sel, dont usent aujourd'hui nos Orfêvres, pour faire fondre plus aisement l'or qu'ils mettent en œuvre. Il pénetre toutes les parties de notre corps, il en ouvre

tous

tous les vaisseaux, & par la ténuité de sa substance, il conduit aux parties génitales tout ce qui est capable en nous de servir de matiére à la semence. Il a tant de vertu, ainsi que l'expérience me l'a souvent fait connoître, que si l'on en donne à une femme qui ne peut acoucher un ou deux scrupules dans quelque liqueur convenable, l'on en verra bien-tôt des éfets surprenans. Il se porte d'abord aux parties naturelles, & y produit tout ce que l'on peut atendre d'un reméde qui a été tenu fort long-tems pour un secret.

On ne doit pas apréhender d'en user par la bouche ; l'usage n'en est point dangereux : & si quelques Médecins ont écrit qu'il étoit un poison, ils ont confondu la *Chrysocolte* des Grecs avec le *Baurach* des Arabes ; l'un & l'autre servant à faire fondre l'or plus aisément. C'est ainsi que les mêmes éfets des drogues, & que la diférence des noms que l'on impose aux choses, ont souvent trompé les hommes les plus doctes & les plus eclairez.

Si Fallope, de Lobel, Rodriguez à Casto

&

& *Mercurial* s'en sont heureusement servis dans des maladies des femmes, nous ne devons pas en avoir de l'horreur ; & si ce dernier Médecin nous assûre qu'il agit si puissamment sur les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, qu'il jette même les hommes dans le *priapisme*, si l'on en use avec excès, nous pouvons hardiment nous en servir avec modération.

Peut-être me blâmera-t-on de ce que je place ici avec les remédes qui excitent à l'amour, l'*Opium*, que toute l'Antiquité a crû être froid au quatriéme degré, & tuer les hommes par l'excès de cette qualité. Bien loin, dira-t-on, de nous enflâmer auprès d'une femme, il nous cause le sommeil & nous rend stupides, au lieu de nous rendre amoureux. Mais si nous faisons réflexion qu'il est amer & âpre à la bouche, qu'il s'enflâme au feu, & que les Orientaux en usent pour être vaillans à la guerre & auprès des femmes, nous serons sans doute d'un tout autre sentiment.

Quand l'Empereur des *Turcs* leve une

une armée, les ſoldats ſe garniſſent d'*Opium*, qu'ils apellent *Amſiam*, ou *Aſſion*, pour s'en ſervir comme nos matelots de tabac, ſi nous en croïons *Bellon*. Une petite doſe priſe par la bouche excite des vapeurs qui montent au cerveau, troublent bénignement l'imagination, comme fait le vin; mais une doſe exceſſive fait entiérement évaporer notre chaleur naturelle, & diſſipe tout-à-fait nos eſprits, comme le *ſafran*, ſi nous en prenons beaucoup.

Les Orientaux, qui aiment naturellement l'excès de l'amour, ont l'imagination inceſſamment embaraſſée d'objets laſcifs: & lorſqu'ils ont pris un peu d'*Opium*, auquel ils ſont accoûtumez, elle s'échauſe alors & ſe trouble plus qu'auparavant; & comme ils reſſentent des démangeaiſons & des chatouillemens par tout le corps, & principalement à leurs parties naturelles, je ne m'étonne pas s'ils ſont ſi étourdis à la guerre & ſi laſcifs avec les femmes.

C'eſt un poiſon pour nous qui n'y ſommes point acoûtumez, à moins que nous ne ſoïons auſſi ſains & auſſi robuſ-

tes que l'étoit *M. Charas*, quand il en prit douze grains. Pour moi, j'ai de la peine à en donner deux ou trois grains de crud à mes malades les plus vigoureux, me ſouvenant toujours des funeſtes éfets que j'ai vû arriver par le mauvais uſage de ce reméde & des préceptes que nous donne *Zuingérus* ſur cette drogue.

Je ne m'étonne pas ſi les Turcs & les autres Orientaux ont une inclination ſi déréglée à prendre de l'*Opium* pour joüir d'une volupté indicible. Pour moi, qui ai éprouvé les vertus de cette drogue dans une maladie preſque déſeſpérée en 1688. je dirai ſincérement ce que j'en ai reſſenti. Tous les rémedes m'étoient alors inutiles dans les vomiſſemens exceſſifs, dans le facheux cours de ventre que je reſſentois. Je crûs qu'il n'y avoit point au monde d'autre moïen de me ſauver que de prendre 2. grains d'extrait ſimple d'*Opium*. Je ne l'eus pas plûtôt pris que je me ſentis guéri, comme par miracle, & que pendant un jour entier, je reſſentis des plaiſirs que je ne ſaurois

expri-

exprimer ; une petite vapeur douce & chatouillante couloit insensiblement, comme je le pense, par les nerfs & par les membranes externes de mon corps. Cette vapeur me causoit une volupté excessive ; car depuis la nuque du col & les épaules jusqu'au croupion, je sentois un chatouillement qui me causoit un plaisir parfait, puis cette vapeur agréable étoit portée aux piez & aux genoux, où je ressentois encor, principalement autour de la rotule, des chatouillemens inexplicables. Ce plaisir se fit ressentir plusieurs fois en sommeillant pendant ce jour-là, si bien que je ne fus pas fâché d'avoir été malade, pour avoir ressenti des plaisirs, qui sont un nombre de ceux du Ciel & une image d'une félicité bien imaginée. Je ne m'étonne donc pas si les Levantins sont si friands d'*Opium*, puisqu'il cause tant de plaisir à ceux qui en usent.

Les *Mouches Cantharides* ont tant de pouvoir sur la vessie & sur les parties génitales de l'un & de l'autre sexe, que si l'on en prend deux ou trois grains, l'on en ressent de telles ardeurs, que

l'on en est ensuite malade : témoin ce qui arriva ces années passées à un de mes amis qui vit encor. Son rival étant au désespoir de ce qu'il épousoit sa maîtresse, s'avisa de mettre des *Cantharides* dans une pâte de poires qu'il lui fit présenter le soir de ses nóces. La nuit étant venuë, le marié caressa tellement sa femme, qu'elle fut incommodée ; mais ces délices se changérent bien-tôt en tristesse, lorsque cet homme sur le minuit se sentant extrêmement échaufé avec une grande dificulté d'uriner, s'aperçut qu'il faisoit du sang par la verge. La peur lui augmenta le mal, qui fut acompagné de quelques foiblesses. On le traita avec tout le soin possible, & l'on apliqua à son mal les remédes qui le guérirent avec de la peine.

L'herbe qu'*Androphile* Roi des Indes envoïa au Roi *Antiochus*, étoit *l'herbe de Théophraste*, fort éficace pour exciter les hommes à embrasser amoureusement les femmes, & en cela surpassoit toutes les vertus des autres plantes, s'il faut en croire l'Indien qui en étoit le porteur. Il assuroit qu'elle lui

avoit

avoit donné de la vigueur pour soixante-dix embrassemens ; mais il avoüoit aussi qu'aux derniers éforts, ce qu'il rendoit n'étoit plus de la semence.

Nous savons par ceux qui ont voïagé dans les Indes, que les Indiens sont beaucoup plus lascifs que nous ne le sommes, & que l'une de leurs principales ocupations est de prendre avec les femmes les plaisirs que l'amour leur presente. Parce qu'ils se plaisent à cet exercice amoureux, ils ont trouvé des remédes pour s'y exciter davantage. Ils usent ordinairement de *Brétel*, d'*Aréca* ou de *Banghé*, qu'ils prennent quelquefois seul, & qu'ils mêlent souvent les uns avec les autres, ou avec un peu de *chaux de Coquille*.

L'herbe dont parle *Théophraste*, est sans doute l'une de ces trois choses : & si je suis un bon devin, je choisirois plutôt le *Banghé* que les deux autres, fondé sur cette conjecture, que le *Banghé*, au raport de *Clusius*, a des qualitez semblables à celles de *Maslach*, *Meslack*, ou *Macslack* des Turcs, qui n'est autre chose que l'*Amsiam* des Orien-

taux, ſelon la penſée de *Baubin.* Si l'*Amſiam* rend les hommes plus allégres & plus laſcifs, ainſi que nous l'avons raporté ci-deſſus, le *Banghé* ne produira pas de moindres éfets, ſi nous en croïons ceux qui en ont uſé; c'eſt-à-dire, qu'il nous rendra ardens à careſſer les femmes, & nous cauſera en dormant d'agréables rêveries, ſi l'on s'en ſert en petite quantité. Mais ſi l'on en prend beaucoup, l'on en devient inſenſé; témoin les femmes Indiennes, qui voulant témoigner l'afection qu'elles portoient à leurs maris pendant leurs vies, prennent beaucoup de *Banghé*, qu'elles mêlent avec du *Séfane*, & ſe jettent ainſi toutes inſenſées dans le feu, où l'on fait brûler les corps de leurs maris défunts.

Cette conjecture m'en fait naître deux autres; l'une, que le *Banghé* des Orientaux eſt le *Bamjain* des Egyptiens, que *Céſalpinus* dit avoir la ſemence dure & ſemblable à celle d'un petit cochon: l'autre que c'eſt l'herbe que nous apellons *Strammonium* ou *Pompe épineuſe*, qui eſt une eſpéce de *Solanum*,

ou

ou plutôt que nous nommons *Chanvre*, de la semence de laquelle on fait commerce dans l'Orient, comme dans l'Occident, de *Tabac*.

Ces conjectures sont apuïées sur le raport d'un honnête homme, qui a passé quelques années dans les Indes, & qui m'a dit que les Orientaux usoient d'une petite semence qui les rendoit comme insensez auprès des femmes, & il me l'a dépeinte semblable à celle du *Strammonium*. A quoi se raporte fort bien ce qu'avoit apris *Hofman* du Médecin *Ratzembach*, qui lui avoit dit que les Turcs avoient dans une Forteresse, qui fut prise par les Chrétiens en l'an 1595. une grande quantité de cette semence.

D'ailleurs le *Strammonium*, que les Turcs apellent *Tatoula* ou *Datoula*, produit des éfets semblables à ceux du *Banghé*; car si l'on donne un peu de sa semence avec du vin aux personnes qui y sont acoutumées, il les rend joïeuses, & remplit leur imagination d'objets qui ne sont point désagréables; & parce que la plus grande passion des

Orientaux, c'est celles qu'ils ont pour les femmes; il ne faut pas s'étonner si aïant l'esprit un peu troublé par la vertu de cette plante, ils ont en dormant d'agréables rêveries, qu'en veillant même ils se sentent extrêmement émûs auprès des femmes.

Mais il ne faut pas trop s'y joüer: car si ceux qui y sont le plus acoûtumez, en prennent la pesanteur de deux écus d'or, ils en deviennent insensez pendant trois jours: si la dose est un peu plus forte, ils en meurent, & une demie once tuë le plus robuste de tous les hommes.

Ces conjectures que j'avois faites autrefois n'étoient pas, ce me semble, mal fondées: cependant j'ai apris depuis, de bonne part, que le *Banghé* des Orientaux étoit une herbe & une composition, qu'ils apellent *Banghé* l'une & l'autre, au moins les Perses & les Lévantins les nomment ainsi. Les Barbares de Madagascar & des Isles adjacentes les plus voisines de l'Afrique, les apellent *Aleth*, *Mangha*; les Egyptiens *Asis*, *Assis* ou *Axis*; & les Turcs

Aza-

Azarath; or l'*Assis* des Egyptiens ne signifie que de l'herbe par excellence, que je crois être notre *Chauvre*. Puis examinant le *Banghé* des Asiatiques & le *Bamjain* des Egyptiens, je trouve qu'ils sont le *Mangha* des Africains, à quelques lettres près. Ainsi on peut conclure que l'herbe lascive dont *Théophraste* fait mention, est plutôt le *Chauvre*, que tout autre chose, puisqu'elle a une odeur vireuse, qu'elle cause l'ivresse, & qu'elle trouble l'imagination. J'en dis de même de la composition que l'on en fait, comme je l'ai écrit fort au long dans mon Livre de la Boisson des Peuples. Ainsi il ne faut pas croire que ce soit ni le *Satyrion* ni le *Strammonium*, comme je l'ai dit, ni le *Surnag* des Africains, qui est peut-être notre *Satyrion*, ni enfin le *Ginzeng* des Chinois & des Tartares.

J'avouë que les Européens ne ressentent pas les mêmes éfets de l'usage de ces *Narcotiques*, que font les Asiatiques & les Africains. La coûtume fait que ces drogues produisent des éfets diférens dans ceux qui en usent, & nous

n'obſervons chez nous que la tranquilité de l'ame, le plaiſir & la démangeaiſon du corps, au lieu des égaremens amoureux qui ſe remarquent chez les autres. Si tous ces remédes ſont aſſaiſonnez avec de l'*ambre* ou du *muſc*, ils ſeront beaucoup plus éficaces & exciteront davantage à l'amour, l'expérience nous montrant que ces deux parfums portent les humeurs aux parties naturelles qui en ſont chatouillées. Je ne parlerai point ici de la *chair de lion*; parce que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit ennemie des hommes; car un Médecin en aïant donné trois gros au *Calife Vaticus* pour l'exciter à aimer, il le tua au lieu de le guérir.

Les remédes que l'on prend par la bouche ne ſont pas les ſeuls qui excitent les hommes à embraſſer amoureuſement les femmes. Ceux que l'on aplique par dehors y contribuent beaucoup, & l'on en forme des linimens pour en oindre les reins & les parties naturelles. Ces linimens ſe font avec du *miel*, du *ſterax liquide*, de l'*huile de fourmis volans*, du *beurre frais*, ou de la *graiſ-*

ſe

se d'oïe sauvage ; on y ajoûte un peu d'*Euphorbe*, de *pié d'Alexandrie*, de *gingembre* ou de *poivre*, pour faire pénétrer le reméde, & l'on y mêle quelques grains d'*ambre gris*, de *musc* ou de *civette* pour le parfumer.

On peut encor apliquer des remédes sur les testicules des hommes lents, pour les exciter à aimer; & comme ces parties sont la seconde source de la chaleur, selon le sentiment de *Galien*, ils la communiquent aussi à tout le corps ; car outre la force d'engendrer, ils fabriquent encor une humeur spiritueuse, qui nous rend robustes, hardis & courageux. Pour cela, on peut prendre de la *poudre de canelle*, de *girofle*, de *gingembre* & de *roses*, avec de la *Thériaque*, de la *mie de pain* & du *vin rouge.*

Mais cet homme, dont nous avons parlé ailleurs, après *Célius Rhodiginus*, se servoit d'un plaisant remede pour s'exciter avec une femme. Il se faisoit bien fouéter dans l'action ; & si quelquefois, par respect ou par pitié, on le fouétoit avec plus de modération, il se mettoit en colére contre celui qui l'épar-

pargnoit, si bien qu'il n'étoit jamais plus content, que lorsque la douleur l'obligeoit à satisfaire sa passion déréglée.

CHAPITRE VI.

Si l'homme prend plus de plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent.

IL n'y a point de plaisir ni plus prompt ni plus grand que celui de l'amour; il rejoüit dans un instant tout notre corps & ravit de joïe toute notre ame. Nous n'avons besoin ni d'industrie ni de maître pour nous aprendre à aimer. La nature nous a imprimé dans le cœur je ne sai quoi d'amoureux, qu'elle cultive peu-à-peu, à mesure que nous croissons; & quand elle nous incite à caresser une femme, je ne saurois dire en combien de maniéres elle nous fait naître des contentemens. Les aproches de l'amour sont aussi délicieuses que la joüissance même. Le plaisir est extrême quand nous y pensons par avance, & le souvenir en est agréa-

agréable. La douleur que nous soufrons à aimer, nous plaît autant que le plaisir même. Enfin toutes les passions de l'ame sont pour ainsi dire les esclaves de cette passion amoureuse.

Le sentiment vif & indicible que nous avons dans les plaisirs du mariage, nous fait connoître celui qui en est l'auteur; & je me persuade que Dieu a voulu nous y en faire connoître l'excès & la grandeur, pour nous indiquer ceux que nous devons espérer à l'avenir. Je n'aurois osé avancer cette pensée, si *S. Augustin* ne me l'avoit fournie dans son *Livre* 14. de la Cité de Dieu, *Chap.* 17. & je ne m'étonne pas, poursuit-il, si les plaisirs que nous prenons avec les femmes sont si excessifs, & s'ils surpassent tous ceux que les hommes peuvent ressentir, & s'ils nous touchent si vivement au-dedans & au-dehors: puisque notre ame & notre corps en sont si puissamment émus. La nature ne nous a pas permis d'éviter ces voluptez, quelques saints que nous soïons, quand dans le mariage nous voulons nous apliquer à faire des enfans.

Si la nature n'avoit mis des délices extrêmes dans l'action de l'amour, je ne ſaurois croire qu'un homme d'eſprit pût ſe plaire à ſe repentir ſi ſouvent. Mais les idées trompeuſes de l'amour ſont ſi engageantes, qu'il eſt comme impoſſible pour s'en garantir ; & il faut que le plaiſir que l'on prend avec les femmes ſoit bien grand, puiſque ſelon le ſentiment de la plupart des Théologiens, les diables en ſont ſi friands.

L'expérience de tous les jours nous fait voir que les plaiſirs du mariage ne nous rendent pas heureux : au contraire, il y a peu de perſonnes qui ne ſe repentent après les avoir pris, comme nous venons de dire. Il faut faire peu de réflexions ſur les atraits de l'amour, dont la nature nous a charmez, pour connoître que ce n'eſt pas où il faut nous arrêter : ſi bien que pour parler juſte, il ne faut aimer les plaiſirs du mariage que pour la génération, & peut-être pour être chaſtes & pour obéir aux ordres de Dieu, qui veut garnir le Ciel de Bienheureux, dont nous ſommes les organes & les inſtrumens. Les hommes

mes charnels n'entendent pas ce langage ; il n'y a que les ſpirituels qui le goûtent : car ceux qui croïent que le bien de l'homme dans le mariage eſt dans la chair, & que le mal eſt ce qui les détourne des plaiſirs ; que ceux-là s'en ſoulent, & qu'ils y meurent ! Mais ceux qui n'ont en vûë que d'obéir à Dieu, & de ſatisfaire à ſes Commandemens, qui ont une femme, comme s'ils n'en avoient point, comme parle *S. Paul*, & qui ont pour ennemis ceux qui les empêchent de faire leur devoir; que ces perſonnes-là ſe conſolent en Nôtre-Seigneur.

Que ſi nous conſidérons le mariage, avec toutes ſes ſuites, en qualité d'hommes charnels, nous n'y trouverons que des malheurs & des imperfections: mais ſi nous l'examinons en qualité de Chrétiens, nous verrons que c'eſt l'ouvrage de Dieu, que *Jeſus-Chriſt* a perfectionné par ſa grace, que nous avions perduë par notre corruption. Si nous ne nous ſervons du milieu de *Jeſus-Chriſt*, tous nos plaiſirs, quelques licites qu'ils puiſſent être, ne feront que des

des malheurs & des diſgraces. Le mariage, ſans *Jeſus-Chriſt*, eſt abominable; avec *Jeſus-Chriſt*, il eſt aimable & ſaint, puiſqu'il l'a ſanctifié, avec tout ce qui en dépend.

J'avouë que nous ne ſaurions empêcher que l'amour ne ſe faſſe par tout reſſentir, & que les hommes les plus retirez qui habitent les *grotes* & les *deſerts*, ne ſauroient éviter ſes ateintes. Il les touche auſſi-bien que nous, & cette paſſion ſe fait connoître dans les forêts les plus afreuſes, auſſi-bien que dans les villes les plus peuplées.

La volupté du corps conſiſte à ne reſſentir aucune douleur. Celle de l'eſprit réſide dans la joïe intérieure de n'être point eſclave de ſes paſſions: mais les plaiſirs que nous prenons dans le mariage ſont quelque choſe de divin, s'ils ne paſſent pas les bornes de la raiſon. C'eſt ce qui obligea les Anciens à établir une *Vénus* honnête & modeſte, qui veilloit aux actions licites des femmes mariées; & c'eſt cette volupté que la nature a donnée comme des atraits pour la perpétuité de notre eſpéce.

Ce

Ce n'eſt point un crime que de prendre des plaiſirs amoureux avec ſa femme, ſi nous en voulons croire *S. Bonaventure*, & *Salomon*, le plus ſage & le plus heureux des hommes, qui a le mieux parlé des plaiſirs de l'amour, par l'expérience qu'il en avoit faite, & on ne doit point ſe perſuader que la nature ait joint les plaiſirs à la conjonction des ſexes pour nous faire des crimes.

De ces trois ſortes de voluptez; ſavoir, du corps, de l'eſprit & de l'amour, la derniére eſt ſans doute la plus forte & la plus grande; notre corps & notre ame ſe fondent de joïe, pour ainſi dire, lorſque nous nous perpétuons: & ces deux parties de nous-mêmes reſſentent tant de contentement, qu'on ne les a pû encor bien exprimer juſqu'à cette heure.

Si l'amour cauſe des égaremens & nous fait ſouvent perdre l'eſprit, c'eſt une preuve de la violence de ſes voluptez. Notre ſiécle nous fournit aſſez d'exemples malheureux, ſans en aller chercher dans les ſiécles paſſez, pour nous aprendre cette vérité. La Cham-

bre de Justice que notre grand Monarque a depuis peu établie contre les empoisonneurs, nous marque assez par les Arrêts qu'elle donne, jusqu'où peuvent aller les emportemens de l'amour. Si ses voluptez n'étoient pas si charmantes, & qu'elles n'eussent pas tant d'empire sur notre esprit, nous n'en verrions pas tous les jours tant de funestes éfets, & jamais *Viturio* & *Ferrier* n'auroient perdu la vie en la voulant donner à un autre, si l'amour ne les avoit charmez.

L'homme & la femme goûtent tous deux des plaisirs extrêmes quand ils se caressent, & j'aurois peine à dire lequel des deux en reçoit le plus. Cependant, si l'on peut découvrir celui qui a les parties de la génération plus sensibles & plus entortillées, qui engendrent plus de vents, qui a l'imagination plus forte & le sang plus chaud & plus mobile, je me persuade que la question sera aisée à décider.

On ne doute point que nos parties secrettes ne soient beaucoup plus sensibles que celles des femmes; elles sont tou-

toutes nerveuses, ou pour mieux dire, elles ne sont que des nerfs : au lieu que les parties des femmes sont charnuës & par conséquent moins sensibles que les nôtres. Si entre toutes les parties de notre corps, les nerfs ressentent une plus vive douleur quand on les touche, ils recevront aussi une plus grande volupté. D'ailleurs nos vaisseaux spermatiques par où passe la semence, sont extrêmement entortillez, & nos testicules ne sont, à proprement parler, qu'un tissu de nerfs & de vaisseaux, pliez les uns sur les autres : si l'on pouvoit déveloper nos vaisseaux spermatiques & qu'ensuite on les mesurât, je ne mentirois point, en disant qu'ils sont plus longs huit ou dix fois que nous ne sommes hauts, au lieu que ceux des femmes ne sont pas plus longs que le doigt.

Si les vents sont nécessaires pour les plaisirs de l'amour, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, nous avouërons que les hommes n'étant pas si réglez dans leur façon de vivre que les femmes, ils engendrent aussi beaucoup plus de vents & d'esprits flâteurs.

Nous avons encor l'esprit plus ferme & l'imagination plus forte que les femmes ; les filets de notre cerveau sont plus tendus & plus durs ; & quand nous aimons, nous aimons plus fortement & plus voluptueusement. Les femmes au contraire ont l'esprit plus inconstant & l'imagination plus foible. Les fibres de leur cerveau sont plus molettes & plus flexibles ; & bien qu'elles paroissent quelquefois aimer plus ardemment, elles ne ressentent pas pour cela plus de volupté que nous dans les caresses amoureuses.

Enfin notre sang est plus chaud & plus âpre que le leur ; il s'agite avec plus de force ; & il s'est vû des hommes trembler de froid à l'aproche d'une femme qu'ils vouloient embrasser, le cœur & le cerveau se défaisant alors de la plus grande partie de leur chaleur & de leurs esprits, pour les envoïer avec précipitation aux parties naturelles.

Nous sommes navrez de joïe, quand la semence toute enflée d'esprits se fait passage au travers de nos vaisseaux entortillez. Les vapeurs chaudes & chatoüil-

toüillantes qui s'en elévent, & le mouvement précipité des esprits, qui pénétrent nos membranes , ne contribuent pas peu à nos voluptez excessives.

Bien que les femmes soient vivement touchées des plaisirs de l'amour, quand nous les embrassons, je ne saurois croire que leur volupté y soit plus grande : leur semence est plus liquide & moins chaude ; elle n'est pas remplie de tant d'esprits, & ne se darde pas si promptement que la nôtre.

Quoiqu'il en soit, on pourroit dire que la question demeure toujours indécise, & que l'on ne sauroit la décider si l'on ne prend pour juge *Tirésias*, qui aïant été femme & homme tout ensemble, peut mieux juger qu'aucun autre du plus grand plaisir de l'un ou de l'autre des sexes. Ce fut lui qui décida en faveur de *Jupiter* contre *Junon*, & qui prononça que les femmes prenoient plus de plaisir que les hommes, quand elles en étoient embrassées.

En éfet, on pourroit dire que les parties naturelles des femmes s'agitent

avec plus de violence, quand elles veulent être humectées par la semence de l'homme, & la femme ressent un plus grand plaisir, lorsque ces parties atirent & succent nos humeurs, qu'elles les pressent de toutes parts par la conception, & qu'elles s'épuisent elles-mêmes par des épanchemens considérables ; si bien qu'il s'est trouvé quelqu'un qui a hardiment avancé que le plaisir des femmes surpassoit d'un tiers celui des hommes.

Mais sans m'arrêter à ce dernier sentiment, qui ne me paroît pas le plus véritable, je conclurai avec *Hypocrate*, que les femmes ont beaucoup moins de volupté que nous, mais que leur plaisir dure plus long-tems. Car puisque la nature fait notre plaisir de peu de durée, elle a aussi voulu qu'il fût extrême, au lieu que le contentement des femmes étant moindre, elle les a récompensées en le faisant beaucoup plus durer ; & c'est sans doute cette raison qui fit déterminer *Tirésias* a donner gain de cause à *Jupiter*, prenant la durée pour l'excès du plaisir.

ARTI-

ARTICLE I.

De la manière dont les personnes mariées doivent se caresser.

JE n'aurois jamais traité cette matiére, si je ne l'avois trouvée dans les Livres des Casuistes si mal agitée, qu'il est impossible que l'on ne puisse tirer des conséquences véritables, à moins que de faire tort à la vérité. Le fondement de cette question se trouve dans l'expérience, dans les Livres de la Nature, ou dans ceux des fameux Médecins, que la plûpart des Théologiens, des Casuistes & des Confesseurs n'ont jamais lûs, si bien que je ne m'étonne pas s'ils se trompent si lourdement dans ces sortes de matiéres.

La fin du mariage, selon le sentiment de l'Eglise, est de faire des enfans ou d'assouvir médiocrement sa concupiscence. Elle blâme la seule volupté dans les caresses des femmes, & la condamne comme un cri-

crime capital, si elle passe les bornes de la raison.

La Religion Chrétienne a donc en abomination les caresses de l'homme & de la femme qui ne se font que par délices ; & la Médecine qui s'emploïe à conserver la santé des hommes, nous donne des loix qui ne peuvent soufrir que nous abusions des contentemens que la nature nous y presente. C'est contre ce vice abominable que *S. Paul* crie si haut dans le *Chapitre I.* de son *Epitre aux Romains*.

Toutes les postures que la Courtisane *Cyréne* inventa autrefois, jusqu'au nombre de douze pour se caresser, que *Phéilénis* & *Astynasse* publiérent, qu'*Eléphanits* composa en vers *Léonins*, & que l'Empereur *Tibére* fit ensuite peindre autour de sa sale, nous font bien voir que les femmes savent mieux que nous toutes les souplesses de l'amour, & qu'elles s'abandonnent plus aux voluptez amoureuses : en éfet, leur passion est plus violente & leur plaisir dure plus long-tems ; c'est comme un feu qui s'entretient dans du bois verd,

verd, par la foiblesse & la legereté de leur jugement.

Quoi qu'un homme ait entrepris de parler dans ces derniers siécles des postures de l'amour, & qu'il en ait fait graver de belles planches par les *Caraches*, je suis pourtant persuadé qu'il n'y a pas si bien réussi que les femmes qui s'en sont mêlées : car dans ces sortes de matiéres, par tout où elles sont elles emportent le prix.

La nature a apris à l'un & à l'autre sexe les postures permises & celles qui contribuent à la génération, & l'expérience a montré celles qui sont défenduës & celles qui sont contraires à la santé.

Nos parties amoureuses n'ont pas été faites pour nous caresser debout, comme les érissons ; nous altérons notre santé dans cette posture, & nous nous oposons même à la génération, car toutes nos parties nerveuses travaillent alors & se ressentent de la peine que nous nous donnons. Les yeux en sont ébloüis, la tête en pâtit, l'épine du dos en soufre, les genoux en trem-

tremblent, & les jambes ſemblent ſuccomber à la peſanteur de tout le corps. C'eſt la ſource de toutes nos laſſitudes, de nos goutes & de nos rhumatiſmes. Mais encor la génération en eſt empêchée; car la matiére que nous communiquons à une femme, n'eſt jamais bien reçuë dans le lieu que la nature a deſtiné à cet uſage. Le conduit de la pudeur eſt trop preſſé par la poſture de la femme, quand nous les embraſſons ainſi.

Etre aſſis n'eſt pas non plus une poſture qu'il faut à un amour bien réglé. Les parties naturelles ne ſe joignent qu'avec peine, & la ſemence n'eſt pas toute reçüë pour faire un enfant acompli dans toutes ſes parties.

L'homme, qui ſelon les loix de la nature, doit avoir l'empire ſur ſa femme, & qui paſſe pour le maître de tous les animaux, eſt bien lâche de ſe ſoumettre à une femme, quand ils veulent prendre enſemble des plaiſirs amoureux. Si cette femme eſt émuë d'une paſſion déréglée, & qu'elle veüille s'abandonner aux voluptez d'un amour

im-

impudique, il n'eſt pas de l'honnête homme de lui plaire ni de ſe ſoûmettre lâchement à elle. C'eſt une ateinte qu'il donne à ſon privilége & une honte qu'il s'atire par ſa propre complaiſance.

Au lieu de faire des enfans, on rend par cette poſture une femme ſtérile; & ſi par hazard il en vient quelqu'un, il eſt petit ou imparfait. Le peu de matiére que le pere a donné pour le former, a été ſi peu fournie d'eſprits, que l'ame qui doit un jour s'en ſervir comme d'inſtrumens pour ſes plus belles facultez, ne fait dans la ſuite rien qui vaille, & les enfans en deviennent nains, boiteux, boſſus, louches, imprudens & ſtupides. Il ne faut point aller chercher ailleurs des marques du déréglement de ceux qui leur ont donné la vie, que ces mêmes enfans contrefaits.

La plus commune des poſtures eſt celle qui eſt la plus licite & la plus voluptueuſe; on ſe parle bouche à bouche, on ſe baiſe & on ſe careſſe, quand on s'embraſſe par devant.

Si un homme eſt trop peſant, & que la femme ſoit extrêmement délicate,

il me ſemble qu'on n'agiroit pas contre les loix de la nature, ſi l'on ſe careſſoit de côté, à l'imitation des renards : on éviteroit par cette poſture tous les accidens auxquels une femme délicate peut être expoſée dans la poſture la plus commune, & il n'arriveroit jamais par-là de ſuffocations ni de fauſſes-couches.

Je mettrois ici la poſture de careſſer une femme par derriére, parmi celles qui ſont contre les loix de la nature, ſi un Philoſophe & deux Médecins ne me diſoient le contraire. En éfet, toutes les bêtes, ſi nous en exceptons quelques-unes, ſe joignent de la ſorte; & pour engendrer, la nature ne leur a point apris d'autre moïen que celui-là. La matrice des femmes eſt alors plus en état de recevoir la ſemence du mâle; elle la retient & la fomente plus commodément; ſi bien que ne s'écoulant pas ſi aiſément de leurs parties naturelles que dans une autre poſture, l'expérience leur a fait voir que l'on rendoit ainſi des femmes fécondes, qui étoient ſtériles auparavant.

Il eſt certain que l'Anatomie nous montre que la matrice eſt beaucoup mieux ſituée pour la conception, lorſqu'une femme eſt ſur ſes mains & ſur ſes piez, que quand elle eſt ſur le dos. Le fond de cette partie eſt alors plus bas que ſon orifice, & il n'y a qu'a jetter de la ſemence, elle y coule d'elle-même, & par ſa propre pêſanteur elle tombe où elle doit être conſervée pour la génération. Cette poſture eſt la plus naturelle & la moins voluptueuſe : l'action de l'amour nous donne d'elle-même aſſez de plaiſir, ſans en chercher de plus grands par une autre figure, & je ne doute pas que les Caſuiſtes ne nous permiſſent d'en uſer de la ſorte, pour éviter l'excès de la volupté dans les embraſſemens des femmes.

Si une femme eſt naturellement ſi graſſe, qu'elle ait le ventre en pointe, qui s'opoſe à l'aproche de ſon mari; fera-t-on un diſſolution de mariage, plutôt que de conſeiller à cet homme de careſſer ſa femme par derriére ?

Mais encore puiſque la loi commande à un mari de rendre le devoir à ſa

femme, quand elle témoigne l'aimer ardemment, elle oblige aussi la femme de rendre ce même devoir à son mari; quand il ne peut dompter sa passion. Si par hazard il veut éteindre sa concupiscence sur la fin de la grossesse de sa femme; ne pourroit-on pas alors lui permettre de la caresser par derriére, plutôt que d'étoufer l'enfant qui est sur le point de naître, ou que d'aller lui-même chercher ailleurs à faire un crime? Dans cette posture il n'y aura point de crainte pour une fausse-couche, l'épine du dos soufre plutôt que le ventre les secousses que l'amour inspire aux hommes dans cette rencontre.

En éfet, *S. Thomas*, * qui est estimé parmi les Théologiens pour un des meilleurs Casuistes qu'il y ait, est de ce sentiment. Il nous aprend qu'il n'y a point de crime, quand des personnes ma-

* *Monuerim aliquando conversionem debiti situs omninò culpâ vocare, quam non captandæ voluptatis gratiâ, sed aliqua justa causa intercedit, scilicet ob pinguedinem viri, suffocandique fœtum motum, 4. d. 31. in fine in expos. litterali.*

mariées se caressent par derriére, pourvû que ce ne soit pas à dessein de prendre des plaisirs excessifs, mais seulement pour des causes légitimes, comme lorsqu'un homme a le ventre trop gros, & qu'il a peur d'étoufer dans les entrailles de sa femme l'enfant qui en doit bien-tôt naître.

Si *Paul Enigette* & *Mercurial*, après le Philosophe *Lucréce* ont été de ce sentiment, que les femmes concevoient plutôt en les caressant par derriére que par devant, je ne saurois me persuader qu'ils aïent voulu parler de ce crime énorme, auquel l'Ecriture ne donne point de nom. On ne conçoit jamais de la sorte, & les Philosophes qui suivent les loix de la nature, ne sont jamais infectez d'opinions qui soient contre ses maximes. Il est donc permis de caresser sa femme de quelque maniére que ce soit, pourvû que la volupté ne soit pas excessive, que notre santé n'y soit pas interressée, & que l'on ne commette point de faute contre la propagation des hommes. C'est ainsi que le pense *S. Thomas*, comme je l'ai dit,

le Cardinal *Cajétan*, *Albert le Grand*, *Abulensis* sur *S. Mathieu*, & quelques autres Casuistes.

Mais je m'aperçois ici plus qu'ailleurs, que les choses dont je parle sont trop délicates pour en dire davantage. Je proteste que je n'ai pû choisir des termes moins durs, pour expliquer mon sentiment sur ce sujet : & si j'ai passé quelquefois les bornes de la bienséance, comme le fit autrefois *S. Augustin*, on peut croire que ce n'a été que par la force de la matiére que je traite.

*********************************:*********************************

ARTICLE II.

Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle.

LA beauté est un des plus grands priviléges que la nature nous ait donnez, pour avoir de l'autorité sur les autres. C'est cette qualité qui exerce sur les hommes une espéce de tirannie, & qui les charme d'une maniére si extraor-

traordinaire, que même les plus barbares en sentent les atraits. C'est ce qui oblige encor aujourd'hui quelques peuples de l'Afrique, de metre sur le Trône les hommes les mieux faits d'entr'eux; & c'est aussi ce qui inspiroit à un Evêque de Milan, de choisir pour ses laquais des personnes les mieux faites & les plus acomplies.

La beauté que l'on admire dans les femmes est un puissant éguillon pour nous exciter aux délices de l'amour; elle nous engage à les aimer; & ce que l'Avocat *Hipéris* n'avoit pû gagner par son éloquence sur l'esprit des Juges, la beauté de *Phryné* l'emporta hautement. Il n'y a pas moïen de se garantir des charmes d'une jeune personne qui a toutes les graces à sa suite. Elle ménage nos inclinations comme il lui plaît, & la tyrannie de la beauté dont elle est ornée, est si puissante, que malgré nous, nous devenons les esclaves. Témoin *Néron*, qui gagné par les attraits de *Popée*, ne pût jamais s'en garantir, de même que de ses charmes. Sa beauté lui enflâma le cœur & l'apella au der-

nier plaiſir, comme *Pétrone* * nous le raporte.

On diroit que la nature a fait un chef-d'œuvre en formant cette femme; en éfet, ſa taille eſt haute, bien priſe & des plus fines; ſon air a je ne ſai quoi ſi rempli de majeſté, qu'il inſpire du reſpect aux plus hardis; ſon humeur eſt agréable & ſon eſprit vif & brillant. A la conſidérer en particulier, ſon embonpoint eſt acompli, & le tour de ſon viſage merveilleux. Ses dents ſont blanches, ſes jouës & ſes lévres ſont de couleur de roſe, ſon front eſt aſſez large, ſes yeux grands & bleus, bien ouverts & pleins de feu, ſes ſourcils noirs, ſa bouche & ſes oreilles petites, ſon nez bien fait, ſa gorge un peu élevée, ſes mains longues & ſes doigts déliez, ſa poitrine large, ſon flanc preſſé, ſes piez petits & délicats; en un mot, ſa beauté femelle a tout ce qui peut nous ſéduire, en s'emparant de notre raiſon. Et ſi l'on veut une beauté qui plaiſoit aux

* *Ipſa corporis pulchritudine ad ſe vocante trahebat ob Venerem.*

aux Anciens, je dirai avec *Pétrone*, qu'elle a les cheveux naturellement frisez, qui lui batent agréablement les épaules : que son front est petit, au-dessus duquel on voit de véritables cheveux retroussez agréablement, que ses sourcils se courbent, que ses yeux sont plus brillans que les étoiles dans l'obscurité de la nuit, que son nez est un peu aquilain : que sa bouche est petite, semblable à celle de *Vénus* & de *Praxitèle*. Enfin que son visage, sa gorge, ses bras & ses jambes ornez de liens, de coliers & de brasselets d'or, éfacent la blancheur du marbre le plus estimé.

En vérité, il est bien mal-aisé de garder une fille pour qui tous les hommes soûpirent. Un homme même à qui la nature a fait present d'une beauté extrême, a bien de la peine à se garantir des insultes des autres hommes ; & si *Spurine*, Gentilhomme Toscan, ne se fut blessé au visage, pour en éfacer la beauté, jamais il n'eut été à lui-même, & cette beauté eût été assûrément une des principales sources de l'embaras &

des

des desordres de sa vie. Pour les belles femmes, il y en a peu qui n'aïent été ou superbes ou impudiques, & il semble aujourd'hui qu'il ne faut être que belle, pour n'être pas estimée vertueuse, ou pour ne l'être pas en éfet.

Que rarement la chasteté
Se soûtient avec la beauté;
Qu'il est charmant de plaire & de passer pour belle:
Et que ce plaisir flâteur
A l'engagement de son cœur
La pente est douce & naturelle.

C'étoit autrefois cette beauté à laquelle l'on donnoit des couronnes de myrthe; & c'est encor aujourd'hui cette même beauté qui a tant de pouvoir sur l'ame des hommes, qu'il s'en est vû, qui étant presque impuissans à l'amour, par la froideur de leur tempérament, en ont été échaufez & se sont trouvez capables de la génération.

Cette beauté, qui est un don de Dieu, a tant d'empire sur notre ame, & ménage si fort nos passions, qu'elle les fait agir

agir, comme si elles lui aprtenoient; & jamais *Urie* n'auroit été sacrifié à la passion d'un Prince, si *Bersabée* n'avoit été belle.

A la vuë d'une belle femme, tout s'émeut chez nous, & notre amour qui n'est autre chose dans l'Ecriture que la charité, au raport de *S. Jérôme*, & le desir de la beauté, est souvent si excessif, que nous ne pouvons nous ménager là-dessus, sans avoir des forces surnaturelles. Un Casuiste seroit-bien fâcheux, s'il vouloit nous persuader que nos actions sont criminelles, lorsque transportez de la beauté d'une femme, nous la caressons avec ardeur. Alors notre chaleur s'augmente dans notre corps & se fait ressentir à notre cœur, nos parties naturelles se gonflent & s'agitent en dépit de nous, si bien qu'elles nous montrent par leur mouvement importun, que la beauté a des atraits pour elles. En éfet, les jours ne nous semblent durer que des momens, en la compagnie d'une belle femme, & alors nous ne nous apercevons presque pas que nous avons faim, & nous méprisons

ſons toutes les incommoditez qui acompagnent ordinairement le plaiſir de l'amour. Nos careſſes réïtérées ne nous ſemblent ni fades ni ennuïeuſes ; la beauté les fait renaître ſans peine, & nous donne de nouveaux deſirs & de nouvelles forces pour la joüiſſance.

Je m'étonne que les plaiſirs du mariage ſoient préſentement en horreur, & qu'on nous défende d'en j'oüir. Je ne ſai ſi cela eſt bien dans l'ordre, que d'établir le mariage comme une choſe ſainte & vénérable, & d'avoir de l'horreur pour ſes plaiſirs, qui en ſont inſéparables. C'eſt avoir de l'apétit, & vouloir manger & boire, ſans s'apercevoir que l'on en a. Qu'y a-t-il de plus contraire à la raiſon, que d'honorer un Sacrement & en même-tems d'abhorrer ce qui en eſt le ſceau ? Mais Dieu eſt admirable dans tout ce qu'il fait ; il a mis dans la femme une beauté qui nous charme, & en même-tems des plaiſirs exceſſifs pour l'action du mariage, & en même-tems il nous défend d'en joüir avec excès. Sans ce contrepoids nous ſerions malheureux, & nous

nous

nous jetterions du côté des plaisirs, qui nous exposeroient sans doute à toutes sortes de maux, & qui empêcheroient la génération, qui est le veritable dessein de Dieu.

La laideur au contraire calme tous nos transports : bien loin de nous exciter à aimer, elle nous fait abhorrer les plaisirs de l'amour. Si par hasard nous sommes obligez de nous aprocher d'une laide femme, nos parties naturelles s'abattent au lieu de se roidir, & nous sentons dans notre cœur je ne sai quoi qui nous rebute & qui nous empêche de nous joindre amoureusement. Si nous voulons le faire par des principes de devoir ou de nécessité, il nous faut du tems pour nous y disposer, & encor après cela, nous ne nous trouvons presque jamais en état de presser étroitement une femme laide. Il faut qu'*Anacarsis* se touche & s'excite long-tems, sans cela il n'agiroit point & ses parties n'obéiroient jamais à sa passion languissante.

Alors nous ressentons en nous du feu & un glaçon. La nature nous embrâse

le

le cœur pour nous joindre, & en même-tems cette même nature glace nos parties amoureuses pour fuïr, pour traduire ici la pensée de S. *Augustin.* Ces deux passions oposées nous causent d'étranges peines : & si l'amour l'emporte quelquefois sur l'horreur, ce que nous prétons à cette femme, nous épuise tellement, que nous sommes ensuite acablez des mêmes incommoditez qui arrivent à ceux qui abusent des plaisirs de l'amour. Le cœur, en qui la haine a éteint la plûpart de ses esprits, est fort incommodé après en avoir communiqué à nos parties naturelles, & le cerveau où ces passions oposées se font la guerre s'afoiblit incessamment, quand il faut envoïer ses esprits ailleurs; si bien que l'on pourroit dire qu'une seule caresse faite à une femme laide, cause plus de foiblesse & de défaillance, que six que l'on aura faites à une belle : la beauté a des charmes qui dilatent notre cœur & qui en multiplient les esprits ; mais la laideur a je ne sai quoi qui le ferme & qui le glace.

S'il naît par hazard des enfans de ces con-

conjonctions forcées, ce ne sont que des personnes pesantes & stupides, qui nous marquent évidemment le peu de contentement qu'a pris leur pere dans les caresses de leur mere.

Il est donc vrai que l'on se trouve beaucoup plus incommodé, quand l'on embrasse une femme laide, que quand l'on en caresse une belle : & que si j'ose décider en Théologien, c'est un plus grand crime de caresser une femme laide que d'en caresser une belle. Car s'il y a des charmes dans celles-ci dont on ne puisse se garantir, il y des défauts dans l'autre qui ne dévroient pas permettre de s'en aprocher : si on le fait sans y être atiré par la beauté, c'est la bonne grace & les autres agrémens qui nous éblouissent pour l'ordinaire. Il faut croire, avec *S. Chrysostôme*, que s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce côté-là que de l'autre.

Si je voulois conseiller à quelqu'un de se marier, je lui dirois qu'il n'épousât ni une belle ni une laide femme. La premiére auroit trop d'empire sur lui,

& ſeroit plutôt commune que particuliére. L'autre lui cauſeroit cent repentirs, & peut-être le divorce, s'il n'avoit une vertu toute particuliére.

✤✤✤✤✤*✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤*✤✤✤✤✤✤

CHAPITRE VII.

Si ceux qui ne boivent que de l'eau, ſont plus amoureux, & s'ils vivent plus que les autres?

NOus commençons à mourir, dès que nous commençons à vivre; & bien que les cauſes de la vie & de la mort ſemblent être ſi opoſées entr'elles, elles ſont pourtant très-étroitement unies en nous-mêmes. La vie ſubſiſte par le moïen de la chaleur naturelle, dont l'ame ſe ſert comme d'un inſtrument qui lui eſt abſolument néceſſaire. La mort eſt la perte de cette même chaleur, qui agiſſant continuellement ſur notre humide radical, le diſſipe ſans ceſſe en ſe détruiſant ſoi-même.

La nature qui a une prévoïance admirable pour conſerver tout ce qu'elle

a fait, n'a jamais sû consentir à la perte de ses productions. Elle a voulu s'y oposer par deux moïens. Sa nourriture répare incessament ce que la chaleur naturelle consume dans les animaux, & la génération perpétuë leur espéce.

D'un côté, parce que les animaux dissipent tous les jours de trois sortes de matiéres qui les composent, la nature a donné l'air, les alimens & la boisson, pour réparer, par autant de moïens, ce qu'ils perdent à tout moment. La premiére remplace les parties les plus spiritueuses; l'autre rétablit les plus solides, & la derniére enfin répare les plus humides. D'un autre côté, cette même nature a caché dans les animaux des feux secrets, qu'elle ménage adroitement pour conserver leur espéce. Elle a distingué leur sexe, non-seulement par leur compléxion, mais par la situation & par la diférence de leurs parties.

Tous les animaux se joignent de la même façon les uns que les autres: la *belette*, la *vipére* & les *poissons* ne conçoivent pas par la bouche, ainsi que quelques-uns nous l'ont voulu persuader,

mais par les parties que la nature leur a données pour la génération. *Les Cavales de Portugal* engendrent de la même façon que les femmes ; il faut être fol pour croire que ce soit le vent du Septentrion qui les rend fécondes.

On ne sauroit exprimer quels ardens desirs les animaux ont de se joindre ; quels contentemens ils ressentent lorsque l'amour les y convie ; & pour ne parler ici que de l'homme, quels plaisirs l'accompagnent dans cette action amoureuse.

L'air est si nécessaire pour remplacer dans nos corps les parties les plus subtiles qui s'évaporent incessament, qu'au même instant que nous en manquons, nous cessons de vivre ; & nous vivons même misérablement, s'il est impur & mêlé des vapeurs & des exhalaisons qui nous sont contraires. Il est encor aussi ennemi de nous-mêmes, s'il n'est pas agité par des vents, qui en corrigent les mauvaises qualitez & qui l'empêchent de se corrompre. Delà vient aussi que presque tous les ans l'on est affligé de peste dans la ville de Génes, le vent du

Septentrion ne pouvant y faire sentir ses qualitez salutaires, à cause des montagnes qui couvrent cette ville de ce côté-là.

L'aliment ne nous est pas moins nécessaire que l'air; il ne doit pas avoir des qualitez excessives, ni une matiére trop étrangére pour nous nourrir, mais un certain tempérament & une certaine matiére qui le fasse aisément changer en toutes nos parties.

Cet aliment que reçoit tous les jours notre estomac, ne sauroit s'y cuire sans qu'il y ait quelque liqueur pour le dissoudre: & nous ne saurions vivre sans qu'il se fasse dans cette partie noble une espéce d'ébulition, par le moïen de laquelle nous puissions ensuite nous nourrir. Car comme dans une grande sécheresse les plantes meurent faute de pluïe, ainsi nous cesserions bien-tôt de vivre, si nous ne nous servions de quelque breuvage, qui favorisant nos coctions, réparât incessament les parties humides, qui s'évaporent tous les jours en nous-mêmes.

Plus les choses sont nécessaires à la

vie, plus a-t-on de plaiſir à les poſſéder ; & parce qu'il n'y a rien au monde de plus néceſſaire que la boiſſon, auſſi le contentement eſt exceſſif, quand nous en aſſouviſſons notre ſoif. La faim n'eſt pas ſi violente que la ſoif, qui eſt un deſir de ſe rafraîchir & de s'humecter ; ce qui fait que les buveurs d'eau prennent tous les jours beaucoup plus de précaution, & pour l'eſpéce du breuvage & pour la maniére de s'en ſervir.

Mais parce qu'il y a de pluſieurs ſortes de breuvages, dont les uns ſont plus ſains que les autres ; celui qui eſt le plus propre à étancher la ſoif, eſt auſſi celui que la nature, comme une mere & une nourrice commune, nous a rendu le plus commun. Je ſai que l'art en a inventé de pluſieurs ſortes, que l'on a faits par l'expreſſion de quelques fruits, ou par l'infuſion & par la coction de quelques racines, de quelques fleurs, de quelques ſemences ; ou enfin par le mélange de *ſucre*, de *miel*, de *canelle*, de *levain*, de *vinaigre*, & de quantité d'autres choſes, que les hom-

mes

mes ont cherchées, pour s'empêcher de boire de l'eau cruë & pour se faire mourir, ce me semble, avec plus de volupté. C'est ainsi que l'on a fait le *Vin*, le *Cidre*, la *Biére*, l'*Hydromel*, le *Chocolat*, le *Tzibet* : en un mot, toutes sortes de boissons.

De toutes les boissons, nous ne nous servons guéres ici que de vin & de l'eau ; car pour les autres liqueurs, & principalement pour la biére & pour le cidre, l'on en use guéres où le vin est commun. Mais parce qu'on en boit quelquefois, je dirai que la biére, outre qu'elle est un peu amére & désagréable à boire, elle embarasse fort les entrailles par l'épaisseur & par la viscosité de sa matiére, & souvent y fait naître des vents & des tranchées. Elle cause des ardeurs d'urine. Les nerfs & les reins en sont incommodez. Elle aporte même des douleurs de tête. Enfin, par son usage continuel, elle donne quelquefois la naissance au *scorbut* & à la *ladrerie blanche*, ainsi que nous le fimes voir il à a quelques années dans un *Traité* de cette premiére maladie,

que

que nous fimes imprimer par le commandement de Monſeigneur *Colbert de Terron.*

Le *cidre* eſt accompagné d'une humidité ſuperfluë, qui ruïne le foïe & qui y aſſemble avec le tems beaucoup de mauvaiſes humeurs. La gale & la foibleſſe des ſens viennent ſouvent de ſon uſage immodéré, & nous avons quelquefois obſervé que pour peu que l'on aït de diſpoſition à la *ladrerie blanche*, le *cidre* ſufiſoit pour rendre cette maladie incurable.

Le *vin*, que l'on peut nommer le ſang de la terre, eſt l'ennemi capital des enfans. La jeuneſſe en eſt corrompuë, parce qu'elle s'en ſert ſouvent comme d'un doux poiſon. Mais pour ne m'etendre pas davantage ſur ce ſujet, l'on me permettra de dire en général, qu'il eſt contraire à toute ſorte d'âge, par l'excès de ſa chaleur & de ſon humidité : d'où vient que les maladies chaudes ou froides, qui ſont cauſées par ſon excès, conduiſent ceux qui en ſont ataquez dans des ſuites funeſtes & dans des convulſions horri-

bles, qui les ménent indubitablement à la mort.

Nous avons presque, tous tant que nous sommes, les entrailles échaufées, la tête foible, le sang trop chaud; & nous sommes sujets, principalement en cette ville, à des fluxions importunes. Ce siécle est rempli de bilieux & de mélancoliques, par l'excès d'une bile brûlée. Les maladies aiguës sont toutes ordinairement accompagnées d'une chaleur insuportable; & ce seroit alors faire une grande faute que d'user de vin, puisqu'il ne convient pas même aux personnes saines, à moins qu'il ne soit bien trempé. L'eau au contraire apaise d'abord la fureur des fiévres; elle tempére les entrailles qui en sont incommodées, & guérit presque elle seule les grands maux, qui souvent ne peuvent être combatus sans son secours.

L'eau est un élément le plus beau & le plus nécessaire de tous. Elle est tellement utile à la vie spirituelle & temporelle, que nos plus Sacrez Mystéres ne sauroient être célébrez sans eau, & que

que nous ne ſaurions vivre ſans en avoir. La nature même, pour le répéter, l'a eſtimé ſi néceſſaire aux hommes, qu'elle en a mis par tout où l'on ſe peut trouver; & je puis dire que ç'a été l'eau plutôt que le feu, qui a été la cauſe que les hommes ſe ſont mis enſemble pour faire des villes.

La meilleure de toutes les eaux eſt celle qui eſt froide, claire, pure, legére & ſans ſaveur, ce que l'on peut apeller douceur dans l'eau, qui s'échauſe en peu de tems & qui ſe refroïdit de même; enfin, pour être bonne, elle doit être ſans odeur, elle doit plaire à la langue & au palais, & être agréable à la vûë. Ce ſont des marques aſſûrées qu'elle paſſera bien-tôt par les urines, & qu'elle ne chargera pas l'eſtomac après l'avoir buë. Celle qui ſort de la crevaſſe d'un rocher expoſé au ſoleil levant, aura toutes ces bonnes qualitez; mais l'on doit bien prendre garde de ne s'y pas tromper, comme fit autrefois l'armée du Prince *Céſar Germanicus* aux côtes de *Friſe*, où elle bût de l'eau d'une *Fontaine minérale*, qui

la

là rendit en peu de tems presque toute scorbutique.

L'eau de *fontaine*, de *puits*, de *cîterne*, ou de *riviére*, est très-excellente à boire, pourvû qu'elle ait les qualitez que nous venons de dire. Il faut que la *fontaine* soit fort nette, le *puits* découvert, la *cîterne* garnie de gros sablons ou de petits cailloux, & que la *riviére* n'ait point de bouë dans son lit.

L'eau de quelqu'une de ces espéces étanche merveilleusement la soif, répare l'humeur radicale, & empêche la dissipation, tempére la chaleur des hommes, de quelqu'âge & de quelque région qu'ils puissent être. Elle sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps; elle distribuë l'aliment qui nourrit nos parties; elle apaise puissament les ardeurs de la colére & de la bile, que le vin excite d'une maniére extraordinaire. C'est l'usage de l'eau qui fit autrefois nommer *Sages* les Rois de Perse, qui faisoient porter par tout où ils alloient de l'eau du fleuve d'*Eulée* ou de *Choaspe.* En éfet, l'eau nous cause de grands biens. Elle nous humecte

mecte & nous donne une liberté de ventre. Elle empêche que les vapeurs chaudes & bilieuſes ne nous faſſent mal à la tête. Elle nous fait dormir avec beaucoup de plaiſir & de tranquilité, & les fluxions n'en ſont jamais excitées comme par le vin.

Après-tout, ſi nous conſidérons les bons éfets que produit l'eau dans ceux qui en uſent ordinairement, nous verrons qu'elle rend la couleur plus agréable, l'haleine plus douce & les ſens plus vifs : qu'elle répare les forces, & qu'enfin elle fait vivre plus doucement. Et en efet, *Samſon* n'eût jamais été ſi fort, ſi ſa boiſſon ordinaire eût été autre choſe que de l'eau.

Le vin au contraire émouſſe la pointe des ſens, augmente les douleurs de tête, & fomente la chaleur des entrailles, qui eſt ſouvent exceſſive : il brouille l'imagination : il éface la mémoire & trouble la raiſon : il corrompt les humeurs, & ſouvent il cauſe par ſon excès la ſtérilité des femmes, ou du moins des maladies incurables aux enfans qui naiſſent de parens débauchez.

Qu'on

Qu'on ne me dise donc pas que le vin réveille l'ame & qu'il excite l'esprit ; car je répondrai que cette vigueur artificielle ne dure pas longtems, quand on en use avec excès. Il est comme de la chaux vive que l'on jette au pié d'un arbre, qui rend à la vérité son fruit & plus coloré & plutôt mûr, mais qui tuë l'arbre bien-tôt après.

Qu'on ne me dise pas encor, pour mépriser l'eau, qu'elle ne convient ni aux sains ni aux malades, & qu'*Hypocrate* & *Galien* se servoient de vin pour guérir la plûpart des maladies aiguës. Car si l'on examiue de bien près ce que ces deux Médecins en raportent, l'on verra aussi-tôt que la boisson qu'ils donnoient quelquefois à leurs malades, étoit plutôt de l'eau que du vin, puisqu'ils ne mêloient cette liqueur parmi l'eau que pour en ôter la crudité. Je pourrois raporter ici, pour faire valoir l'eau, ce que ce dernier Médecin a laissé par écrit, qu'il n'a jamais vû personne attaqué de fiévre ardente qu'il n'ait guéri, après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire.

Mais ce ne feroit pas encor assez pour l'éloge de l'eau, que d'avoir raporté ce que nous avons dit ci-dessus, si la semence dont nous sommes formez ne lui étoit semblable; si nous ne nagions parmi les eaux dans le ventre de nos meres, & si notre cœur même n'en étoit incessamment arrosé.

La nature, qui est l'ouvriére de toutes choses, nous veut sans doute marquer par-là, que comme l'eau est ce qui nous donne l'être & nous le conserve ensuite dans les eaux de nos meres, elle doit aussi être la principale chose qui nous fasse vivre, lorsque nous en sommes sortis, puisqu'elle nous sert de principe pour perpétuer notre espéce.

Vénus, qui n'est autre chose que la passion de l'amour, nous fait encor voir que l'eau est une excellente chose, & qu'on la doit préférer à toutes les liqueurs, puisqu'elle en a voulu tirer son origine. Avant le Déluge les hommes ne bûvoient que de l'eau, & l'on sait quel âge ils vivoient alors, puisqu'il s'en est vû qui ont ateint les huit & neuf cens ans. Et presentement même

il y a plus des trois quarts des hommes qui ne se servent que de cette boisson, parmi lesquels il y en a beaucoup qui vivent des siécles entiers. Cette façon de vivre n'est point misérable, comme quelques-uns se le persuadent; c'est un refuge assuré contre la misére, & c'est par cet artifice que de grands hommes ont vécu long-tems, qu'ils ont eu l'esprit sain & le corps robuste, & qu'ils ont été agréables à Dieu & aux hommes. Depuis que l'on a porté du *vin* & de l'*eau-de-vie* dans le *Canada*, les *Iroquois*, les *Hurons* & les *Algonquins*, ne vivent pas si long-tems qu'ils faisoient auparavant. Ils sont même sujets, pendant le peu de tems qu'ils vivent, à des maladies surprenantes, qui ne viennent sans doute que de ce qu'ils ne boivent plus d'eau.

Ajoûtons encor à cela, que la nature a des apétits secrets pour demander ce qui est le plus propre à la vie; & par ce qu'il y a dans de certaines personnes une répugnance à boire du vin & une inclination à boire de l'eau, il faut aussi croire qu'elle leur a donné assez de

chaleur, pour ne pas en devoir chercher au-dehors par l'usage du vin.

Ceux qui ne boivent que de l'eau ont souvent plus de santé que les autres : ils ont la vûë plus perçante, & l'esprit plus éclairé ; ils aiment davantage les sciences, & sont plus propres au conseil & aux grandes afaires. Il est vrai que le vin nous donne du feu & nous fait paroître plus spirituels que nous ne le sommes ; mais en vérité il ne nous cause de l'éclat que dans la superficie.

L'amour des femmes suit notre tempérament, & l'expérience nous fait voir qu'il y a des hommes plus chauds & plus amoureux les uns que les autres. La chaleur est le principe de toutes choses. Elle entre dans toutes les actions de la nature ; & parce que la génération est la plus belle & la plus considérable, aussi ne s'acomplit elle jamais sans qu'elle y soit. L'humidité y a sa bonne part, sans laquelle la chaleur ne sauroit en aucune façon agir dans la production des animaux. Ce sont particuliérement ces deux principes que

la nature emploïe tous les jours pour engendrer toutes choses, & j'aurois de la peine à dire lequel des deux est le plus nécessaire, si je n'aprenois de quelques Philosophes & de l'expérience même, que l'eau est ce qui doit tenir le premier lieu dans la génération des animaux. Car, outre tout ce que nous avons dit ci-dessus, nous savons que les païs médiocrement froids, sont beaucoup plus peuplez que ceux du Midi, & qu'il se trouve plus de Villes sur le rivage de la mer & sur le bord des lacs & des riviéres, que dans la plaine. On n'en sauroit donner de plus forte raison, sinon que les Païs du Septentrion & les bords des étangs, des riviéres ou de la mer, étant beaucoup plus humides que la plaine, ils sont aussi plus propres à la génération. Et la mer ne produit-elle par des poissons, qui multiplient bien plus que les animaux terrestres? Nous avons l'expérience en France, que ceux qui ne vivent presque que de coquillages & de poissons, qui ne sont que de l'eau rassemblée, sont plus ardens à l'amour

que les autres. En éfet, nous nous y ſentons bien plus portez en Carême qu'en tout autre ſaiſon ; parce qu'en ce tems-là nous ne nous nourriſſons que de poiſſons & d'herbes, qui ſont des alimens compoſez de beaucoup d'eau.

Après-tout, l'illuſtre Tiraqueau n'eût pas engendré 39. enfans légitimes, s'il n'eût été un bûveur d'eau : & les Turcs n'auroient pas aujourd'hui pluſieurs femmes, ſi le vin ne leur étoit défendu. Car puiſque l'eau eſt d'elle-même venteuſe, elle cauſe auſſi aux hommes qui en uſent pour boiſſon, plus de chatouillement que n'en ont ceux qui ne boivent que du vin : & je ſuis aſſuré que pour la génération, l'humidité & les vents ſont deux choſes qui ſont les plus néceſſaires.

Il eſt donc évident, après tout ce que nous venons de dire, que ceux qui ne boivent que de l'eau, ſont plus amoureux & qu'ils vivent plus que les autres.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Si la femme est plus constante en amour que l'homme.

LEs saisons ont beaucoup d'empire sur nos corps & sur nos humeurs : nous ne sommes pas le même en été comme en hyver. La bile domine dans cette saison-là, & la pituite dans celle-ci. Ainsi l'aproche ou l'éloignement du soleil cause la varieté de notre tempérament. L'été nous échaufe le sang, l'autonne le séche, l'hyver le refroidit, & le printems l'humecte & le rend fluide : si bien que la varieté des saisons change notre tempérament, parce qu'elle change les liqueurs de notre corps ; & comme nos inclinations suivent notre tempérament, au raport de *Galien*, si notre complexion est changée par la varieté des saisons, selon que l'expérience nous le montre, il ne faut pas douter que nous ne soïons presentement tout autres que nous n'étions auparavant.

La

La varieté des climats fait encor en nous la varieté de nos inclinations. Nous sommes à Arcangel d'une autre humeur pendant l'hyver, que nous ne le sommes à Alexandrie d'Egypte l'année suivante pendant la même saison. L'air, les eaux, la façon de vivre, & les autres choses, changent si fort notre complexion, & elle est si diférente dans ces deux lieux, qu'elle produit en nous des éfets tout oposez.

L'âge nous rend plus inconstans que tout ce que nous avons dit. Dans notre enfance, nous voulions ce que nous abhorrons presentement dans un âge plus avancé; & notre vieillesse ne peut suporter le souvenir des foiblesses de nos premiéres années: si bien qu'il y a des plaisirs & des haines de tout âge. Bien plus, nous changeons tous les ans, tous les mois, toutes les semaines, & même tous les jours; desorte qu'il ne faut pas s'étonner si notre ame est si chancelante, puisqu'elle se sert de notre sang & de notre tempérament pour faire ses plus belles actions.

Il semble que le changement nous

soit

ſoit naturel ; car lorſque nous avons trouvé quelque choſe d'aſſuré & de conſtant, bien-tôt après nous nous en rebutons, & notre conſtance n'eſt pas de longue durée. Nous ſommes de véritables *Pyrrhoniens* tous tant que nous ſommes, & nous flottons entre la vérité & le menſonge.

Quand nous faiſons reflexion ſur notre nature, nous avons peine à croire que tant de contradictions viennent de nous. Nous ſommes donc inconſtans, puiſque nous le connoiſſons. Que l'on regarde dans l'Antiquité, ſi l'on trouvera quelqu'homme conſtant, qui ait dreſſé ſa vie ſur quelque choſe de ferme & d'aſſûré. Si on le rencontre, qu'on l'examine, s'il n'a rien de fardé qu'on le pratique dans ſa maiſon, qu'on le voïe dans ſon particulier, pour ſavoir s'il exécutera bien le modèle de vie qu'il s'eſt preſcrit ; & après cela, je ſuis aſſûré que l'on ne trouvera perſonne dont les actions de ſa vie ſoient conſtantes. On ne verra que faillies qui naiſſent d'un principe inconſtant. L'imagination groſſit les objets

&

& nous les fait voir tout autres qu'ils ne ſont. Ce n'eſt pas notre raiſon qui nous conduit, c'eſt la coûtume, la mode, l'opinion, l'inclination, l'apétit & les ocaſions qui nous ménagent. Notre volonté n'eſt point juſte ; nous voulons & nous ne voulons pas. Nous déſirons préſentement une femme & demain une amie. En vérité, notre vie n'eſt qu'un mouvement inégal & irrégulier. Nous nous troublons nous-mêmes par l'inſtabilité de notre nature ; & je puis dire hardiment, que *l'homme eſt un animal le plus inconſtant & le pluscontrefait qui ſoit au monde.* Le Magiſtrat, dont la réputation eſt établie & la vieilleſſe vénérable, qui donne du reſpect à tout le monde par ſa gravité, ſe gouverne, comme on le croit, par une ſaine raiſon de Juge, ſelon l'aparence des choſes, avec juſtice, ſans s'arrêter aux vaines circonſtances, qui ſouvent les acompagnent & qui ne frapent que les foibles eſprits. Il entre au Palais avec une gravité *Catonique.* Il ſe place ſur les fleurs-de-lys pour y rendre la juſtice. Mais ſi l'Avocat ne lui plaît pas, qu'il

ait

ait une voix enrouée ou une langue bégue, qu'il soit laid de visage, ou que par hazard il laisse choir son bonnet; alors la gravité du Magistrat se perd, il en rit, il en badine; il n'est plus ce qu'il étoit auparavant. Et cela séul sufit quelquefois pour faire une injustice & pour faire perdre le procès à l'Avocat. Bon Dieu, quelle inconstance il y a dans l'homme! Il a souvent des mouvemens de fiévre que sa santé ne sauroit imiter.

Cette Demoiselle, dont *Pétrone* nous fait l'histoire par la bouche de *Sénéque*, pour en parler encor ici, qui étoit l'exemple de la chasteté & de la constance de son voisinage, & qui avoit résolu de mourir dans le sépulcre auprès du corps de son défunt mari, se laisse lâchement persuader à un Soldat, qui lui en conte, qui fait avec elle ce que la bienséance ne me permet pas de dire. Cette femme étoit depuis peu triste jusqu'à la mort, & presentement il n'y a point de joïe à laquelle on puisse comparer la sienne. Elle se sent heureuse; mais c'est d'un bonheur de fréné-

néti-

nétique, qui a ſes fougues & ſes ſaillies. En vérité l'homme eſt un *Caméleon*, qui change de couleur ſelon les diférens lieux où il eſt. Il n'eſt pas beſoin d'en raporter ici d'autres exemples pour le prouver; & ſi d'un nombre infini nous en voulions choiſir quelqu'un, nous dirons que l'Empereur *Auguſte*, quelque grand qu'il fût, ternit ſa gloire par ſa grande inconſtance. Certes, nous n'allons pas, on nous emporte, tantôt doucement, tantôt avec violence. Cet homme qui étoit hier courageux, parce que la néceſſité, la colére & le vin lui échaufoient l'imagination, eſt aujourd'hui le plus grand poltron du monde. Quelle inégalité & quelle inconſtance eſt ceci! Cette variété a pourtant ſes cauſes, puiſqu'elle ſemble être ſi naturelle à l'homme.

On ne ſe tromperoit peut-être pas, ſi nous atribuons notre inconſtance à l'ordre que Dieu a donné à la nature, qui ne ſe conſerve que par des changemens réciproques & ſucceſſifs. Les aſtres ne demeurent jamais en repos. Les ſaiſons ſont opoſées les unes aux autres:

autres : les élémens qui entrent dans la composition des mixtes se font incessamment la guerre, sans se détruire : toutes les générations du monde ne se font & ne se conservent que par des changemens : l'homme même ne se forme dans les entrailles de sa mere que par des matiéres diférentes, & ne se conserve que par la diversité de ses mouvemens. Le cœur où réside l'ame, comme dans son trône, est-il toûjours dans une même assiette ? Le sang par lequel nous vivons est composé de parties si diférentes, que nous ne viverions pas si sa matiére étoit égale & ses qualitez semblables. Enfin, tout ce qui est au monde ne se fait & ne se conserve que par la variété & l'inconstance. Ainsi l'instabilité de notre tempérament faisant l'instance de nos inclinations, contribuë à la beauté du monde raisonnable & à nous rendre variables & legers.

Or puisque nos actions dépendent de nôtre tempérament, & que notre tempérament est si constant par le changement de nos humeurs, nous

pouvons conclure que *l'homme est le plus changeant & le plus inconstant de tous les animaux*, & que sa raison, bien loin de détruire sa foiblesse, sert souvent à lui augmenter son inconstance.

Après avoir prouvé que les deux sexes sont naturellement inconstans & en avoir découvert la cause, il me semble que je puis presentement examiner lequel des deux, ou de l'homme ou de la femme, est en général le plus inconstant, & puis descendant dans le particulier, voir lequel des deux est le plus leger en amour.

Nous avons prouvé fort clairement au *liv.* 2. *ch.* 3. *art.* 2. que les hommes en général étoient plus chauds que les femmes, parce qu'ils étoient plutôt formez dans le sein de leurs meres, qu'ils s'agitoient plutôt dans leurs flancs & qu'ils naissoient aussi plutôt; qu'étant nez, ils agissoient avec plus de force & de fermeté dans tout ce qu'ils entreprenoient, qu'ils avoient le pouls plus plein & plus fort; & qu'enfin, comme les bêtes mâles étoient les plus fermes & les moins môles, les hommes aussi étoient

étoient plus vigoureux & par conféquent plus chauds; & bien que nous aïons dit au même lieu, qu'il y en avoit qui croïoient que les femmes fuffent plus chaudes de tempérament que les hommes, nous y avons pourtant fait voir qu'ils fe trompoient lourdement, puifque les raifons que nous y avons alléguées ont fait connoître que les femmes en général étoient plus froides & plus humides que nous.

Nous ne nous arrêterons donc point ici à ces dificultez, qui font décidées ailleurs d'une maniére claire & convainquante. Il fufit que nous difions feulement, que les femmes en général étant froides & humides, fi on les compare aux hommes, elles ont auffi l'imagination plus foible, la raifon moins folide & la volonté plus legére, parce que la force de ces facultez ne dépendant que de la chaleur des efprits & de la fermeté des parties, dont l'ame fe fert pour les faire agir, & que les femmes n'aïant ni tant de chaleur d'efprits, ni tant de fermeté de parties que les hommes, on peut dire que les fa-

cultez de leur ame ſont plus foibles & plus languiſſantes.

Sur ce principe, les Juriconſultes veulent que les femmes aïent des *Curateurs*, & qu'elles rendent conte de l'adminiſtration du bien de leurs enfans; parce que, ſelon le ſentiment de *Cicéron*, elles ſont ſi foibles, qu'elles ne ſont pas capables de donner un bon avis. Ils veulent encor qu'elles ſoient miſes à mort avant les hommes, pour découvrir ce qu'ils ont deſſein de ſavoir dans des conſpirations notables; car comme les femmes, ajoûtent-ils, ſont plus foibles que les hommes, l'expérience leur a montré qu'il en faloit uſer de la ſorte.

En éfet, les femmes ne ſont pas plus conſtantes que les enfans, dont le tempérament eſt preſque tout ſemblable; car elles ſont humides comme eux, & leur chaleur médiocre eſt ſi embaraſſée dans l'abondance de leur humidité, qu'à tout moment elles donnent des marques de leur foibleſſe & de leur inconſtance.

Salomon, le plus ſage de tous les hommes,

mes, qui connoissoit mieux les femmes que nous, les compare au vent, & dit fort à propos, que celui qui a une femme dans sa possession, qui tâche de la retenir pour lui seul, ressemble à celui qui veut retenir le vent entre ses bras. En vérité elle est bien legére par sa nature & se laisse aller aisément aux petites choses par la foiblesse de son jugement; elle s'arrête à la bagatelle, & passe toute sa vie à faire ce qui marque l'instabilité de son sexe. Sa taille est petite, ses forces médiocres, ses actions languissantes : en un mot, elle est plus foible & plus inconstante que l'homme.

L'homme au contraire est plus grand, plus vigoureux, plus agissant: ses conceptions sont meilleures & son raisonnement plus fort. Il est plus résolu & plus ferme dans ses afaires, plus constant dans ses entreprises & plus hardi dans ses actions, parce qu'il a une complexion plus chaude, plus séche & plus forte. C'est sans doute pour cette raison que l'Ecriture veut qu'il ait la supériorité sur la femme & qu'il

ſoit le maître & le ſeigneur de la famille.

La conſtance de quelques femmes expoſées aux tourmens, ne me fera pas ici changer de ſentiment. Nous ſavons que la belle *Léene* aima mieux ſe couper la langue & la cracher aux yeux du bourreau, que de rien revéler de meurtre du Tyran, & que la conſtante *Epicaris* ſe reſolut plutôt à mourir, que de rien avoüer dans la conſpiration de *Néron* ; mais comme ces exemples ſont fort rares, & que pour faire une maxime générale on doit en avoir pluſieurs, je demeurerai toûjours dans mon ſentiment, & je dirai que les femmes en général ſont plus variables que les hommes. Mais peut-être ſe trouvera-t-il des occaſions où elles le feront moins que nous, & c'eſt ce que nous voulons preſentement examiner.

L'amour eſt une paſſion ſi badine & ſi violente, qu'on la remarque ordinairement avec plus d'excès dans les petites que dans les grandes ames. J'avouë que nous en ſommes tous touchez ;

chez ; mais à dire le vrai, les plus foibles, du nombre desquels sont les femmes, en sont plus embarassées que nous. Et comme la persévérance est une qualité inséparable de l'amour, nous pouvons conclure que les femmes aiment plus long-tems, & qu'ainsi elles sont en amour plus constantes que nous. Car l'amour cesse quand on n'aime plus, & l'on doit toujours aimer réellement, pour dire que l'on aime.

Si nous considérons ce qui se passe tous les jours parmi nous dans le monde, nous serons convaincus de cette vérité. L'expérience nous aprend, que la pudeur des femmes les empêche de s'évaporer & les oblige en même-tems à n'aimer que ceux avec qui elles ont plus de libertez permises. La pudeur est encor une certaine honte qui les retient dans leur devoir & qui souvent les rend constantes malgré elles. J'en dis de même de la timidité, qui acompagne ordinairement le beau sexe. Cette retenuë, qui est naturelle aux femmes, ne s'éloigne guéres de la constance, & je pourrois dire qu'el-

le

le| eſt ſa compagne inſéparable.

D'ailleurs il y a peu des femmes qui n'aiment éperdûment ceux avec qui elles ont pris le dernier plaiſir. Elles ſont tellement attachées à leur premier amant, que ſi par quelque grande conſidération elles ſont obligées de s'allier à d'autres, elles conſervent toujours dans leur cœur un je ne ſai quoi de tendre pour celui qui leur a ravi la fleur de leur vriginité. Au reſte nous ſavons qu'elles ſont plus ſédentaires & moins propres aux afaires que nous, & que la ſolitude & l'embaras de leur ménage les éloigne des compagnies, ſi bien qu'elles n'ont pas ſi ſouvent que nous des ocaſions où elles puiſſent être infidèles.

Enfin les loix les retiennent, en puniſſant ſévérement celles qui ont été trop legéres, en les condamnant à être raſées & à être miſes dans une priſon perpétuelle, pour avoir été trop inconſtantes en amour.

Je ne m'arrête point ici à l'exemple de quelques femmes abandonnées par la chaleur de leur tempérament : car quoique *Lépidas* tante de *Néron*, ſous

le

le nom de *Quartille* dans *Pétrone*, ne se soit jamais connuë vierge, que les deux *Tullies*, les deux *Jeannes de Naples*, & quelques autres, aïent fait gloire d'être caressées par plusieurs hommes, cela n'empêche pourtant pas que la proposition générale ne soit véritable; savoir, que les femmes sont plus constantes en amour que les hommes.

Que si nous faisons réflexion sur nôtre tempérament & les inclinations qui les suivent, nous serons convaincus par nous-mêmes, que l'amour ne nous assujétit pas avec tant de tirannie qu'il fait les femmes. La multiplicité des afaires nous embarasse; & pour nous délasser, nous prenons le premier joüet & le premier divertissement que nous trouvons. Notre grande chaleur nous donne de la hardiesse à faire de nouvelles conquêtes. Nous en contons hardiment aux premiéres que nous trouvons, & souvent nous nous satisfaisons où les ocasions nous sont favorables. Notre esprit est trop libre, pour nous assujétir à une constance tiranique, & les dégoûts que l'a-

l'amour nous fait naître pour une personne, nous obligent souvent à changer de divertissement. Celle qui nous a plû pendant huit jours, nous déplaît ensuite, & les petits chagrins que l'amour fait naître dans les caresses de cette femme, sont bien-tôt changez en de nouvelles espérances pour une autre. Il nous fait acroire que les nouveaux contentemens sont d'une autre nature que les passez, & ainsi il fomente notre inconstance naturelle, par cette nouvelle piperie & par ces vaines espérances.

Au reste comme les plaisirs & les épuisemens sont plus grands dans les hommes que dans les femmes, & que d'ailleurs nos dégoûts sont plus insupportables & mieux fondez, l'amour qui ne cherche qu'à nous surprendre, pour rendre son empire plus grand & plus peuplé, nous persuade adroitement par des sentimens secrets, que le changement nous sera plus agréable & plus voluptueux que la constance; & alors nous sommes si simples que bien que nous aïons l'expérience du contrai-

traire, nous nous laissons lâchement aller à ses persuasions secretes & à ses mouvemens cachez : témoin une infinité d'hommes qui sûrent parfaitement aimer, & qui, à l'imitation d'*Ovide*, furent les plus inconstans de tous. Certes, *Tibulle* & *Properce* ont bonne grace de taxer les femmes d'inconstance, quand il est question d'aimer, puisque le premier abandonna *Délie* pour *Némèse*, & qu'il se dégoûta de toutes deux, pour caresser *Néere*, que l'autre ne se contenta pas de *Cinthie*.

Si une femme a dit spirituellement qu'elle cherchoit avec empressement les caresses de plusieurs hommes, parce qu'elle étoit raisonnable, ne puis-je pas dire que la raison étant plus forte dans les hommes que dans les femmes, ils peuvent aussi s'en servir aux mêmes conditions? Plus l'on est raisonnable, plus l'on est exposé aux souplesses de l'amour; & comme l'amour est quelque chose de naturel, & qu'il obsede tout le monde, on peut dire que tous ne peuvent se défendre de ses apas, & qu'ordinairement il trouble l'ame des

uns

uns & des autres. Mais comme l'amour exceſſif eſt une maladie commune aux deux ſexes, ceux qui ont le plus de force d'ame réſiſtent plus courageuſement à ſa tiranie; & ſi quelquefois ils en ſont épris, ils changent ſouvent d'objets, pour éviter les allarmes & les embarras qu'il donne toûjours; au lieu que les petits eſprits n'aïant pas aſſez de force d'ame pour réſiſter à ſes mouvemens ſecrets, & d'ailleurs étant plus timides, ils ſe laiſſent lâchement emporter par la foibleſſe de leur condition, & demeurent ainſi continuellement liées à la perſonne qu'ils aiment.

S'il eſt donc vrai, comme l'expérience nous le fait voir, que tous les hommes ne peuvent s'aſſujétir longtems à l'empire de l'amour & qu'ils ne ſuivent qu'avec ſaillies ſes inſpirations ſecretes, on doit conclure, après ce que nous venons de dire, qu'ils ſont en amour beaucoup plus inconſtans que les femmes.

CHA-

CHAPITRE IX.

Si l'on peut aimer ſans être jaloux.

JE ne ſaurois me perſuader que les *Stoïciens*, qui ont tenu le premier rang parmi les anciens Philoſophes, fiſſent leurs Sages exempts de toutes ſortes de paſſions. Ils ſavoient très-bien que la paſſion lui étoit ſi naturelle, qu'il étoit impoſſible de détruire dans l'homme ce qui lui étoit ſi eſſentiel. Si nous avons quelque foi pour ce que nous dit le Philoſophe *Sénéque*, qui étoit le Maître de cette Secte, nous ſerons convaincus de cette vérité. Il avouë franchement, que le Sage ne peut s'empêcher d'avoir des émotions dans l'ame, mais auſſi que ſa raiſon peut bien s'opoſer puiſſament à leurs excès.

En éfet, puiſque nous ſommes compoſez d'intelligence, d'ame, d'eſprits & de corps, comme nous le prouverons ailleurs; que notre intelligence a quelque raport aux Anges, & que no-

tre ame venuë de nos parens participe de la nature de celle des bêtes, il n'y a pas lieu de douter que les passions ne soient naturelles à l'un & à l'autre. *Moïse* nous aprend que les Anges ont été jaloux & orgueilleux tout ensemble; & nous voïons par expérience, que les bêtes se laissent tous les jours aller à leurs passions déréglées : témoin le Bouc qui tua le Pasteur *Cratis*, parce qu'il avoit caressé amoureusement sa Chévre.

Nous savons que les maladies sont comme naturelles à l'homme, quoiqu'en veüillent dire les Médecins, puisque depuis le commencement des siécles jusqu'à present, l'on n'en a trouvé aucun qui en aït été exempt. Notre corps est composé de parties si diférentes en tempérament, & nous sommes exposez à tant d'accidens, qu'il est impossible que dans notre vie nous ne souffrions quelque incommodité. Il est vrai qu'il y en a de legéres & de fortes, & que de ces derniéres il y en a de dangereuses, dont on ne meurt point, & d'autres pernicieuses, dont on ne

peut

peut réchaper, à cause de la corruption d'une partie nécessaire à la vie, ou de quelqu'autre cause violente. Ce sont ces derniéres maladies, que les Médecins disent être contre les loix de la nature. Mais les hommes qui ont un bon tempérament ne sont exposez qu'aux legéres maladies, ce qui leur fait dire qu'ils se portent toûjours bien.

J'en dis de même des passions de l'ame. Elles sont si naturelles à l'homme, que ceux qui ont voulu en exempter tout-à-fait le Sage, ont avoüé facilement qu'il n'en avoit que des émotions legéres, qui pouvoient être domptées par sa raison. Et c'est ce qui a fait dire à quelques-uns, que le Sage étoit exempt de passion. Mais ils sont demeurez d'acord que les autres hommes y étoient sujets, comme les bêtes, & que la partie inférieure de leur ame étoit le lieu où elles résidoient. Desorte qu'il y avoit des passions si enracinées dans ces hommes-là, qu'elles étoient sans reméde, & d'autres, quoique grandes, que l'on pouvoit guérir

par des remédes éficaces & ſalutaires.

Puis donc que les paſſions ſont naturelles à l'homme, comme nous venons de le dire, la jalouſie qui en eſt une des plus violentes, & qui eſt comparée à la mort & à l'enfer par l'Ecriture, ne l'abandonnera jamais ; & comme elle vient de l'amour, nous ſommes obligez de croire que tous ceux qui aiment ſont jaloux ; c'eſt ce que nous avons deſſein de prouver par ce diſcours.

Il n'eſt pas beſoin de dépeindre ici l'amour. Nous en avons fait diverſes peintures dans tout ce Livre, où nous avons expoſé aux yeux de tout le monde ſa nature & ſes éfets ; il ſufira ſeulement de parler ici de la jalouſie, qui en eſt comme la fille.

Nous avons dit ailleurs, que la beauté avoit des charmes ſi puiſſans, principalement ſi elle ſe trouvoit dans un ſexe ſi diférent du nôtre, qu'elle nous entraînoit même contre notre volonté, & que quelques éforts que nous puiſſions faire, il étoit preſque impoſſible de nous en défendre. En éfet, elle a

tant

tant d'atraits pour nous, qu'elle embrase d'abord notre cœur, qu'elle force notre volonté & qu'elle fait obéir nos parties amoureuses à ses invincibles apas. Alors elle cause en nous un ardent desir de posséder une belle personne; & c'est ce desir que nous nommons *Amour*, qui est sans doute la source de toutes les passions de notre ame.

Quand on aime bien, l'ame conserve des idées presentes de l'objet absent, & reçoit une extrême joïe, quand on lui parle de ce qu'elle aime. Mais parmi les véritez que l'on en debite, souvent il s'y glisse des mensonges & des impostures; & les véritables raports sont souvent mêlez avec les faux. C'est ce qui méne l'ame dans l'erreur, & qui la fait entrer en défiance par des soupçons, des conjectures & des doutes qu'elle se forge. Souvent on croit n'avoir pas assez de charmes pour mériter les bonnes graces d'une personne, & en même-tems on pense que cette personne peut être inconstante & qu'elle cesse d'aimer; c'est ce qui arriva à *Poppée*, qui examinoit après l'impuissance

de *Néron*, comme *Pétrone* l'obſerve. Alors par la foibleſſe de notre nature & par l'impoſture de l'amour, ces conjectures ſe changent en preuves, & ces doutes en convictions, quelque aſſurance que l'on ait de la perſonne aimée. En vérité nous ne ſaurions bien aimer ſans être jaloux ; car après être arrivez à ce haut degré d'amour, où nous ne pouvons demeurer par notre inconſtance naturelle, nous ſommes obligez de tomber dans la froideur ou dans la haine, en paſſant toujours par la jalouſie. Le Médecin *Celſe*, * qui eſt un maître dans la connoiſſance de la nature de l'homme, a dit fort à propos, qu'un homme qui eſt plus gras qu'à l'ordinaire, devoit craindre de tomber malade; parce que les choſes de ce monde étant toutes inconſtantes, il ne devoit pas demeurer long-tems dans cet embonpoint.

C'eſt parmi tous ces troubles que l'ame eſt en déſordre & comme en délire,
&

* *Qui ſpecioſior ſe ipſo eſt debet habere ſuſpecta bona ſua.*

& qu'après s'être défenduë des aparences & avoir coupé, pour ainsi dire, une tête à l'hydre, elle se laisse suborner aux foiblesses de l'amour, qui lui fait souvent paroître des chiméres pour des véritez, & qui fait naître à l'hydre dix têtes pour une qu'on lui a coupée.

Il n'est pas aisé qu'une personne émuë d'une passion violente, comme est la jalousie, puisse juger juste dans sa propre cause, & qu'elle puisse voir la lumiére parmi tant de ténèbres, dont l'amour lui ofusque la raison. *Moïse* avoit trouvé un expédient sur cela, sans que l'homme & la femme fussent eux-mêmes leur propre juge. Le Grand-Prêtre faisoit boire aux femmes acusées d'impudicité, un grand verre d'eau très-amére, qu'on apelloit *Eau de Jalousie.* Il prétendoit par-là guérir l'esprit des maris jaloux, en faisant paroître le crime par l'éfet de cette *Eau de Probation*, qui devoit faire pourir le ventre de la femme criminelle, ou conserver la santé de celle qui étoit innocente. Nous aurions de la peine aujourd'hui à faire de pareilles épreuves, & je ne

ne sai si nous pourrions croire qu'un larcin secret pût être découvert par ces sortes de moïens.

Cependant, l'ame agitée de diverses passions, cherche toutes sortes de moïens pour se dégager des doutes qu'elle s'est fait. Alors la curiosité l'anime à examiner toutes les circonstances de l'afaire. Elle observe & épie exactement ce qu'elle aime, de peur qu'elle ne le perde; mais cette recherche extravagante fait son mal pire qu'il n'étoit; & au lieu de le guérir, elle y aporte souvent la gangrenne. C'est ce que nous ont voulu dire les Théologiens Païens, par la Fable qu'ils nous ont débitée; savoir, que *Vulcain* ennuïé un jour des impudicitez de sa femme, se résolut, pour se venger d'elle, à faire éclater sa jalousie en presence de tous les Dieux, qu'il croïoit lui être propices & favorables. Mais après avoir tendu des rêts pour surprendre *Mars* & *Vénus* ensemble; bien loin de guérir parlà sa passion, il se l'acrut & fut estimé infâme parmi les Dieux, pour avoir découvert un crime caché. Et de plus, les

Dieux

Dieux furent si scandalisez de l'action de *Vulcain*, qu'en le chassant honteusement du Ciel, il tomba à terre & se cassa une jambe. Voilà ce qui arrive à nos jaloux. La vengeance se mêle avec la jalousie; & pour avoir le plaisir de faire connoître aux hommes la foiblesse de leur femme, en découvrant leur secret amoureux, ils s'atirent la risée de tout le monde & une tache perpétuelle pour leur réputation.

Mais comme l'ame n'ignore pas que tout ce qui est au monde ne soit sujet au changement, elle commence à craindre de perdre tout ce qui fait son bonheur & son plaisir & qu'une autre ne s'en empare. C'est proprement cette crainte, que nous apellons *Jalousie*, qui a l'amour pour pere, & qui ne peut dénier pour mere la crainte qui l'a engendrée. Cela n'est-il pas étrange, que les mêmes inclinations qui causent l'amitié dans le commerce des hommes, soient dans l'amour excessif la cause de la haine?

Cette jalousie est si forte & si puissante dans l'esprit de quelques hommes,

mes, qu'il y en a eu, ſelon le raport de *Tertullien*, qu'au moindre petit bruit que faiſoit le vent, ou un rat à la porte de leur chambre, ils apréhendoient qu'on n'enlevât leur femme d'auprès d'eux.

Cette crainte ne s'eſt pas plutôt emparée d'une ame foible, que la haine y trouve auſſi-tôt ſa place: mais comme l'amour n'en eſt pas entiérement banni, il s'y paſſe d'étranges déſordres, par tant de paſſions ſi opoſées les unes aux autres: & ſi l'ame n'en eſt point détruite, elle ne doit aſſurément ſa vie qu'au nombre de ſes ennemis: car d'un côté la haine glace le cœur, où l'ame fait ſa principale demeure. Elle y éteint preſque les eſprits & y ſufoque la chaleur naturelle: d'un autre, l'amour le brûle, & en y dilatant ſes petites cavitez, il en augmente les eſprits & la chaleur. Pauvre cœur, que ce monſtre de paſſion te fait ſoufrir! C'eſt de ces paſſions contraires que naiſſent la colére, les chagrins, la fraude, l'eſpérance, le deſeſpoir, la joïe, la triſteſſe, la fureur, la rage, & puis l'envie de ſe venger aux dépens de ſa réputation. Il y en a eu même qui

ont poussé leur jalousie jusqu'après leur mort; comme fit ce Roi de Maroc, qui après avoir été défait en guerre , ne voulut pas que personne joüit de sa femme après sa mort ; c'est pour cela qu'il l'a mit en croupe derriére lui sur son cheval,& que le poussant vivement, il se précipita du haut d'une montagne, ainsi que nous le raporte *Jean de Léone.*

Mais n'allons point chercher les histoires de l'Antiquité sur les éfets de la jalousie, nous n'en saurions trouver de si notables que celles qui arriva l'autre jour à Nice en Provence. Le Seigneur de *Castel Nuovo*, âgé de 67. ans, devint si éperdûment amoureux de sa bru *Perrine de Harcoüette, de S. Jean de Morienne*, que son mari & sa femme lui étant un grand obstacle pour l'exécution de son pernicieux dessein, il les fit tous deux empoisonner par la fille-de-chambre de sa femme. Mais comme l'amour & la jalousie sont exposez à mille accidens divers , le beau-pere trouva la mort, où il pensoit trouver des plaisirs ; car sa belle-fille lui plongea le poignard dans le sein, comme il vou-

voulut prendre avec elle des divertiſſemens amoureux.

Comme rien n'eſt caché dans le monde, tôt ou tard la vengeance éclate, le ſcandale arrive, & par-là on publie ſouvent un crime, dont le malheur s'étend quelquefois aux ſucceſſeurs. Si par hazard la perſonne jalouſe vient à ſe reconnoître, lorſque la maladie eſt formée & qu'elle n'eſt pas incurable, elle a pourtant pour toutes ſes peines la douleur & le repentir, qui ſont les éfets d'un amour déréglé & la fin de la jalouſie. Car par tout où ſe trouve la jalouſie, par tout ſe trouve l'amour. Et comme la vie accompagne toujours les malades & que la douleur ne touche jamais les morts : ainſi la jalouſie n'abandonne jamais les amoureux, & ne ſe trouve jamais où il n'y a que des froids & des indiférens.

Après avoir découvert la naiſſance, la cauſe, la nature & le progrès de la jalouſie, il me ſemble qu'il ne ſera pas hors de propos d'en examiner preſentement les diférences & les éfets.

L'expérience nous fait voir tous les jours

jours que la raison est quelquefois la maîtresse de nos passions, & qu'elle les modére avec tant de force, quand on s'est acoûtumé dès le bas âge à les dompter, que l'on ne doit pas s'étonner s'il y a des hommes & des femmes qui ne se laissent point lâchement emporter à leurs mouvemens impétueux. *Joseph* eut en aparence de légitimes soupçons de la bienheureuse *Marie ;* mais il sût si bien les étoufer dans leur naissance, qu'il ne se laissa point aller aux excès de la jalousie. *Jules-César* avoit tant de force sur son ame, que bien qu'il eût de véritables causes pour être jaloux, sa grande ame ne succomba jamais à cette horrible passion. C'est ainsi qu'en usérent *Auguste*, *Luculle*, *Antoine* & *Pompée.* Ces grands hommes qui avoient sujet d'être jaloux, n'en firent point de bruit. On les plaignit plutôt de ce qu'ils étoient vertueux, que l'on ne les blâma de ce qu'ils étoient imprudens. Ils savoient bien qu'ils ne devoient pas se scandaliser de la mauvaise conduite de leurs femmes, & que s'ils le faisoient, il n'y auroit pas jusqu'aux
 en-

enfans qui ne les en raillaſſent.

Les femmes naturellement ſont plus jalouſes que les hommes, comme nous le prouverons enſuite, & ont quelquefois la même force d'ame dans de ſemblables ocaſions. *Sara* eut d'abord quelque legére jalouſie de ce que ſon mari *Abraham* careſſoit *Agar*; mais la raiſon vint auſſi-tôt au ſecours de ſa paſſion, & aprés l'avoir heureuſement combatuë, elle conſentit que ſon mari fit des enfans à ſa ſervante. C'eſt ainſi que fit *Stratonice*, qui touchée de ce qu'elle n'avoit point d'enfans de ſon mari *Déjotarus*, & agitée de quelque crainte de le perdre, conſentit enfin qu'il en fit à *Electra*, à condition qu'elle les adopteroit & les réputeroit pour les ſiens propres.

Il n'en eſt pas de même des ames baſſes & rampantes: l'amour & la jalouſie s'y font reſſentir avec plus d'empire, & y font paroître avec plus d'éclat le nombre des paſſions qui les accompagnent. Quand l'amour eſt arrivé à ce haut point où il ne peut plus croître, ceux qui en ſont ennivrez apré-

apréhendent tout, une œillade les incommode, une conversation les importune, une promenade les inquiéte, une colation leur déplaît & une lettre les chagrine. Ils ressemblent à ceux qui sont sur un précipice à qui les yeux s'ébloüissent, les piez chancellent, le corps tremble. Ils craignent de tomber, quoiqu'ils soient dans un lieu de sûreté. Il n'y a que les sages & les stupides qui soient exempts de l'excès de cette passion. Les autres, qui tiennent le milieu & qui composent presque tout le monde raisonnable, sont du nombre des esprits foibles ou médiocres. Ils ont un chancre caché dans le cœur; &, comme parlent les Médecins, un *noli me tangere*, qui ne s'entretient que par des ordures croupissantes; c'est-à-dire, que la jalousie ne s'entretient dans le cœur de ces petits esprits, que par des passions ennemies & des rêveries continuelles; c'est de-là que viennent les inquiétudes, les extravagances & même la folie & la rage des jaloux, qui semblent pourtant avoir quelque espéce de raison; comme *Lépidus* sembloit

en avoir, lorſque devenant malade, il en mourut.

Nous ſerons plus convaincus de ce que je dis, ſi nous examinons en particulier la jalouſie dans l'homme & dans la femme, & ſi nous cherchons lequel des deux eſt le plus jaloux.

La crainte de perdre ce que l'on aime, eſt bien plus forte dans l'eſprit d'une femme, que celle qui ocupe l'ame d'un homme; & bien que la femme ſoit naturellement timide, l'expérience nous fait pourtant voir qu'elle eſt tellement hardie, quand elle eſt jalouſe, que s'il eſt queſtion de faire un crime, elle eſt beaucoup plus intrépide que nous.

D'ailleurs, comme elle eſt naturellement plus foible, & que par-là elle a plus beſoin du ſecours & de l'apui de l'homme, elle a auſſi plus de crainte de le perdre, quand elle l'aime beaucoup.

D'autre part, parce qu'elle eſt plus conſtante en amour que nous, comme nous l'avons prouvé au chapitre précédent, elle reçoit auſſi beaucoup plus d'impreſſion par les mouvemens de

de l'amour & de la jalousie.

La lasciveté est encor une puissante cause de l'excès de cette passion, elle la presse plus que nous & l'engage plus fortement à être plus jalouse. En éfet, elle s'imagine que son mari n'en aura pas assez pour elle, & dans cette pensée lascive, elle craint qu'une autre ne partage avec elle les contentemens qu'elle desire avec ardeur & le bien qu'elle pense lui apartenir.

Au reste, elle se met plus souvent en colére & y demeure davantage, & alors la jalousie devenant fureur, elle est capable de faire tout ce qui peut y avoir de mal au monde.

Enfin, il n'y a point de bête farouche qui soit plus cruelle que la femme, lorsqu'elle est troublée par la jalousie; il n'en faut point d'autre preuve que celle de *Médée*, qui tua ses propres enfans pour se vanger de son mari, ni que celle de *Laodicée*, femme d'*Antiochus*, surnommé *Dieu*, laquelle, selon le raport de *S. Jérôme sur Daniel*, fit mourir *Bérénice* avec son enfant, parce qu'*Antiochus* en étoit le pere, & puis

elle s'empoiſonna de déſeſpoir. C'eſt cette paſſion déréglée qui a fait dire fort à propos à l'Eccléſiaſte, que *la femme jalouſe étoit la douleur du cœur de ſon mari & les plaintes de ſa famille.*

Les hommes en uſent à peu près de la même façon, ſi ce n'eſt que la laſciveté n'a point tant de part dans leur jalouſie qu'elle en a dans celle des femmes. Ils apréhendent ſeulement qu'un autre ne raviſſe le bien qu'ils penſent n'apartenir qu'à eux ſeuls; & dans cette noire penſée, ils ſe chargent d'une des plus cruelles paſſions de l'ame.

C'eſt la jalouſie qui fit perdre la vie à *Marianne*, parce que ſon mari *Hérode* ne pouvoit ſouffrir que l'on aimât ſa beauté. C'eſt auſſi la même paſſion qui obligea le mari de la *belle Meunière* à donner du mal à ſa femme, pour le communiquer enſuite à un Monarque des plus illuſtres de l'Europe, qui aimoit beaucoup les belles lettres; & comme il ne pût, ou ne voulut pas ſe vanger ſur ſa Perſonne Royale, il ſe vengea ſur le corps de ſa femme, qui enſuite infecta le Roi. Je ne ſaurois ici

paſſer

passer sous silence ce que l'on nous dit d'*Octavius*, qui après avoir baisé amoureusement *Pontia Posthumia*, fut si vivement choqué de ce que cette femme ne voulut pas l'épouser, après l'en avoir priée, que son amour se changea en fureur, si bien qu'il arracha la vie à celle qui entre ses bras la lui avoit si souvent redonnée.

En vérité les hommes ressemblent bien aux cerfs, qui étant naturellement fort craintifs, sont extrêmement jaloux de leurs biches; aussi les naturalistes ont-ils remarqué que le poil de leur tête étoit garni de vers, qui la leur rongeoient incessamment. *François Torre* en avoit un gros dans la tête, selon que l'Histoire d'Italie nous le raporte, lorsqu'il se pendit à Modêne, pendant que dans le dernier siécle *François Guichardin* en étoit Gouverneur, parce que la Courtisane *la Calore*, qu'il aimoit éperdûment, toucha la main d'un Gentilhomme qui joüoit aux échecs avec lui. Mais s'il y a de legéres maladies que nous domptons par notre façon de vivre; il y en a une infinité d'autres qui sont

ſont périlleuſes & même funeſtes, ou par notre faute, ou par leur propre nature, que nous ne pouvons combattre par nos remédes. Ainſi la raiſon guérit les legéres jalouſies, mais elle ne combat pas aiſément les fortes ni les déſeſpérées. Je ne ſai ſi l'on eût pû guérir la violente maladie de *Procris*, que ſon mari *Céphale* tua pour une bête-fauve, ni celle de *Thébé* & de *Luculla.* La premiére, au raport de *Cicéron*, tua *Phérée* ſon mari, ſur un fort leger ſoupçon; & l'autre empoiſonna ſon mari l'Empereur *Antoninus Vérus*, parce qu'il aimoit *Fabia.*

Il eſt donc vrai que les grandes ames ſavent, par la force de leur raiſon, réſiſter à la jalouſie; qu'elles ne la reçoivent jamais qu'à la porte, pour parler ainſi, ſans la laiſſer entrer dans le logis, où ſans doute comme un ſoldat ennemi, elle ruineroit ſon hôte. En éfet, un homme prudent, ſelon la penſée d'*Ariſtote*, doit ſavoir l'honneur qu'il doit à ſes parens, à ſa femme, à ſes enfans & à lui-même, afin que le rendant à ceux qui le méritent, il ſoit eſtimé juſ-

te & saint dans sa famille. Il n'en est pas ainsi des petits esprits & des médiocres; jamais la raison ne vient à leur secours. Ils se laissent entraîner à la violence d'une passion qui les agite, & n'ont pas assez de force pour résister à ses mouvemens excessifs.

Je puis donc conclure que l'amour n'est jamais sans jalousie, & que l'on ne sauroit aimer sans être jaloux.

CHAPITRE X.

Si la femme timide aime plus que la hardie & l'enjoüée.

NOus avons prouvé ailleurs que les femmes étoient d'un autre tempérament que les hommes, & qu'étant plus froides & plus humides, il étoit bien raisonnable que la nature les eût créées de ce tempérament, parce qu'elles avoient été faites d'une autre matiére que nous & pour d'autres usages. En éfet, elles ont plus de part dans la génération & dans la perpétuité de

notre eſpéce, que les hommes mêmes. C'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'elles ſont ordinairement plus ſanguines, ou plutôt qu'elles ne diſſipent pas tant de ſang que nous, & que d'ailleurs elles ſont plus ſujettes à des épanchemens périodiques & à des régles de tous les mois, qui ne manquent jamais à celles à qui l'âge & la ſanté le permettent.

Mais comme leur tempérament eſt bien diférent du nôtre, il n'eſt pas moins diſſemblable parmi elles. Il y en a de ſanguines, de bilieuſes, de pituiteuſes & de mélancoliques, ou pour mieux parler, d'humides, de chaudes, de froides & de ſéches. Ces qualitez ne ſont pas ordinairement ſeules, elles ſont acompagnées d'une autre qui ne leur eſt pas incompatible; ainſi les ſanguines ſont chaudes & humides; les bilieuſes, chaudes & ſéches; les pituiteuſes, froides & humides; & les mélancoliques, froides & ſéches. Or de tous ces tempéramens, il n'y a que les ſanguines qui peuvent ſervir à mon ſujet, mais ce ſont ces tempéramens ſanguins

guins qui participent un peu de la bile ou de la mélancolie, d'où naissent des humeurs & des inclinations fort diférentes. Car la femme sanguine-bilieuse ; c'est-à-dire, la chaude & humide, qui aura un peu de bile mêlée parmi son sang, sera gaïe & badine : & la sanguine-mélancolique ; c'est-à-dire, la chaude & humide, où la mélancolie aura un peu de part, sera timide, mélancolique & sérieuse.

Le sang, qui est la liqueur dominante dans le tempérament de ces deux femmes, sera plus subtil, plus ému & plus fluide dans la folâtre que dans la timide : ses esprits seront plus clairs, plus mobiles & plus obéïssans à l'ame ; parce que la bile, selon le sentiment des Médecins, qui est la partie la plus chaude, la plus séche & la plus legére du sang, y sera mêlée d'une maniére à ne pas nuire à la santé : au lieu que le sang de la mélancolique sera plus épais, plus terrestre & moins propre à s'agiter ; ses esprits seront aussi plus ténébreux, moins mobiles & plus rebelles aux ordres de l'ame : parce que la mélan-

lancolie, qui eſt une liqueur la plus épaiſſe du ſang, ſera une bonne partie de ſa maſſe.

Je ne prétens point parler ici de ces mélancoliques malades, qui ont l'imagination troublée & qui ſont véritablement ſoles, ni de ces autres mélancoliques froides & ſéches, qu'il faut inceſſamment pouſſer pour les faire agir; mais ces mélancoliques qui ont le ſang chaud & ſec, & qui, ſelon l'aveu d'*Ariſtote* & ſelon l'expérience même, ſont des perſonnes ſages & ſpirituelles. Celles qui ont ce tempérament, ne ſont ni ſi triſtes, ni ſi mornes que le peuple ſe le perſuade: au contraire, elles ſont gaïes & enjouées, par le ſang qui domine dans leurs veines; mais à la vérité, elles ne le ſont pas tant que les bilieuſes.

Je ne prétens pas auſſi parler ici de ces tempéramens de femmes fort ſanguines, qui n'ont que ſept ou huit jours de libres pendant un mois, & qui ſont ſujettes pendant vingt ou vingt-deux jours à des écoulemens ennuïeux, comme étoit Mademoiſelle
de

de Ling... qui de plus sentoit le bouc dès l'âge de douze ans, qui sont bonnes & pacifiques, & qui dans leur extrême vieillesse, deviennent stupides & hébêtées; mais seulement de celles qui n'ont leurs régles que quatre ou cinq jours de suite, qui sont simples, mais adroites & enjouées, & qui dans un âge décrépit, ont les sens aussi rassis, que dans leur plus vigoureuse jeunesse.

Après avoir fait toutes ces distinctions de tempéramens, examinons à cette heure les signes qui conviennent en général à ces deux complexions, & ceux qui leur sont propres en particulier.

Les filles sanguines-bilieuses ont des signes communs, qui peuvent convenir aux sanguines-mélancoliques. Les unes & les autres sont de toutes sortes de tailles : il y en a de grandes, de médiocres & de petites, toutes deux sont belles ou laides; l'une & l'autre ont de grosses veines aux bras & aux mains, & du poil au chignon du col & le long de l'épine du dos. L'amour les a marquées toutes deux de sa marque, &

leur a imprimé ſur les jouës & ſur les lévres le caractére de ſa cruauté. Leurs pomettes de jouës ſont rouges comme des roſes, & leurs lévres comme du corail; elles ſont au toucher fermes & un peu ſéches, & la chaleur dominante ne leur permet pas d'avoir une peau humide & fade, ni le coloris du teint plâtré & dégoûtant.

Il n'en eſt pas ainſi des autres marques particuliéres, qui diſtinguent les filles ſanguines-bilieuſes d'avec les ſanguines-mélancoliques. Celles-là ont un ſang plus délié & plus fluide; au lieu que celles-ci en ont un plus groſſier & plus viſqueux. Dans celles-là la bile ſe fait connoître par ſes éfets; c'eſt-à-dire, une proportion du ſang la plus chaude & la plus ſéche; & dans celles-ci, la mélancolie; c'eſt-à-dire, une bile brûlée & un ſang épais, qui eſt beaucoup plus chaud & plus ſec que la bile dont ſouvent elle eſt faite. Celles-là ont comme un feu, qui brûle comme dans de la paille; & celles-ci en reſſentent un autre qui eſt allumé dans leurs entrailles comme dans du

bois verd, qui, bien qu'il n'ait pas tant d'éclat ni de lumiére que l'autre, a pourtant beaucoup plus de chaleur. C'est donc du sang que naissent les différences que nous observons dans ces deux sortes de tempéramens, & que nous découvrons dans le corps & dans l'ame de ces deux filles.

D'ailleurs, bien qu'elles aïent toutes deux de l'embonpoint; cependant la bilieuse aïant un sang plus délié, plus actif & plus pétillant, & ses actions étant plus badines; de plus, dissipant plus de sang que l'autre, elle doit aussi être plus maigre, & ses régles ne doivent couler que trois ou quatre jours de suite, & encor en fort petite quantité : au lieu que les régles de la mélancolique coulent plus abondament pendant sept ou huit jours; & parce que le sang de celle-ci est plus épais & moins actif, que sa vie est plus sédentaire, qui ne lui permet pas d'en faire une si grande dissipation, & d'ailleurs qu'elle dort davantage, ses actions doivent aussi être plus lentes & son embonpoint plus acompli.

Au reſte, la bilieuſe a ordinairement la tête petite & les cheveux blonds ou châtains : mais la mélancolique l'a un peu plus groſſe & mieux faite, & ſon poil & ſes cheveux ſont noirs : & comme la ſanguine-bilieuſe eſt plus ſujette que l'autre à toucher dans les foibleſſes de ſon ſexe par la force de ſon tempérament ; les anciens Romains avoient acoûtumé de dépeindre les Courtiſanes avec des cheveux & des perruques blondes ; & les ſages Matrônes avec des noires : témoin *Pétrône*, qui dans ſon Hiſtoire Satirique, donne des treſſes blondes à *Lépida*, à *Agrippine* & à *Poppée*, les trois plus grandes Courtiſanes de leur tems. De plus, la ſanguine-bilieuſe a une gorge médiocre & des tetons fermes qui ne ſe touchent point, & qui ſemblent être comme colez à ſa poitrine : mais la ſanguine-mélancolique a une groſſe gorge, & ſes mammelles dures ſe touchent & ſe baiſent l'une l'autre, pour marquer ſes inclinations ſecretes & amoureuſes.

Si deux jeunes filles ſont diſtinguées par

par des signes essentiels que l'on observe dans leurs corps ; elles ne sont pas diférentes par les diverses passions qui ocupent leur ame.

La fille sanguine-bilieuse est de son naturel agissante & legére, hardie & enjoüée, inquiéte & inconstante : elle chante, elle danse, elle folâtre toûjours; jamais en repos, toûjours badine. L'amour paroît à découvert dans ses yeux & sur son visage, comme il est dans son cœur : enfin, c'est la sincérité même & la candeur. Que si un homme lui plaît, d'abord elle s'engage à l'aimer ; alors son feu est violent, mais il ne dure pas : c'est un feu de paille, dont l'activité est bien-tôt ralentie. Le premier venu la persuade aisément & lui fait changer de dessein ; desorte qu'elle se fait autant d'amans qu'il y a de personnes qui lui plaisent. Son tempérament est la cause de ses inclinations. Les esprits de son sang, qui sont les organes dont l'ame se sert pour agir, sont toujours émus avec violence au moindre objet qui se presente. Ils ne trouvent point d'obstacle dans sa

petite tête qui les y arrêtent, & ils ne demeurent point où la raison réside. C'est ce qui la fait résoudre trop promptement & juger avec trop de précipitation. Elle ne regarde jamais l'avenir; elle n'envisage que le present, qui passant fort vite, n'est accompagné que de fort peu de circonstances: aussi se repent-elle souvent de ses desseins, & se trompe presque toujours dans le commerce de la vie.

Toutes ces legéres inclinations n'empêchent pourtant pas qu'elle n'ait meilleure grace & moins de contrainte que l'autre, & quoi qu'elle soit fort enjoüée & fort libre au-dehors, elle est pourtant fort modeste & fort retenuë au-dedans. Ce n'est pas une gaïeté de malade qui rit en mourant, & qui est un signe des ordures qui l'ont excitée. Sa joïe & son enjoûment marquent la tranquilité de son esprit, le repos de son ame, la sagesse & la vertu qui ne se lient jamais qu'avec l'innocence & la simplicité; & si elle est si facile à persuader, elle est assurément fort dificile à prendre.

J'avouë que c'eſt un des malheurs du ſiécle de n'oſer badiner, ſans que l'on s'en plaigne & ſans que l'on en médiſe, comme ſi l'eau dormante étoit meilleure à boire que celle qui court. En vérité ces aimables perſonnes méritent nos reſpects. La naïveté de leurs actions nous charme, & la ſincérité de leurs ſentimens nous enchante. Les eſprits du ſang de cette jeune fille toûjours émuë, enflâment ſon cœur par la viteſſe de leurs mouvemens : ils échauffent ſon cerveau par le paſſage qu'ils y font avec précipitation : en un mot, ils mettent tout ſon ſang dans un mouvement précipité, ce qui eſt la cauſe de l'inconſtance & de l'enjoûment de la belle.

C'eſt donc ſon tempérament qui la rend legére, non vicieuſe, gaïe, non vaporée, ſimple & non ſtupide. Si par hazard elle s'atache à un homme pour le mariage, elle le fait plutôt par conſidération & par obeïſſance, que par ſa propre inclination : & comme elle entre dans un état où le badinage en fait l'eſſence, jugez ſi l'amour, qui n'eſt qu'un enfant & qui ſe plaît toûjours à badi-

badiner, n'augmentera pas ſon inclination enjoüée ? Elle folâtrera même juſques entre les bras de ſon mari, quand elle ſe ſoumettra aux ordres que la nature lui a impoſé, pour lui rendre ce qu'elle lui doit. Son corps ne ſera pas plus en repos que ſon ame, qui pourtant ne s'égarera jamais par les plaiſirs exceſſifs du mariage : ſes membres ne deviendront jamais immobiles ni froids, parce que ſon cœur ne ſera point navré par l'excès des contentemens amoureux : ſi ſa voix eſt quelquefois chancelante, ſes ſoûpirs ſuffoquans, ſa parole mourante & entrecoupée, il ne faut qu'en acuſer l'amour qui la bleſſe, mais qui ne la fait pas mourir. Sa legéreté naturelle, qui ne lui permet pas de s'atacher ſi fortement à ſon mari, lorſqu'elle fait ce que l'on fait dans le mariage, l'exempte des coups mortels de l'amour.

Mais la fille ſanguine-mélancolique a bien d'autres inclinations que celle-là. Son ame eſt bien plus conſtante & moins legére. Quand elle badine, c'eſt avec plus de retenuë ; quand elle chante ou danſe, c'eſt avec plus de modeſ-

tie. Si l'amour paroît dans ses yeux & sur son visage, c'est d'une maniére forte & assurée, qui marque bien qu'il s'est emparé de son cœur & qu'il y loge comme dans son trône. Sa timidité naturelie ne l'oblige pas à s'engager si-tôt à la vûë d'une personne qui lui plaît. Elle y pense long-tems avant que d'aimer. L'amour touche long-tems son cœur sans l'échaufer ; & quand il l'échause par son feu, qui a de legers commencemens, elle en ressent insensiblement la chaleur, qui croît toûjours. Et quand ce feu est une fois allumé, il est ardent & même violent ; c'est un feu dans du bois verd & dans une matiére épaisse, qui ne s'éteint pas si-tôt. Il n'y a ni persuasions, ni raisons assez fortes qui puissent détourner cette fille d'aimer, quand elle est une fois attachée à un homme qu'elle estime. C'est un éfet de sa complexion, qui la rend si constante dans ses desseins & si résoluë dans ses entreprises.

Son sang & ces esprits bouillans qui coulent lentement dans ses veines, font tant d'impression sur son cœur & sur

ſon cerveau, que toutes les parties de ſon corps s'en reſſentent également. Le feu qui l'anime eſt d'une matiére ſi tenace, qu'il ne l'abandonne jamais qu'après l'avoir conſumée. De-là vient qu'elle conſulte avec raiſon, qu'elle raiſonne avec prudence, & qu'elle s'abandonne avec diſcrétion. Elle ſe perd bien loin dans l'avenir & y va chercher des plaiſirs, pour s'aſſurer de ſon bonheur qu'elle groſſit toûjours. Sa prudence la rend malheureuſe. Elle eſt ingénieuſe à ſe tourmenter. L'eſpérance la flâte & lui fait voir des voluptez exceſſives; ainſi elle trouve des plaiſirs réels par la force de ſon imagination, qui ne ſont véritablement qu'imaginaires. Les circonſtances infinies de l'avenir embaraſſent ſon ame amoureuſe; & pour n'être point trompée, elle ſe feint des contentemens dans toute leur étenduë. Son imagination vive eſt échaufée par le deſir extrême de la joüiſſance. Son eſprit même, que j'ai nommé ailleurs *intelligence*, ſemble extrêmement emporté par les émotions de ſon ame, qui eſt la partie ſpirituel-

rituelle, la plus baſſe & plus voiſine des ſens. Ses rêveries en amour ſont extravagantes ; elles vont juſqu'à l'extaſe, d'où elle ne ſortira pas ſi-tôt, à moins que l'on ne l'en tire comme par miracle. Car comme le Démon ſe mêle quelquefois parmi les vapeurs de la terre qui forment l'orage, pour cauſer quelque part du déſordre, s'il en faut croire nos Démonographes : ainſi l'amour ſe mêle quelquefois parmi les fumées noires d'une bile brûlée pour leurrer le beau ſexe, ſous l'eſpérance d'un bonheur ou de quelque grand plaiſir à venir.

Enfin, l'amour qui agite cette fille eſt ſi violent, qu'elle tomberoit ſans doute dans quelque deſordre odieux pour ſon ſexe, ſi la timidité & la crainte n'étoient de puiſſans obſtacles pour s'opoſer aux éfets de ſa paſſion amoureuſe. Sa timidité naturelle eſt même une marque de ſon eſclavage amoureux & du trouble qu'elle ſent au dedans; & ſi elle paroît retenuë, elle n'eſt pas innocente. Les ames les plus diſſimulées, ſont celles qui ſont les moins

vertueuſes , parce que le maſque dont elles ſe couvrent, empêche que l'on ne découvre ce qu'elles ſont véritablement.

Si nous cherchons la cauſe de toutes les inclinations de cette fille, nous trouverons ſans doute que ſon ſang chaud & groſſier, ſes eſprits brûlans & agitez ſont la ſource de toutes ſes paſſions: car ſon ame amoureuſe, qui ſe ſert de ces eſprits enflâmez pour l'uſage de ſes paſſions, les excite avec tant de force dans ſon cœur, qu'il en eſt lui-même fort ému & fort échaufé ; & puis le cœur agitant encor dans ſes petites cavitez ces mêmes eſprits , les rend encor plus chauds & plus pénétrans , ſi bien qu'étant enſuite dardez avec vigueur dans le cerveau, ils y ébranlent ſes petits fibres qui excitent l'imagination. C'eſt donc par le moïen du fœu du cœur & par la vivacité de l'imagination, qu'il ſe fait une multiplication & un concours d'eſprits, qui acablent pour ainſi dire le cœur & le cerveau de cette jeune perſonne. Il eſt vrai que ces parties ſe déchargent ſur

ſeurs propres canaux de ce qui les troubie ſur les autres parties du corps, & principalement ſur les parties naturelles de cette fille, où ces eſprits ſont une telle impreſſion, qu'il n'eſt pas aiſé de détruire, par la tenacité de la matiére dont ils ſont faits & dont l'ame ſe ſert pour exécuter ſes paſſions.

Si par hazard on parle de mariage à cette fille, alors tout eſt en trouble chez elle ; elle devient rêveuſe, morne, chagrine & plus timide qu'à l'ordinaire. Ces deſordres ſont des marques aſſurées que l'amour fait du ravage dans ſon cœur. Alors elle deſire avec empreſſement ce qu'elle refuſe avec crainte. Enfin, ſi l'amour l'emporte ſur ſa timidité, & qu'elle conſente à ſe jetter entre les bras d'un homme, ſa timidité naturelle refuſera toûjours des faveurs qu'elle voudra bien laiſſer prendre, afin d'acuſer ſon conſentement par la force. Alors l'amour extrême lui ôtera les forces & s'emparant entiérement de ſon cœur, la laiſſera froide & immobile comme un glaçon, faute de chaleur & d'eſprits

qui n'auront été précipitez que dans ſes parties naturelles pour obéïr aux ordres de la nature. Que ſi alors elle donne quelque marque de vie, ce n'eſt que par des ſoûpirs & des ſanglots entrecoupez, & ſon extaſe eſt ſi grande, qu'elle n'a pas même ſenti les commencements des voluptez qui l'ont cauſée.

C'eſt donc le ſang & ſes eſprits, qui étant de diférente nature, font la varieté de la complexion de ces deux perſonnes. Car s'il eſt vrai que les plus timides engendrent plus de ſang & plus d'humeurs ſuperfluës, parce qu'elles aiment plus l'oiſiveté & le repos, il ſera auſſi vrai de dire qu'elles font plus de ſemence & que par conſéquent elles ſont plus amoureuſes : témoin les *Lapines*, qui étant les plus timides des animaux, ſont auſſi les plus amoureuſes & les plus fécondes : elles n'ont pas ſitôt mis bas, qu'elles conçoivent une autrefois, ou qu'elles ont déja conçû. Cela eſt ſi aſſuré, qu'*Ovide*, qui eſt le maître en l'art d'aimer, a dit adieu à l'amour, ſi l'on banniſſoit l'oiſiveté, & que

que *Théophraste* a défini l'amour par *une affection d'une ame paresseuse.* C'est sans doute dans cette vûë que deux fameux Sculpteurs de l'Antiquité, *Carracus* & *Phidias*, firent *Vénus* d'une même inclination, par la posture qu'ils lui donnérent; car l'un la fit assise, & l'autre lui donna une tortuë sous les piez.

Il n'en est pas de même des gaïes & des enjoüées; elles sont plus séches & n'engendrent pas tant d'excrémens; elles n'ont pas le tems de demeurer en repos, ni de rêver à l'amour; & si elles sont amoureuses, elles ne le sont qu'avec inconstance, à cause de l'activité de leur sang & de la multiplicité des objets qui leur plaisent. Ainsi je puis véritablement conclure que les timides sont plus amoureuses que les enjoüées.



CHAPITRE XI.

S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à se les conserver.

IL n'étoit pas, ce me semble, besoin que Dieu contraignit les deux sexes par des commandemens sévéres à s'aimer l'un l'autre. Il avoit mis dans nos cœurs, en nous créant, des desirs suffisans, pour nous porter a aimer. Témoin *Adam*, qui n'eût pas plûtôt vû *Eve*, qu'il en devint amoureux ; & je pense que les caresses qu'il fit à sa femme, furent les premiéres occupations de sa vie. Son feu fut d'abord violent aussi-bien que dans la suite, puisqu'il ne s'éteignit qu'avec sa vie. *Eve*, de son côté, n'en fut pas moins émuë ; sa flâme s'augmenta par le feu de son mari ; & l'amour qui n'étoit alors qu'un enfant, non plus qu'à cette heure, badina avec eux, comme il fait presentement avec nous.

Que si Dieu a fait des préceptes pour nous

nous engager à aimer, il faut croire que ce n'a été qu'à cause de la corruption de notre nature. Il nous avoit donné d'abord assez d'inclinations de part & d'autre, pour ne nous pas refuser des faveurs : mais il se trouva dans la suite des tems des personnes si barbares & si peu humaines, qu'elles éteignirent ce feu naturel & ces flâmes innocentes, par une injustice qui en fit faire une loi.

Il y a pourtant peu de personnes aujourd'hui qui soient si cruelles, que de haïr plûtôt que d'aimer. La plûpart sont d'une autre humeur, & ils se trouvent si indispensablement obligez à aimer, par une inclination secrette & naturelle, qu'ils cesseroient plutôt d'être, qu'ils ne cesseroient d'aimer. La femme principalement est de cette complexion ; elle aime naturellement ; elle n'a qu'à voir un homme, pour avoir d'abord de l'estime pour lui, parce qu'il est d'un autre sexe : aussi est-ce pour cela que quelques Philosophes l'ont appellée un *Animal sociable*.

Comme elle est faite d'une matiére

plus douce & plus polie que celle de l'homme, elle a auſſi des parties plus molettes & plus tendres. Son cœur eſt plus porté à la compaſſion que le nôtre, & ſa pitié s'étend ſouvent juſqu'à ſoulager nos langueurs, quand il iroit même de la perte de ſa réputation & de ſa vie. Elle auroit de la peine à voir un homme proſterné à ſes piez, ſans le relever auſſi-tôt, pour l'embraſſer enſuite avec des ſoupirs réïtérez, ou des larmes abondantes, qui ſont des marques évidentes de ſa tendreſſe. Auſſi nous avons remarqué ailleurs, qu'elle aimoit avec plus de force & de conſtance que l'homme, & qu'il ſembloit que la nature lui eût fait un cœur propre pour aimer, ſi bien que les Hiſtoriens ne nous ont jamais parlé des femmes *Miſanthropes*, comme ils ont fait de pluſieurs hommes.

D'ailleurs l'envie déréglée qu'elles ont de ſe rendre immortelles par les moïens de la génération, eſt encor une puiſſante cauſe qui les oblige à aimer; & parce qu'elles ne ſauroient engendrer ſeules, elles cherchent avec em-

empressement une compagne avec qui elles puissent se lier étroitement, & par l'ajonction de leurs feux, produire une éteincelle qui soit la cause d'un autre feu, qui s'allumera un jour dans le cœur de l'enfant qu'ils auront engendré.

Je ne veux point m'arrêter ici aux fables que l'Antiquité nous a débitées, lors qu'elle nous a fait connoître des exemples de productions extraordinaires, & qu'elle a publié que ses Dieux & nos hommes avoient fait leurs semblables sans le commerce d'un sexe diférent. Cela me paroît si impossible, que j'ai dessein de faire un discours, lorsque je traiterai des *Incubes*, pour desabuser ceux qui pensent qu'il y en a qui peuvent engendrer sans le secours & sans le mélange d'un sexe diférent.

D'autre part, la femme étant naturellement fort humide, elle engendre aussi beaucoup de sang & de semence, dont souvent elle ne sauroit se débarasser toute seule. Elle se trouve quelquefois si chargée de cette derniére hu-

humeur, pour ne rien dire de la premiere, qu'au raport de *Galien*, il a fallu user d'artifice & de reméde à l'égard de quelques-unes, dont l'état ne permettoit pas les caresses des hommes, pour les débarrasser de cette matiére importune. C'est cette semence qui leur cause tant de maux, quand elle est retenuë ou corrompuë dans ces réceptacles & dans ses cornes, ou quand elle en sort par l'ouverture frangée de ses trompes, pour se répandre dans la cavité du ventre. C'est elle qui trouble l'imagination, qui déprave la mémoire, qui ruine la raison, & qui contre les loix de la nature, arrêtant le mouvement du sang, ou le faisant boüillonner, rend les femmes froides, stupides, & mêmes extasiées ou emportées, hardies & maniaques. Enfin c'est elle qui rend quelquefois leur corps tremblant & convulsif; si bien que la nature qui par un instinct secret leur a montré un reméde assuré pour leurs maux, leur inspire un desir ardent de se joindre amoureusement à un homme; & c'est cette union qu'elles

les cherchent quelquefois avec empressement, sans savoir souvent ce qui les porte à aimer.

Au reste, la passion d'aimer ne seroit pas sans doute si violente, si la nature n'avoit établi dans les caresses des femmes avec les hommes, des plaisirs qui surpassent toutes les autres voluptez, par la sensibilité des parties nerveuses & naturelles de la femme, & si elle n'avoit continué ces mêmes plaisirs hors des embrassemens amoureux. Car quand il est question d'aimer, la femme a une imagination si vive & si obéïssante aux ordres de l'amour, que souvent ses parties amoureuses sont échauffées, & plus irritées dans l'absence que dans la presence même d'un homme. Ainsi la volupté étant continuelle dans les femmes amoureuses, soit par la force de leur imagination, ou par des caresses véritables, il n'y a pas lieu de douter que le plaisir ne soit une puissante cause qui les oblige à aimer.

Mais encor la femme qui est foible de son naturel, & qui, selon le sentiment de *Platon*, pourroit être mise au rang des

des animaux irréſonnables, n'enviſage ſouvent que la volupté pour l'unique but des embraſſemens amoureux. Son action étant d'elle-même une action animale, ne fomente dans ſon eſprit d'autre idée que celle dont elle porte le nom ; & comme le plaiſir eſt opoſé à la douleur que la nature abhorre extrêmement, la femme ne conſidére la volupté dans les careſſes amoureuſes, que comme l'unique reméde à ſes maux.

Enfin elle a encore une raiſon, auſſi civile que naturelle, qui l'oblige à aimer. La nature l'a faite auſſi foible que timide ; c'eſt pour cela qu'elle eſt contrainte de chercher ailleurs que dans ſoi-même de la force pour ſe défendre contre ſes ennemis & de l'apui pour ſe ſoûtenir dans les occaſions. La ſoûmiſſion qu'elle fait paroître dans l'action amoureuſe & la foibleſſe de ſa taille, marquent aſſez qu'elle a beſoin du ſecours & de l'apui de l'homme : ajoûtez à cela qu'elle a un eſprit fort leger, qui demande de la prudence pour être utile à quelque choſe.

C'eſt

C'est une giroüette qui tourne au moindre vent, & qui seroit sans doute emportée par la tempête, si la verge qui la soutient ne la retenoit.

Que l'on ne me dise pas qu'il y en a aujourd'hui d'assez fortes, pour gouverner des Roïaumes entiers que la loi a fait tomber en quenoüille, & qu'autrefois les Amazônes, qui entreprenoient des guerres sanglantes & qui en raportoient d'heureuses victoires, n'étoient ni foibles ni timides. Car l'expérience de tous les jours nous fait voir, qu'outre qu'il y en a peu de ce nombre, celles qui sont les seules Reine d'un grand païs, ne gouvernent ordinairement que par l'avis des Grands de la Nation; & quoique *M. Petit* nous ait dit depuis peu des merveilles touchant les Amazônes, cependant elles ne conviennent ni à notre climat, ni à notre façon de faire, ni à nos tempéramens, la force & la hardiesse n'étant attachées naturellement qu'aux hommes de nos régions.

Il est donc vrai que la femme est plus timide & plus foible que nous,& qu'el-

le a auſſi des inclinations plus fortes que nous à aimer : & puiſqu'elle a pris naiſſance d'une de nos côtes, comme nous le marque l'Ecriture, & que tout retourne, ſelon l'ordre de la nature, dans le lieu d'où il eſt ſorti ; il eſt bien raiſonnable que la femme aime l'homme & qu'elle ſe joigne naturellement à lui, pour ſe remettre dans la place qu'elle ocupoit autrefois.

Pour l'homme, il ne lui eſt pas difficile d'aimer une femme qui l'aime : on a autant d'inclination pour elle, qu'elle en a pour nous. Il ne faut que lui marquer de la douceur pour l'obliger à l'aimer. Ce ſont des mouches qui ſe prennent avec un peu de miel. Pour la femme, la complaiſance la rend ſoumiſe. Faire ce qu'elle veut, c'eſt la gagner avec peu de peine. Mais l'aſſiduité que l'on a auprès d'elle l'a rend eſclave ; car comme elle eſt de la nature des enfans qui aiment toûjours à badiner, quand ils en trouvent l'occaſion ; ainſi quand la femme manque de jouet pour s'ébatre, ſouvent elle ceſſe d'aimer. Enfin la pudeur lui étant quel-

que

que chose de naturel, elle desire laisser prendre ce qu'elle ne veut pas donner; En vérité un homme timide ne s'acorde guéres alors avec la timidité d'une femme; il faut qu'il l'ataque hardiment & qu'elle se défende avec foiblesse.

Il est donc fort aisé de s'aimer réciproquement, puisque l'amour est l'arrhe de l'amour, & que dans le païs amoureux l'on ne change jamais de monoïe. Mais il est très-dificile de se conserver l'estime que l'on s'est acquise auprès d'une belle: car si se conserver les bonnes graces dépendoit de la nature qui agit toûjours réguliérement, je croirois qu'il seroit aussi aisé de se les conserver que de se les aquérir; mais comme il ne dépend que du caprice & de la legéreté d'une femme de nous continuer ses faveurs, il faut espérer de les perdre souvent, & même quelquefois dès le moment que nous les avons aquises.

L'orgueil & la vanité des femmes sont la véritable cause de cette perte. Elles s'imaginent qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas. Il leur semble que

leur régne eſt éternel, & qu'elles ſeront toûjours belles, agréables & maîtreſſes, comme elles étoient autrefois : mais l'homme qui aime naturellement ſa liberté, a de la peine à ſe ſoumettre long-tems à une belle; & comme cette ſoumiſſion lui ôte un peu de ſon droit, il s'échape quelquefois, il ſe dérobe; & ce qui pis eſt, il ſe dégoûte d'une même perſonne; ainſi il déplaît à la belle, qui le chaſſe comme un perfide & un inconſtant, & comme un indigne de ſon amour.

D'ailleurs la femme qui aime beaucoup, eſt fort impatiente; elle voudroit que ſa paſſion fût aſſouvie dès qu'elle la preſſe; & ſi un homme épuiſé, qui ne l'aura miſe qu'en apétit, s'abſente pour ſe rétablir de ſes langueurs, tout eſt perdu. C'eſt *Poppée* qui s'allarme de l'abſcence de *Néron*, ou *Agrippine* de celle de *Crépérius Gallus*. Enfin ce ſexe ne veut point d'abſence, autrement il s'ofenſe & il ſe plaint. Toujours badiner & careſſer, c'eſt ſon afaire; ſi l'on n'eſt pas aſſez prompt à lui acorder tout ce qu'elle demande, l'inquié-

quiétude la prend & l'oblige souvent à rompre le respect qu'elle doit à son Amant, qui d'ailleurs lassé du caprice & de l'impatience de cette femme lascive, l'abandonne pour en chercher une autre qui ait de meilleures inclinations.

D'autre part, elle est fort amoureuse de son naturel, sa complexion la porte naturellement à aimer ; & pendant que sa pudeur couvre sa passion, sa passion excite ses humeurs dans ses parties naturelles, d'où souvent naissent des vapeurs malignes & déliées, qui éguisent son imagination & qui la rendent plus amoureuse qu'elle n'étoit auparavant. Dans cette fouge de passion, elle n'est plus à elle-même ; quoiqu'il en coute, elle veut être satisfaite. Et si un homme veut alors se servir d'elle, comme de reméde, où qu'étant un peu indisposé, soit par la maladie ou par l'âge, il ne puisse fournir aux plaisirs de la belle, tout est perdu. Point d'excuse pour lui : on s'en lasse, on s'en dégoûte, & l'on en cherche ailleurs un autre, qui par la nouveauté s'aquitera mieux

de ſon devoir, mais qui quittera enfin la partie par les épuiſemens exceſſifs qu'il ſoufrira avec cette femme amoureuſe.

La jalouſie ſuit de bien près ſon infâme volupté ; elle penſe qu'on eſt toujours prêt à ſatisfaire ſa paſſion ; & quand on ne l'eſt pas, elle s'imagine que l'on fait ailleurs des débourſez, au lieu d'en faire chez elle. Alors elle ne peut voir ſon Amant, qu'elle ne murmure, qu'elle ne ſe plaigne, & qu'elle ne devienne triſte, morne, chagrine & inſuportable. Elle voudroit toujours aſſujétir un homme auprès d'elle & le tenir toujours en priſon. Mais comme il ne peut long-tems ſoufrir ſes chaînes & ſon eſclavage, il s'échape, il fuit & cherche ailleurs dequoi ſe divertir. Alors la jalouſie augmente ; ſouvent elle ſe change en rage & en deſeſpoir, & alors on trouve la belle plutôt diſpoſée à la vengeance qu'à l'amour. Cet objet n'eſt plus aimable ; c'eſt un démon viſible qui nous a tenté, mais qui nous fait horreur preſentement.

Enfin ſon opiniâtreté eſt ſans exemple ;

ple ; on n'a qu'à lui marquer sa volonté, pour l'obliger à faire le contraire. Si l'amour, par ses enchantemens ordinaires, cachoit tous les défauts de cette femme, on se laisseroit surprendre à ses artifices ; mais comme sa passion est trop violente pour feindre, on désille enfin les yeux & l'on s'ennuïe d'être esclave d'une belle, qui est si capricieuse & si incommode: & quoique l'on ait pû faire pour conserver ses bonnes graces, elle est si bourruë & si inégale, qu'il est impossible de vivre auprès d'elle dans une bonne intelligence. Si elle a quelque espéce de vertu, elle est vicieuse, & les circonstances qui l'acompagnent ne la rendent pas aimable.

Enfin, quelque amoureux que soit un homme, il ne peut long-tems se plaire auprès d'une femme qui a de semblables défauts ; & comme la plûpart des femmes aprochent fort de la complexion de celle-ci, il me semble qu'il me sera permis de conclure qu'il est plus dificile de se conserver les bonnes graces d'une femme que de se les aquérir.

CHAPITRE XII.

Si la belle plaît plus que la complaisante.

SOuvent il faut un siécle entier pour faire naître une belle personne ; parce que la nature a besoin pour cela de tant de parties proportionnées les unes aux autres, & de tant de conditions diférentes du côté de ceux qui l'engendrent, qu'il est bien dificile qu'elle y réüssisse. Souvent l'ame des parens n'est pas toujours dans des dispositions convenables, & la matiére dont les hommes sont faits n'est pas toujours flexible pour lui obéïr, si bien que je ne m'étonne pas s'il y a si peu de belles personnes au monde.

La beauté ne consiste pas seulement dans la juste proportion de toutes les parties du corps, mais encor dans la santé, dans la jeunesse & dans l'embonpoint, qui rendent la peau polie & blanche, & outre cela, quelques parties du corps vermeilles comme du co-

rail

rail rouge. La bonne grace est encor tellement essentielle à la beauté, par la conduite du mouvement du corps, & principalement du visage & des yeux, qui sont les truchemens de l'ame, que souvent c'est cette seule bonne grace, qui faisant une grande partie de la beauté, nous engage à aimer. Mais la beauté n'est point parfaite, si l'ame n'a ses agrémens, & si une belle personne n'est point la maîtresse de ses passions.

Le Cardinal *Cajétan* & le Philosophe *Socrate*, les plus laids hommes du monde, sûrent si bien embellir leur ame, par la modération de leurs passions, qu'ils se sont fait aimer à ceux qui eussent eu de l'aversion pour eux, s'ils ne les eussent regardez que par les yeux du corps.

C'est cette beauté parfaite du corps & de l'ame, qui procédant de la Divinité, nous persuade aisément sans rien dire. Elle atire promptement nos yeux, & en même-tems, par une tirannie secrete, elle se rend maîtresse de notre volonté. Elle est placée dans toutes les parties proportionnées du corps, comme

me nous l'avons dit au *Chap. II.* de ce Livre : mais elle paroît principalement dans le visage & dans les yeux, où l'ame se represente elle-même & où la beauté a établi son trône ; aussi les Peintres n'ont acoûtumé que de nous peindre le visage, parce qu'il est seul l'abregé de tout l'homme, & que c'est par-là qu'en distinguant ses traits, nous connoissons les diférences des hommes.

Cette beauté ne se conserve, ni par des voluptez excessives, ni par des contentemens réïtérez : au contraire, elle en est ternie & souvent éfacée. Le feu flétrit une belle fleur & en détruit l'éclat ; il n'y a que la fraîcheur de l'eau qui lui puisse long-tems conserver sa beauté : il en est de même d'une belle femme, que le feu de la concupiscence desséche peu-à-peu, au lieu que la tempérance la conserve long-tems dans un même état.

C'est cette beauté qui a eu, depuis le commencement du monde jusqu'à present, tant de crédit dans le commerce des hommes. Elle nous entraîne

ne en dépit de nous, quelques forts & quelques constans que nous soïons, si bien que nous sommes aussi-tôt vaincus par l'aproche d'une belle personne, que nous sommes forcez à aimer si elle est de notre sexe; mais si elle est d'un sexe diférent au nôtre, la nature par des flâmes secretes qu'elle a excitées dans notre cœur, nous y entraîne avec beaucoup plus d'empressement.

Il ne faut pas s'étonner si nous sommes naturellement portez à aimer la beauté, puisque, selon le raport des Poëtes, les Dieux qui ne combatirent jamais entr'eux pourquoi que ce soit, eurent pourtant de cruelles guerres pour la beauté d'*Héléne.* Les Déesses ne furent pas plus d'acord qu'eux sur ce même sujet, & jamais elles ne se fussent cédé le droit qu'elles prétendoient avoir, si *Pâris* n'eut décidé là-dessus, & s'il n'eut prononcé en faveur de *Vénus*, comme étant la plus belle & la plus agréable des trois Déesses amoureuses.

Ce n'est point de la beauté trompeuse & masquée, dont je prétens par-

parler ici, l'artifice ne convient point à un beau visage; & si la nature lui a donné quelques agrémens, le fard éface & ternit ce qu'il y a de plus précieux.

Ce n'est pas non plus ce qui a le plus d'éclat qui est le plus beau & le meilleur ; les mouches à miel, qui nous donnent une si agréable liqueur, ne nous paroissent pas si belles que les Cantharides, qui par leur faux-brillant cachent un venin mortel, qui nous ronge les entrailles si nous en usons. Ce n'est donc pas cette beauté fardée & aparente que nous voulons aimer ; c'est cette beauté simple & naturelle, qui de l'ame se communique au corps, & qui nous charge si fort quand nous la regardons de bien près.

Après avoir examiné la beauté dans sa nature & dans ses éfets, voïons maintenant ce que c'est que la complaisance, & puis nous nous déterminerons à aimer une belle femme ou une complaisante.

La complaisance est tellement nécessaire dans le commerce des hommes, que si elle en étoit bannie, toutes

tes les converſations deviendroient des diſputes & des quérelles ; & au lieu de la douceur & de la franchiſe, dont la nature nous a fait preſent, nous n'aurions parmi nous que de la flâterie & des déguiſemens. Sans l'art de plaire, tout ſeroit en confuſion dans la ſocieté des hommes. La complaiſance eſt *une charité civile*, qui louë ſans flâter, qui corrige ſans ofenſer, qui guérit ſans bleſſer, & qui ôte l'amertume des remédes, ſans en détruire la vertu. C'eſt elle qui encourage les timides, qui enſeigne les ignorans, qui reléve les ſcrupuleux, & qui fortifie les foibles. Le jugement & la diſcrétion ne l'abandonnent jamais ; elle eſt ſage dans ſes entrepriſes, aviſée dans ſes paroles, prudente dans ſes deſſeins, franche dans ſes actions, égale dans ſes penſées ; enfin c'eſt une vertu ſecrete qui charme les cœurs des plus grands & des plus petits eſprits. Je puis la comparer à un aiman qui atire le fer, quelque réſiſtance qu'il faſſe ; je veux dire qu'elle ménage comme elle veut les eſprits les plus groſſiers. Elle n'eſt ni aveu-

aveugle ni muette, comme quelques-uns l'ont dit ; elle a des yeux pour remarquer les vertus & les vices, & une langue pour loüer sans flâterie & pour blâmer sans rigueur. C'est une douceur naturelle qui convient bien aux deux sexes, mais principalement à celui qui est le plus beau. Elle le rend amoureux sans crime, libéral sans prodigalité, & complaisant sans dissimulation. Il n'y a que les grandes ames qui sont complaisantes de la sorte ; & c'est cette complaisance que j'ai dessein de mettre en parallele avec la beauté, pour savoir laquelle des deux nous charme & nous enchante le plus.

Ce n'est pas de la lâche complaisance dont je veux m'entretenir presentement. Elle est un art qui trompe agréablement, qui charme & empoisonne en même-tems tout le monde. C'est une agréable meurtriére, dont les blessures nous plaisent & nous font mourir. Elle est le partage des petits esprits & du peuple ; témoin le foible *Achab*, dont parle l'Ecriture, lequel n'aima que des Prophétes flâteurs &

com-

complaiſans, mais auſſi qui en fut trompé dans la ſuite. L'expérience nous fait voir que les faux-complaiſans nous flâtent pour nous détruire, & qu'ils reſſemblent à ceux qui chatoüillent les pourceaux ſur le dos, pour les jetter à terre & pour les tuer enſuite. C'eſt cette complaiſance trompeuſe qui fait la guerre à la vertu, qui blâme avec les médiſans, & qui pallie le vice avec les impies & les débauchez. Elle dit que la témérité eſt un grand courage, que l'avarice eſt une œconomie, que l'éfronterie eſt une bonne humeur, que l'éloquence eſt un babil, que la modeſtie eſt une ſtupidité & que la franchiſe eſt une inſolence. Ce fut cette complaiſance qui fit prendre au lâche *Sardanapale* des habits de femmes pour converſer avec elles, & qui obligea *Hercules* à laiſſer ſa maſſuë pour prendre une quenoüille, à la perſuaſion d'*Omphale.* Ces foibleſſes furent ſans doute la cauſe qu'*Eliogabale* fit un Edit contre les lâches complaiſans, par lequel il ordonnoit qu'ils fuſſent atachez à une rouë, qui auroit un de

ſes raïons en l'eau, & qui tourneroit de la ſorte, pour nous montrer par-là l'inconſtance & la moleſſe de leur vie.

Si *Agrippine* eut été traitée de la ſorte, pour l'infame complaiſance qu'elle eût pour *Baſſianus*, elle eût aſſurément ſoufert un ſuplice proportionné à ſon crime : l'eau où elle auroit été plongée, auroit peut-être éteint le feu de ſa concupiſcence, qu'elle fit plutôt aſſouvir qu'éteindre par les careſſes de ſon propre fils. En vérité cette ſale complaiſance eſt bien repreſentée par de foibles roſeaux, qui plient à tout vent & qui croiſſent dans la bouë : car elle eſt la nourrice des vices, comme la concupiſcence eſt la mere de la malice qui les fait naître. Il n'y a que les petits eſprits qui ſe laiſſent corrompre par cette baſſe complaiſance. Les Sages ſe moquent de ſes ſoupleſſes & mépriſent ſes fineſſes, ſes inégalitez & ſes trahiſons. Ce fut cette funeſte complaiſance qui fit pécher notre premiére mere, & qui entraîna *Adam* dans ſes déſordres, dont nous ſentons aujourd'hui les éfets.

Ce

Ce n'eſt donc point de cette ſotte complaiſance, dont je veux parler maintenant, ni de cette beauté rude & fade, que l'on trouve ordinairement parmi les femmes mal élevées, qui n'ont ni la bonne grace, ni les qualitez de l'ame, qui font preſque l'eſſence de la beauté dont nous parlons.

Cela étant ainſi établi, il me ſemble qu'il eſt aiſé à cette heure de ſe determiner ſur la queſtion propoſée; ſavoir, ſi la belle nous charme plus que la complaiſante.

L'expérience nous fait voir que la beauté des femmes nous excite à les aimer: mais ſi cette beauté eſt acomplie par le mélange de la bonne grace & des belles qualitez de l'ame, dont nous avons parlé ci-deſſus, il n'y a ni charmes ni enchantemens qui ſoient plus violens que ceux-là. La belle taille des femmes, leur embonpoint, & leur beau viſage, avec les autres parties de leur corps, proportionnées les unes aux autres, forcent avec violence notre volonté: mais ſi un je ne ſai quoi qui nous plaît, & qui acompagne leurs actions & le

le mouvement de leur corps, eſt inſéparable de leur beauté, & que d'ailleurs elles ménagent avec empire leurs paſſions ; c'eſt-à-dire, qu'elles ſoient vertueuſes, prudentes, diſcretes, conſtantes, fidèles, complaiſantes : en un mot, qu'elles ſoient ſages, nous ſommes alors obligez à les aimer, & par raiſon, & par une pente ſecrette que la nature nous a communiquée. J'avouë qu'il n'y a point au monde de filtres plus violens, ni d'enchantemens plus forts que cette beauté parfaite. Témoin la belle *Theſſalienne*, qui paſſoit pour ſorciére dans la Province où elle étoit, & qui ne paſſa pas pour telle dans l'eſprit d'*Olimpie*, bien qu'elle eut enſorcelé le Roi *Philippes* ſon mari. Cette Reine connut bien que ſa beauté, ſa bonne grace, ſa douceur & ſa complaiſance, étoient les ſeuls filtres dont elle ſe ſervoit pour charmer les hommes, & ceux dont elle avoit uſé pour enchanter ſon mari. Quand même ces femmes n'auroient que des qualitez médiocres, cela ſufiroit pour nous entraîner & pour nous forcer à les aimer. Elles ménage-

nageroient nos inclinations, feroient pancher notre volonté du côté qu'il leur plairoit; & par une tirannie ſecrete & aimable, elles s'empareroient de nôtre cœur & séduiroient nôtre raiſon, quelque réſiſtance & quelques éforts que nous puiſſions faire. C'eſt une puiſſance naturelle à laquelle nous ne pouvons réſiſter; nous en ſommes même vaincus dans la fuite & captivez dans l'abſence. Mon Dieu! quelle force eſt-ce-là qui nous entraîne ſi puiſſamment, & qui fait même agir nos parties amoureuſes, ſans que nous aïons le pouvoir de les arrêter? Je veux dire, que nos parties naturelles, quelques impuiſſantes à l'amour qu'elles puiſſent être, obéïſſent à cette beauté, qui nous frapant l'imagination, nous embraſe le cœur, nous échauſe le ſang, nous enflâme nos parties naturelles, & qui par l'abondance des eſprits qui y ſont portez, les rend propres à la génération. Si *Lucilie* eût eu ſes charmes, elle n'eût pas donné à ſon mari *Lucréce* une boiſſon pour être aimée: car au lieu de lui procurer de l'amour pour elle, *Lucréce* ne

devint si fou, qu'il se tua de sa propre main. *Césonie*, femme de l'Empereur *Caligula*, manquoit aussi de cette beauté enchanteresse, puisqu'elle donna à son mari un breuvage, qui au lieu de l'exciter à l'aimer, lui causa de la rage & de la fureur. Des boissons qui excitent à aimer, troublent notre tempérament, & par-là sont oposées aux principes de notre vie, comme nous l'avons remarqué ailleurs : au lieu que les remédes dont nous parlons, sont naturels & ainsi ne sont point ennemis des parties principales qui nous composent.

La complaisante n'agit pas comme le beauté parfaite, ses charmes sont plus lents & ses atraits ne nous emportent pas avec tant de vîtesse & de précipitation. Bien qu'elle ne soit acompagnée que d'une médiocre beauté de corps, & d'un je ne sai quoi qui est inséparable de ses mouvemens & qui fait agir les femmes d'une maniére qui nous plaît ; cependant cette force n'est pas si violente que celle qui vient de la beauté. Il faut du tems pour aimer

une femme complaisante. On observe ses actions, on regarde ses mouvemens, on considere son humeur ; & comme elle a quelque raport à la nôtre, nous nous laissons aisément aller à ce qui nous ressemble, & nous aimons en elle ce qui est en nous. Il n'en est pas ainsi de la beauté que nous avons décrite : d'abord elle s'empare de notre raison, elle fait ploïer notre volonté & nous atire avec violence. Notre sang en est promptement émû, nos esprits fortement agitez, notre imagination vivement frapée, & nos parties naturelles, quelques foibles & quelques vieilles qu'elles soient, en sont d'abord si animées, qu'elles se trouvent alors en état d'exécuter les ordres que la nature nous a prescrits.

Mais comme la belle & la complaisante ont chacune des qualitez particuliéres qui charment ; que la premiére nous éblouït à sa premiére vûë, & que l'autre nous enchante aprés l'avoir examinée de prés, les sentimens se trouvent partagez sur le choix que l'on en doit faire. Car ceux qui ne se pren-

nent

nent que par les yeux du corps, seront assurément pour la belle ; mais ceux qui sont pris par ceux de l'ame, préféreront toûjours la complaisante à la belle ; car la beauté étant une qualité passagére, ne peut pas toûjours plaire, au lieu que la complaisance étant une qualité parmanente, & s'augmentant toujours à force de vieillir ; les personnes sages & posées auront sans doute plus d'estime pour la complaisante que pour la belle, pourvû que celle-là ait quelque espéce de beauté. Mais si la belle est accompagnée de la complaisance, comme nous en avons fait le portrait, qui est-ce qui doutera que l'on ne la doive préférer à celle qui sera seulement complaisante, & qui manquera de ce qui est ordinairement inséparable de la beauté ?

Il n'y a point d'hommes plus vains que ceux qui se laissent sotement persuader, ni de plus étourdis que ceux qui font les sévéres & les scrupuleux. PETRONE.

Fin de la II. Partie & du Tome I.

TABLE

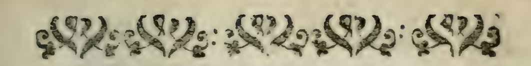


TABLE DES CHAPITRES CONTENUS EN LA I. ET II. PARTIE.

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *DEs parties de l'homme & de la femme qui servent à la génération.* Pag. 1
Art. I. *Des parties naturelles & externes de l'homme.* 3
Art. II. *Des parties naturelles & internes de l'homme.* 8
Art. III. *Des parties naturelles & externes de la femme.* 21
Art. IV. *Des parties naturelles & internes de la femme.* 29
CHAP. II. *De la proportion naturelle, & des défauts des parties génitales de l'homme & de la femme.* 37
Art. I. *De la proportion des parties naturelles de l'homme & de la femme, selon les loix de la nature.* 41
Art. II. *Des défauts des parties naturelles de*

de l'homme. 45
Art. III *Des défauts des parties naturelles de la femme.* 51
Chap. III. *Des remédes qui corrigent les défauts des parties naturelles de l'homme & de la femme.* 59
Art. I *Des maladies qui arrivent au membre viril, & qui peuvent être guéries.* 60
Art. II. *Des maladies qui arrivent aux parties naturelles de la femme, & qui peuvent être guéries.* 84

****

SECONDE PARTIE.

Chap. I. *DEs actions, éfets & merveilles de la Génération, & des marques de la Virginité.* 101
Art. I. *Eloge de la virginité.* ibid.
Art. II. *Des signes de la virginité presente.* 105
Art. III. *Des signes de la virginité absente.* 110
Chap. II. *S'il y a des remédes capables de rendre la virginité à une fille.* 124
Chap. III. *A quel âge un garçon & une fille doivent se marier.* 135
Art. I. *Eloge du Mariage.* 137
Art. II. *L'âge le plus propre au Mariage.* 142
Art. III. *De la conception, de la grossesse &*

& de l'enfantement. 156
Art IV. *Si la nature a fixé un tems pour acoucher.* 163
Art. V. *Du devoir des mariez.* 174
Art. VI. *Du tems où les hommes & les femmes cessent d'engendrer.* 184
CHAP. IV. *Quel tempérament est le plus propre à un homme pour être fort lascif & à une femme pour être fort amoureuse.* 191
Art. I. *Quel tempérament doit avoir un homme pour être fort lascif.* 195
Art II. *Quel tempérament doit avoir une femme pour être fort amoureuse.* 206
Art. III. *Qui est le plus amoureux de l'homme ou de la femme.* 217
CHAP. V. *En quelle saison l'on se caresse avec le plus de chaleur & d'empressement.* 226
Art. I. *A quel heure du jour on baise amoureusement sa femme.* 238
Art. II. *Combien de fois pendant une nuit l'on peut caresser amoureusement sa femme.* 254
Art. III. *Si l'on doit prendre des remédes pour domter son humeur amoureuse, ou pour s'exciter avec une femme.* 268
Art. IV. *Des remédes qui domptent le tempérament amoureux.* 269
Art. V. *Des remédes qui excitent un homme à embrasser ardemment une femme.* 2[illegible]5
CHAP. VI. *Si l'homme prend plus de plaisir*

plaisir que la femme lorsqu'ils se caressent. 306
Art. I. *De la maniére dont les personnes mariées doivent se caresser.* 317
Art. II. *Si l'on se trouve plus incommodé de baiser une laide femme qu'une belle.* 326
Chap. VI . *Si ceux qui ne boivent que de l'eau, sont plus amoureux, & s'ils vivent plus que les autres ?* 336
Chap. VIII. *Si la femme est plus constante en amour que l'homme.* 353
Chap. IX. *Si l'on peut aimer sans être jaloux.* 371
Chap. X. *Si la femme timide aime plus que la hardie & l'enjoüée.* 391
Chap. XI. *S'il y a plus de peine à gagner les bonnes graces d'une femme qu'à se les conserver.* 410
Chap. XII. *Si la belle plaît plus que la complaisante.* 424

Fin de la Table de la I. & II. Partie du Tome I.





